

Histoire Profane

CE

H2.

LE

GRAND-OUEST

DES ÉTATS-UNIS

J.-L. Bergevin

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A travers les États-Unis, (nouvelle édition revue et augmentée, 1 vol. Charpentier).

La vie souterraine ou les Mines et les Mineurs, 2e édition (Hachette et Cie).

Les Pierres, exquisses minéralogiques (Hachette).

Les Merveilles du Monde souterrain, 4e édition (Hachette).

Les Ports de la Grande Bretagne, (Hachette).

Les Grands Ports de Commerce de la France, (Hachette).

Nota. Ces trois derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie Française.

L'Histoire de la Terre, 10e édition (Hetzel).

Les Pays lointains, notes de voyages, 2e édition (Challamel aîné).

La Toscane et la mer Thyrrhénienne (Challamel aîné).

Imprimerie de DESTENAY, Saint-Amand (Cher).

LE

GRAND-OUEST

DES ÉTATS-UNIS

PAR

L. SIMONIN

LES PIONNIERS ET LES PEAUX-ROUGES

LES COLONS DU PACIFIQUE

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, EDITEURS

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—

1885

PRÉFACE

L'exposition de 1867 avait amené à Paris, entre autres américains, un actif Bostonien, M. J.-P. Whitney, commissaire du territoire de Colorado, qui depuis est devenu un Etat, l'Etat du centenaire, *Centennial State*, comme l'appellent les Américains, parce qu'il a été reconnu comme Etat en 1876. C'est en même temps le dernier des Etats admis dans l'Union, les Etats-Unis se composant aujourd'hui de trente-huit Etats et de huit territoires.

Ayant fait connaissance avec M. Whitney dans mes visites à l'exposition, il me proposa, de la façon la plus naturelle du monde, de venir voir ses mines. Il s'agissait d'entreprendre une course non plus au Champ-de-Mars, mais aux Montagnes-Rocheuses. Ce n'était qu'à deux mille cinq cents lieues de Paris. M. Whitney tombait bien : j'ai toujours aimé les voyages et j'en ai fait de beaucoup plus longs.

A cette époque, ce n'était cependant ni le sol ni le sous-sol que j'explorais, c'était l'atmosphère. J'interrompis mes excursions aériennes et je rejoi-

gnis en Amérique M. Whitney et un second compagnon, le brave colonel, depuis général Heine, attaché à la légation des Etats-Unis.

En cours de voyage, j'écrivis à un ami les lettres qu'on va lire, et que je réunis depuis en volume, dont mon aimable éditeur veut bien publier aujourd'hui une nouvelle édition.

J'ai joint à ces lettres une étude sur la pictographie ou écriture idéographique des Indiens, et une autre étude sous ce titre, *les colons du Pacifique*, se rapportant aux premiers temps de la Californie.

La Californie est la dernière limite du Grand-Ouest américain, et les troubles qui y ont suivi la découverte de l'or sont encore présents à l'esprit de tous. J'ai longuement visité ce pays à deux reprises, en 1859 et 1868. Je montre comment les institutions républicaines, largement appliquées, ont permis au calme de naître, et comment à une époque d'effervescence aventureuse a succédé bien vite une ère paisible et féconde.

J'offre ce petit livre à mes compatriotes, et je désire qu'il leur fasse aimer comme à moi la liberté, la démocratie américaine.

L. Simonin.

Paris, Octobre 1885.

LE

GRAND-OUEST

LES PIONNIERS ET LES PEAUX-ROUGES

I

LA REINE DES LACS

Chicago, sur le lac Michigan, 30 septembre 1867.

On dit que tout chemin mène à Rome ; tout chemin mène aussi vers le Grand-Ouest américain. J'ai pris le plus court, le plus direct, et voilà pourquoi je vous écris ma première lettre à deux milles lieues de Paris, que j'ai laissé il y a seulement quinze jours.

Le 13 septembre au soir, un vendredi, j'ai dit adieu pour la dernière fois, en quittant la gare de Montparnasse, au palais et au jardin de l'Exposition, tout illuminés, et le lendemain je me suis ré-

veillé à Brest. Immédiatement je me suis embarqué sur *le Saint-Laurent*, un des plus beaux *steamers* de la compagnie transatlantique française, un des plus rapides de sa merveilleuse flotte. Si vous saviez comme notre pavillon gagne à être ainsi pacifiquement promené sur les mers !

Le beau temps et la vigilance du capitaine aidant, nous avons fait en neuf jours la distance de plus de 3,000 milles marins (1,400 lieues de 4 kilomètres), qui sépare Brest de New-York. Il est vrai que ç'a été le plus beau voyage du *Saint-Laurent* ; mais la Compagnie transatlantique est volontiers coutumière du fait.

Le brave capitaine de Bocandé était tout joyeux de cette magnifique traversée, et moi je me disais que, par le temps qui court, on peut bien se risquer à partir un 13, fût-ce de plus un vendredi.

J'ai retrouvé à New-York mon excellent compagnon de voyage le colonel Heine, attaché à la légation des États-Unis à Paris. Il m'avait précédé de quinze jours pour venir préparer les voies de notre grande excursion. Il était prêt, je l'étais également. Je ne lui demandai qu'une matinée, pour aller présenter mes devoirs à notre bienveillant consul général, M. le baron Gauldrée Boilleau.

— Vous voulez donc aller vous faire scalper dans le *Far-West* ? me dit le baron.; les Indiens sont toujours en guerre avec les États-Unis.

— J'ai promis de me rendre dans les mines du Colorado.

— Les Peaux-Rouges vous arrêteront dans le désert, sur le chemin de Julesburg à Denver.

— J'ai une bonne carabine et un excellent revolver.

— Il est bien tard maintenant pour aller faire de la géologie dans les Montagnes-Rocheuses ; vous trouverez les mines sous la neige.

— Ces paroles me donnent à réfléchir, venant d'un homme aussi sensé, aussi expérimenté que vous. Je vais me recueillir jusqu'à demain.

— Au revoir ! et si vous partez, revenez avec vos cheveux.

Je réflechis pendant quelques heures à ce que m'avait dit le baron, et le résultat de mes réflexions fut que le temps était beau, que l'*Indian summer*, l'été indien des prairies qui correspond à notre été de la Saint-Martin, s'annonçait sous les auspices les plus favorables, et qu'enfin, si les Indiens devaient me percer de flèches et me scalper, comme on ne mourait qu'une fois et pas toujours d'une mort aussi dramatique, je ne serais pas le plus mal partagé des mourants. Je jetai donc le cri des Américains : *Go ahead*, En avant ! Le colonel, impassible, répondit à ce cri de son pays d'adoption, et le 26 septembre au soir, sans plus perdre de temps, nous prîmes notre place pour Omaha, ou plutôt nous montrâmes au contrôle du *railroad* les billets que nous avaient gratuitement délivrés les compagnies des chemins de fer américains, heureuses d'être agréables à des voyageurs qui allaient se faire scalper d'aussi bonne grâce.

Omaha est situé sur le Missouri, à 1,500 milles de New-York. Ici, j'ouvre une parenthèse pour vous dire, si vous n'avez pas de dictionnaire sous la main, que le mille américain, comme l'anglais, vaut en nombre rond 1,610 mètres ; il est donc environ deux tiers plus long que notre kilomètre officiel. Notons encore en passant que le mille marin, dont j'ai parlé plus haut, est égal à 1,852 mètres ; il y a donc mille et mille, comme il y a fagots et fagots, ainsi que disait Rabelais.

De New-York à Albany nous avons suivi la belle rivière de l'Hudson. D'Albany nous avons poussé droit sur le lac Ontario, traversant au passage des villes comme Troie, Utique, Rome et Syracuse, dont les noms sont faits pour dérouter le voyageur, s'il n'est pas bien éveillé. Par bonheur on rencontre aussi en chemin des villes comme Rochester, la grande cité des minotiers, et là, le bruit des roues et des meules, le mouvement sans cesse ni trêve rappelle bien qu'on est aux États-Unis.

Le 27, nous saluons à midi les chutes du Niagara, et nous franchissons le fleuve sur le pont suspendu le plus hardi, le plus élevé, le plus long qui existe au monde ; puis nous entrons dans le Canada côtoyant tout le jour le lac Érié.

A Détroit (un nom français, comme tant d'autres ici, et qui rappelle notre ancienne domination dans ces parages), un *ferry boat* ou bac à vapeur passe tout le train sur le bras d'eau qui relie le lac Érié au lac Huron, et nous rentrons dans les États-Unis,

dans le Michigan. Là commencent les grandes plaines du Mississipi, les anciennes prairies, la plus belle demeure que Dieu ait préparée pour l'homme, comme l'a écrit, je crois, Tocqueville.

Le 28, au matin, nous arrivons à Chicago. Nous sommes à 1,000 milles de New-York, franchis en une seule traite, sans fatigue, avec une vitesse qui atteint presque celle de nos trains express. Nous avons dormi deux nuits en wagon, dans des lits.

Les sièges, le soir, se transforment en couchettes par un procédé très-ingénieux, et là on dort, je ne dirai pas comme chez soi, mais aussi bien certainement que dans une cabine de bateau à vapeur. Les lits sont étagés, et l'on n'a que la crainte, si, comme moi, l'on a un massif compagnon couché au-dessus de sa tête, de le recevoir la nuit sur la face, avec tout le fourniment, pour peu qu'un ressort se dérange ; mais on m'a dit que cela n'arrivait jamais.

Les *palace cars*, les *state rooms*, ou wagons-palais, salons de luxe, que l'on peut occuper seul, sont encore plus confortables que les wagons à dormir, et certainement trop luxueux pour un pays aussi démocratique. Jamais souverain n'a voyagé avec autant de confort que dans ces compartiments réservés, que l'on peut se procurer pour quelques dollars, sur tous les grands chemins de fer américains.

Les compartiments à dormir s'appellent des *sleeping cars*, comme qui dirait des dortoirs. Vous

connaissez les wagons américains, larges, hauts, bien aérés, pouvant contenir chacun une cinquantaine de voyageurs. Les sièges sont disposés sur deux rangs, et une allée est ménagée au milieu. On va à volonté en avant ou en arrière, car le siège peut basculer autour d'un pivot latéral.

Dans chaque compartiment est un bidon d'eau et un verre à boire, un lavabo, un poêle que l'on chauffe en hiver ; enfin, faut-il le dire ?... un *water closet*, dont nos wagons auraient tant besoin. Une corde, qui règne sur toute l'étendue du train, met chaque compartiment en relation avec le mécanicien de la locomotive.

On peut passer à volonté d'un compartiment à un autre pendant que le train est en marche, et rester même au dehors, appuyé sur la balustrade, pour admirer à son aise le pays.

Chaque wagon est parcouru par un employé qui vend des journaux, des livres, des fruits, des comestibles, et de temps en temps le conducteur du train vérifie les billets, sans vous incommoder, car l'on a soin de passer son *tiket* au cordon de son chapeau. — Mais nous savons tout cela, allez-vous dire, et il n'est pas nécessaire de nous le répéter. — A quoi je réponds que nos chemins de fer, en France, sont encore si peu confortables, que l'on ne saurait trop rappeler que les Américains là-dessus nous surpassent et font beaucoup mieux que nous.

Il n'est permis que dans quelques compartiments de fumer ; mais on mâche partout du tabac, et

vous savez combien les Américains sont... chiqueurs.

Les dames, pour lesquelles on a ici le plus grand respect, pourraient être incommodées de ces habitudes ; aussi trouvent-elles sur tous les trains des voitures réservées. Les maris, et ceux qui, sans jouir de ce titre, accompagnent les dames, peuvent entrer dans ce compartiment, que j'ai bien souvent envié. Le *bachelor*, non pas le bachelier, comme vous pourriez le croire, mais l'homme sans femme, ne jouit aux États-Unis d'aucun crédit. Le ministre d'Angleterre, sir Frederick Bruce, qui vient de mourir ces jours derniers à Boston, et qui n'était pas marié (on a vu des ministres dans ce cas) emmenait toujours sa cuisinière en voyage. Avec cette *lady*, il passait partout ; toutes les portes réservées lui étaient ouvertes, et il échappait à la compagnie, souvent fort peu tolérable, des fumeurs et des chiqueurs américains. Quant à la servante, elle suivait son maître comme si elle eût été sa femme : aucune délimitation de rang n'existe aux États-Unis.

Je vous ai dit que nous étions à Chicago, qu'on nommait naguère *la Reine des prairies*. C'est la merveille de l'Ouest, *la Reine des lacs*, comme on l'appelle encore, car les prairies sont maintenant bien loin ; c'est la ville qu'il faut voir entre toutes, en allant aux États-Unis.

« Ne visitez que deux choses en Amérique, disait un homme d'Etat anglais à son ami qui partait pour New-York : les chutes du Niagara et Chicago. » L'homme d'Etat avait raison. Si les chutes du Nia-

gara sont les plus étonnantes du monde, Chicago est aussi la ville la plus merveilleuse que les hommes aient jamais bâtie. Elle n'avait que 70 habitants en 1830. Il n'y avait encore là qu'un fort militaire, édifié contre les Indiens, et un poste de traitants, bâti par les Astor de New-York, qui y faisaient le commerce des fourrures. Aujourd'hui Chicago renferme 225,000 habitants, et sa population augmente tous les jours. C'est le plus grand marché de grains du monde entier, et elle laisse bien loin derrière elle Odessa, Trieste, Marseille. C'est une des plus belles villes des Etats-Unis.

L'hôtel où nous sommes descendus, *Sherman-housse*, peut loger mille voyageurs. Il est tout construit en marbre blanc, en *marbre d'Athènes*, comme disent les Américains. Il y a à Chicago plusieurs hôtels de cette importance. Ce n'est pas la seule curiosité de la ville. Les *élévateurs*, où l'on prépare mécaniquement les grains qui arrivent en chemin de fer et repartent sur des navires, méritent aussi d'être vus. Le grain est monté, vanné, purifié, classé, pris sur les wagons, chargé sur les navires, tout cela par le moyen de machines, sans que l'acheteur ou le vendeur s'en soient le moins du monde occupés, et qu'ils aient même vu leur marchandise.

La prise d'eau potable, sur le lac Michigan, est encore une des merveilles de cette cité, et ce tunnel *sous-lacustre*, de 2 milles de long, est plus curieux encore que celui de Londres sous la Tamise. Vous n'êtes pas aussi sans vous rappeler les mira-

cles que l'architecture a faits ici, en élevant les maisons de plusieurs mètres au-dessus de leur niveau naturel, quand il a fallu exhausser le plan primitif de la ville. On soutenait aux quatre angles les édifices par des crics ou des vis de calage, puis on disposait une rangée de ces appareils sur toute la longueur et la largeur des constructions. On tournait la manivelle et en quelques jours tout était dit. Les habitants n'avaient pas même quitté leur maison. Voilà un système qui mérite d'être recommandé à M. Hausmann, et dont vous pouvez voir le plan au palais de l'exposition. « Donnez-moi un levier, disait Archimède, et je soulèverai le monde. » Le levier, ici, c'est le cric et la vis, cousins germains du levier, et mécanismes si vigoureux, parce qu'ils vont lentement. Ce que l'on gagne en force, on le perd en vitesse : vous connaissez ce principe de mécanique qu'on nous a enseigné au lycée.

Chicago est situé sur le lac Michigan, comme Marseille sur la Méditerranée. De sa mer intérieure, et par les canaux de l'Érié ou de Weeland, Chicago peut envoyer des navires jusque sur l'Atlantique *sans rompre charge* c'est-à-dire sans transbordement. Ils descendent le Saint-Laurent après avoir franchi les canaux et les lacs. On cite des navires qui sont allés du Michigan à Liverpool, et *vice versa*. Non contents de cela, les Américains parlent de jeter un canal entre Chicago et New-York : il n'y a rien d'impossible pour ce peuple.

Outre les grains (blé, maïs, avoine, etc.), que

les vastes plaines qu'arrose le Mississipi envoient à Chicago par les dix-sept chemins de fer qui rayonnent sur cette ville, elle exporte aussi du plomb provenant des grandes fonderies du Wisconsin et de l'Illinois, du charbon, que déversent toutes les houillères environnantes, du bois fourni en quantités considérables par les forêts voisines, et débité en planches et en *maisons*. Les villes qui se forment si rapidement tous les jours aux États-Unis adressent toutes leurs commandes à Chicago. Chicago expédie aussi des peaux, des fourrures et bétail en quantité. Elle fait concurrence à Cincinnati et lui dispute le surnom de *Porcopolis*, la ville des porcs.

Rassurez-vous, on ne rencontre nulle part dans les rues ces intéressants animaux. Pas plus que les grains, ils n'y gênent la circulation.

Comme à Cincinnati, le porc, engraissé à la campagne, est découpé mécaniquement à la ville en jambons et en lard ; on tire aussi parti des *brosses*. Les animaux arrivent à la file par un couloir ; une trappe s'ouvre, ils y descendent un à un, sont étouffés dans une cuve d'eau bouillante ; un couteau intelligent mû par la vapeur les ouvre, les découpe, les divise. Bref, les jambons vont se saler d'eux-mêmes et s'empiler dans des tonneaux. Quand ils n'ont pas le poids voulu, ils refusent de prendre place sur le tas. Vous connaissez la curieuse machine de M. Devinck à fabriquer, peser, envelopper, entasser les tablettes de chocalat. Cette machine a

fait la joie des visiteurs à toutes les expositions.

Eh bien, à Porcopolis, on fabrique, on pèse et on entasse de même les jambons. Reconnaissez avec moi que cette machine manque à notre grand concours du champ de Mars.

Un conférencier, un *lecturer*, comme on les nomme ici, parce qu'ils lisent volontiers leur conférence, — c'est le moyen de ne pas rester court, — un conférencier développait un jour devant les Chicagois toutes les merveilles de leur ville. Quand il fut arrivé à l'article porcs, il supputa, comme un véritable économiste américain qu'il était, la quantité de maïs exigé pour l'engrais de ces braves bêtes, et le nombre de jambons que donnait chaque porc. De ces jambons on envoyait telle quantité en Angleterre. « C'est donc, s'écria-t-il, comme si une flotte de tant de navires, chargés de maïs, descendait le Saint-Laurent, et comme si une armée de tant de cochons passait l'Atlantique à la nage, et allait s'arrêter à Londres ! » Il fut couvert d'applaudissements.

Par où saurai-je mieux finir ces quelques lignes sur Chicago ?

II

LE MISSOURI.

Omaha, sur le Missouri, 1er octobre.

Avant que le Grand-Ouest ouvre devant moi ses mystérieuses plaines, je fais une seconde station, et je vous adresse un souvenir d'Omaha, sur la rive droite du Missouri. En deçà du fleuve, ou de la rivière si vous voulez, — car le Mississipi reçoit, au-dessous de Saint-Louis, les eaux du Missouri, d'un cours beaucoup plus étendu que le sien, — en deçà du fleuve, c'est la civilisation, la vie avec les usages européens ; au delà c'est l'inconnu, la vie nomade ; on entre dans le pays des Peaux-Rouges, dans le *Far-West* ou Extrême-Ouest, dont les limites reculent chaque jour devant la marche toujours plus rapide du pionnier.

Déjà le Missouri ne marque plus la ligne où commence le désert américain. Omaha, sur la rive

droite, est une jolie ville, agréablement située sur les coteaux qui jalonnent les bords du Missouri, et peuplée de 15,000 habitants. Elle a d'élégantes maisons, d'imposants édifices.

C'est en même temps la tête de ligne du chemin de fer du Pacifique, qui marche vers les Montagnes-Rocheuses, qu'il atteint en ce moment. La voie ferrée entre ensuite dans le pays des Mormons, dans ce que Humboldt et Frémont ont appelé le grand bassin ou bassin intérieur, parce que les eaux n'y ont aucun écoulement vers l'Océan, mais au contraire vers des lacs salés ou mers intérieures. Cependant un autre railvay, parti de Sacramento, en Californie, traverse l'État de Nevada, aux mines d'argent si fécondes, et de là s'avance vers le premier tronçon. Dans trois ans, deux ans peut-être, un ruban de fer continu joindra les deux océans, l'Atlantique au Pacifique. Omaha a profité la première des bénéfices de ce chemin de fer. Elle avait 3,000 habitants en 1862, quand ce grand travail fut décidé : elle en a aujourd'hui 15,000.

Nous sommes venus de Chicago à Omaha en *railroad,* traversant les plaines fertiles de l'Illinois, l'État où est né Lincoln, et celles de l'Iowa, naguère encore parcourues par les trappeurs du Canada, aujourd'hui définitivement occupées par les fermiers américains. Les richesses souterraines s'ajoutent ici à celles du sol, et le long de la route nous rencontrons plusieurs mines de charbon activement exploitées.

En vingt-quatre heures, nous avons franchi les 500 milles qui nous séparaient d'Omaha. La nuit, nous avons dormi de notre meilleur sommeil de voyageurs dans les *sleeping cars*. Un nouveau compagnon est venu se joindre à nous, c'est M. Witney, commissaire du Colorado à l'exposition universelle du champ de Mars, d'où il rapporte la médaille d'or. Le grand prix a été donné aux minerais de ce riche territoire. M. Whitney sera notre guide sur les mines d'or et d'argent du Colorado.

Notre wagon ne renferme guère que des émigrants, des colons, des pionniers, des hommes du *Far-West*, comme on les nomme. Nous différons de tout ce monde par la tenue, les habitudes, le langage, le type même. En voyage, l'Américain cause volontiers. On nous demande qui nous sommes, où nous allons. M. Whitney parle tout bas du colonel Heine comme du pape des Mormons, Brigham Young ; nous sommes, lui et moi, des néophytes de la nouvelle église, des *Saints du dernier jour* récemment convertis. Aussitôt la nouvelle se répand de bouche en bouche. Les dames regardent d'un œil satisfait le grand pontife du lac Salé, ce mari de trente-deux femmes, et quelques-unes semblent désirer de faire route avec lui. Un fermier du Kansas, qui retourne dans son pays, présente son calepin au colonel, au faux Brigham Young, pour qu'il y inscrive son nom ; mais le prophète décline cet honneur pour ne pas faire de jaloux. S'il satisfaisait à une seule de ses demandes, il lui faudrait

le faire à toutes, et ce serait vraiment trop d'autographes à délivrer.

Une jeune demoiselle s'approche de moi, et familièrement entame la conversation :

— Votre ami est-il bien le pape des Mormons?

— Il l'est en effet : Brigham Young ne ment jamais.

— Il doit être bien heureux d'avoir tant de femmes !

On n'en a jamais trop. Chez l'une on trouve ce qui manque à l'autre,

— Il est bien poli et bien civilisé.

— Croyez-vous que les Mormons soient des ogres ? La polygamie ne peut qu'adoucir les mœurs.

— Où allez-vous ?

— Dans le Colorado, visiter les mines d'or et d'argent, et, chemin faisant, faire quelques prosélytes. Serons-nous arrêtés par les Indiens ?

— Je ne le crois pas. Je vais aussi dans le Colorado trouver mon frère qui est à Denver. On dit que les Indiens ont récemment arrêté la diligence ; mais j'espère qu'il n'en sera pas de même cette fois, et que nous ne serons pas scalpés.

Le calme, le courage de cette femme étaient faits pour donner du cœur aux plus timides, et je pensais que décidément j'avais eu raison de faire quelques étapes vers le Grand-Ouest, de tâter le terrain devant moi. Plus que jamais je dis : En avant, *Go ahead !*

En passant de l'État d'Illinois dans celui d'Iowa,

nous avons franchi le Mississipi sur un long pont de bois aux poutres branlantes. Du Mississipi au Missouri, nous avons couru sur un double ruban de fer en ligne droite, dont les deux extrémités semblaient se rejoindre à l'horizon. Les terrassiers, au milieu de ces vastes plaines, n'avaient pas eu beaucoup à faire pour dresser le sol de la voie.

Council-Bluffs était notre dernière station sur la rive gauche du Missouri. La localité doit le nom qu'elle porte à ce que les Indiens furent rencontrés en cet endroit, tenant conseil, par les deux grands explorateurs Lewis et Clarke, qui, les premiers, remontèrent le Missouri au commencement de ce siècle.

A Council-Bluffs, un omnibus nous mène sur le bord du Missouri, et là un bac à vapeur reçoit à la fois les voyageurs et les véhicules et les dépose sur l'autre rive.

Le fleuve est large; mais les eaux en sont basses, boueuses, jaunes comme celle du Tibre, le *flavum Tiberim* qu'a chanté Horace. Les *Bluffs* ou monticules d'argile et de grès tendre, qui limitent l'une et l'autre rive, sont peu à peu entamés par le courant, et descendent insensiblement dans la rivière. Les arbres qui couronnent les Bluffs tombent avec eux, et le cours d'eau est souvent barré par ces radeaux naturels, qui créent un grand obstacle à la navigation, car ils sont, la plupart du temps, cachés au fond du fleuve. Sur le Mississipi, le phénomène a lieu sur une échelle encore plus vaste; il y a non-

seulement des radeaux, mais encore des îles flottantes. Vous savez que certains géologues ont invoqué ce fait pour expliquer les dépôts de charbon fossile, et qu'ils citent volontiers les forêts charriées par le Mississipi et déposées vers son delta, entassées là dans le limon du fleuve, comme un phénomène qui peut rendre compte des sédiments houillers. C'est une bonne route que suit souvent la géologie en tentant d'expliquer par les causes actuelles les phénomènes du passé, mais ce n'est pas le cas de prolonger ici une discussion qui nous entraînerait trop loin ; je reviens à mes moutons, ou, si vous voulez, à Omaha.

Longtemps on n'a employé ici pour tous les usages domestiques que les eaux boueuses du fleuve. On cite des voyageurs de passage qui se fâchaient tout rouge, dans les hôtels, en demandant qui s'était lavé avant eux dans leur cuvette, ou bien si l'habitude était à Omaha de verser l'eau sale dans le pot à eau. D'autres, allant au bain, marmottaient entre leurs dents, en sortant de là, le vers que Martial décocha à un garçon des Thermes de Rome, en lui payant son pourboire : « Où vont se laver ceux qui se sont lavés ici ? »

Ubi lavantur qui hic lavantur ?

Aujourd'hui tout est changé : Omaha a de l'eau claire, ou filtre celle du Missouri. Le titre oblige de tête de ligne du chemin de fer du pacifique.

C'est une curieuse contrée que le Grand-Ouest américain. Les pionniers conquièrent peu à peu le terrain sur le Peau-Rouge, et Omaha ne doit son nom qu'aux Indiens de la tribu des Omahas, qui naguère encore campaient aux lieux mêmes où s'est élevée cette ville. Où sont aujourd'hui les Omahas? Cantonnés dans quelque *réserve* que leur ont imposée les blancs. Là ils meurent peu à peu de la petite vérole, d'ivrognerie provoquée par l'*eau de feu*, le *whisky*, dont ils abusent, et d'autres maladies encore plus déplorables. C'est ainsi que tant de tribus ont disparu, et qu'elles disparaîtront toutes.

La guerre aussi a largement aidé à l'extermination des Peaux-Rouges. Où sont les Hurons, les Iroquois, les Natchez, qui avaient étonné nos pères? Les Algonquins, qui ne connaissaient pas même les limites de leur puissant empire, où et combien sont-ils maintenant?

Je n'ai rencontré à Omaha que quelques Paunies, ces ennemis acharnés des Sioux. Ils sont aujourd'hui cantonnés dans le territoire de Nebraska, au voisinage du chemin de fer du Pacifique. Ils viennent souvent à Omaha pour acheter des provisions, des vêtements. Ils vont flânant par les rues en groupes de deux ou trois. Une couverture de laine ou une peau de buffle jetée sur le dos compose parfois tout leur habillement. Le pantalon, auquel se reconnaissent particulièrement les nations civilisées, leur semble gênant et volontiers ils le scal-

pent ou le privent de son siège ; il leur paraît ainsi plus commode à porter. Aux pieds, ils ont les mocassins ou sandales de peaux ornées de dessins ; autour du cou, un collier de perles ou de verroteries ; dans les cheveux, s'ils ont droit au titre de chef, une plume d'aigle ou de... poule. Habituellement ils portent avec eux le carquois, l'arc et les flèches, et souvent le calumet, la pipe au long tuyau orné de clous de laiton, et au fourneau de terre rouge.

J'ai acheté d'un de ces Indiens son arc, ses flèches et son carquois fort élégant, fait de la peau d'un jeune buffle. Les pointes des flèches sont en fer acéré, triangulaires ; elles ne sont pas empoisonnées. Le bois est armé à l'autre extrémité de barbes de plumes. En plusieurs endroits la trace du sang est visible ; j'imagine que ce n'est que du sang de buffle. La flèche a été retirée de l'animal tué à la chasse : c'est une économie bien entendue.

Le même Indien a consenti à me vendre son collier de perles, dont le dessin est curieux. J'ai eu le tout pour 8 dollars (environ 40 francs), payés, il est vrai, en *green-backs* ou papier-monnaie, la seule monnaie qui ait cours depuis la guerre aux États-Unis, et qui perd en ce moment 40 p. 100 sur le change en or.

Les Paunies, comme tous les Indiens des prairies, ont la figure ovale ; les cheveux noirs, longs et roides ; le nez aquilin, la bouche fine, les extrémités des membres délicates ; souvent les pommettes saillantes, les yeux légèrement bridés. Le regard est

fixe, mélancolique. La peau est bistrée, un peu rougeâtre. Il y a là évidemment une race spéciale, soit indigène, soit émigrée : c'est la race rouge ou cuivrée. Mais ce n'est pas ici le cas d'entamer une digression ethnologique. Au reste, qui découvrira là-dessus la vérité, le procès ne sera-t-il pas toujours pendant ?

Le territoire de Nebraska et celui de Kansas, qui le limite au sud, ne sont pas seulement occupés par des Indiens soumis, comme les Paunies et les Omahas ; les indomptables Chayennes, les terribles Arrapahoes, les Sioux sanguinaires, ont répandu à maintes reprises, et récemment encore, la terreur dans ces parages.

Il y a deux mois à peine, quelques employés du chemin de fer du Pacifique, qui étaient allés réparer le long de la voie les poteaux télégraphiques, ont été surpris par une bande d'Indiens et impitoyablement massacrés. Une seule des victimes, un Anglais, M. W. T..., a survécu. Atteint d'une balle, assommé d'un coup de crosse de carabine, frappé d'un coup de couteau, il est tombé sans connaissance. L'Indien qui l'avait attaqué l'a cru mort et l'a scalpé.

En remontant à cheval, le Peau-Rouge a laissé tomber son trophée. M. W. T..., est revenu à lui il a ramassé son scalp, il est rentré à Omaha, où ses malheureux compagnons ont été solennellement enterrés. Au commencement de septembre, nos journaux de Paris ont relaté ce fait ; mais on avait

peine à croire qu'un homme scalpé vivant ait pu survivre à cet horrible opération et raconter lui-même son martyre. Je croyais à un *canard*, à un *humbug*. Le fait est certain, et il faut se rendre à la réalité : M. W. T... est encore à Omaha. Il paraît du reste que ce n'est pas le seul cas d'un homme scalpé vivant. La blessure se cicatrise vite ; toutefois il reste une hideuse tonsure, et l'on est obligé de porter perruque : il eût mieux valu commencer par là.

Les Peaux-Rouges rebelles ne se sont pas bornés dans ce pays à tuer et à scalper les blancs ; ils ont aussi attaqué le train à deux reprises sur le chemin de fer du Pacifique, l'ont fait dérailler, ont surpris le mécanicien et ses aides.

Les Peaux-Rouges n'aiment pas la civilisation qui s'avance au milieu des prairies, et disperse au loin le buffle, unique source d'existence de l'enfant du désert. Si nous allions être entourés par les Indiens dans le train qui va nous mener d'Omaha à Julesburg ou dans la diligence qui nous conduira de Julesburg à Denver ! Il n'importe, *never mind* ! il n'est plus temps de reculer. Il nous reste encore deux étapes avant d'arriver dans le Colorado, et ces deux étapes, il faut les faire, coûte que coûte. Ma prochaine lettre sera donc datée de Julesburg, sur la rivière Plate. C'est en ce moment la dernière station du chemin de fer du Pacifique. Je vous parlerai, si Dieu veut, de ce chemin de fer, une des merveilles de notre temps.

III

LE PAYS DES HAUTES HERBES

Julesburg, sur la rivière Plate, 2 octobre.

Je l'ai enfin parcouru ce chemin de fer du Pacifique, ce railroad né d'hier, et qui sera dans quelques années la grande artère du monde commercial. Je l'ai parcouru sur une longueur de 380 milles, entre Omaha et Julesburg, entre la tête de ligne sur le Missouri et le point qui forme maintenant la station extrême vers les Montagnes-Rocheuses. Gloire au président-martyr, à Lincoln, qui, en 1862, décrétait lui-même la voie, de la même plume qui devait plus tard signer l'abolition de l'eslavage ! Jusque-là l'opposition jalouse des États du Sud avait seule empêché l'ouverture de ce chemin de fer, auquel songeaient depuis bien des années les Américains, surtout depuis qu'ils avaient fait l'acquisition de la Californie en 1848.

La voie a été nivelée par la nature, et tout le temps nous avons roulé à travers la prairie, unie comme une mer d'alluvions. Les hautes herbes, qui, l'été, s'élèvent souvent jusqu'à hauteur d'homme, étaient déjà jaunies, et çà et là quelques pauvres fleurs élevaient encore leur tête au milieu du gazon, dernières gemmes d'un écrin si richement garni au printemps.

La voilà donc la prairie chantée par Cooper et par Irving, la prairie que tout voyageur brûle de voir en Amérique, et où je suis assez heureux pour être arrivé sans nul encombre !

Cette nuit, étendu dans une des couchettes du *sleeping car*, qu'on retrouve jusqu'à cette distance, je n'ai dormi que d'un œil. J'ai rêvé aux Indiens, et il m'a semblé plusieurs fois, quand le train *stoppait*, que c'étaient eux qui arrêtaient la locomotive.

Un moment le colonel m'a hêlé pour me montrer la prairie en feu ; j'ai cru à une fausse alerte et j'ai mis la main sur mon revolver. Le feu s'étendait sur un immense espace et se réflétait jusque dans le ciel.

Un passant, un Indien, avait allumé la première gerbe par hasard ou le voulant, peut-être aussi une étincelle échappée de la locomotive. La flamme avait gagné de proche en proche à travers le gazon desséché.

D'énormes taches noires marquent, pendant tout l'automne, les points qui ont été ainsi brûlés. Au

printemps, l'herbe y repousse et plus drue et plus haute.

Les stations que nous traversons ont un nom, mais pour la plupart n'ont pas encore d'habitants.

Alors que chez nous nous ne lançons le chemin de fer que vers les localités populeuses, ici les Américains, agissant d'une façon inverse, ont jeté le railroad à travers la prairie déserte pour y appeler plus tôt le colon.

Lisons les noms de ces germes de villes futures, de ces embryons de cités qui seront si grandes dans l'avenir. C'est, à partir d'Omaha, Frémont, dédiée au célèbre explorateur qui, l'un des premiers, a parcouru le grand territoire américain de l'Atlantique au Pacifique ; Columbus, justice tardive rendue à Colomb ; Kearney, près le fort de ce nom, la station chérie du buffle ou plutôt du bison, le bœuf sauvage des prairies. Plus loin est Plum-Creek, dont le nom réveille de tristes souvenirs chez les coureurs des plaines ; c'est là que les Indiens ont commis récemment le plus de déprédations, c'est là qu'ils ont tué et scalpé, il y a deux mois, les personnes que je vous citais dans ma précédente lettre.

North-Plate, près le fort Mac-Pherson, est une station importante. Là, la rivière Plate ou de la Nebraska, que nous avons suivie depuis Omaha, se divise en deux branches : la Plate du Nord, qui vient du fort Laramie ; la Plate du Sud, qui descend de Denver, la métropole du Colorado.

De North-Plate à Julesburg, nous côtoyons la Plate du Sud. A North-Plate, le matin, nous avons traversé la rivière sur un magnifique pont de bois. L'air est pur, transparent, le ciel bleu, sans aucun nuage. On me dit que c'est le temps dont nous allons jouir pendant un mois : heureuse aubaine pour un Parisien qui voit si rarement le soleil. Il est vrai que nous avons le gaz là-bas, et que nous pouvons lui donner le nom que les Indiens donnent à la lune : le soleil de la nuit. Dans les prairies, le gaz est encore inconnu ; mais on a le soleil le jour et la lune la nuit, quand c'est son heure de se montrer.

Je vous disais que d'Omaha à Julesburg nous avions côtoyé la Plate. C'est sur la rive gauche que se tient la voie ; elle eût pu tout aussi bien choisir la droite, car la prairie est naturellement nivelée de part et d'autre, et la Plate, aux rives basses, au lit large et peu profond, mérite bien le nom qu'on lui a donné.

J'écris ce nom comme on l'écrit en français et à dessein. Les Américains l'ont toujours écrit avec deux *t*. Ce n'est pas là la bonne orthographe. Le pays est plein de noms français, imposés par nos anciens trappeurs, Canadiens ou Louisianais, qui les premiers ont couru et courent encore les prairies, du sud au nord, de l'est à l'ouest, chassant le buffle, tendant des *trappes* au castor, et faisant le commerce d'échange avec les Indiens, la *traite*, d'où le nom de traitants que l'on donne encore à ces cou-

reurs de grandes plaines. Ils ont baptisé bien d'autres endroits que la Plate. La prairie du Chien, la rivière des Moines, dans l'Iowa ; les Mauvaises-Terres, dans le Nebraska ; le fort, le pic, la rivière Laramie, dans le Dakota ; le ruisseau de Bijou, de Cache-à-la-Poudre, la Fontaine-qui-Bout, la Passe de la Porte, dans le Colorado, sont des noms français, respectés par les Américains, et que vous trouverez sur toutes les cartes. Le mot lui-même de prairies, que l'on donne aux grandes plaines du *Far-West*, a été emprunté à notre langue. De même pour les noms de beaucoup de tribus indiennes : les Brûlés, les Gros Ventres, les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Têtes-Plates, les Nez-Percés, les Cœurs-d'Alène, les Sans-Arcs, les Serpents, les Chiens, d'où l'on a fait les Chayennes, les Santés, etc., tous ces noms sont d'origine française et ont été acceptés par tous les géographes américains.

De toute notre ancienne domination dans ces parages, c'est là tout ce qui reste. Les Louisianais, les Canadiens, continuent leur métier de trappeurs et de traitants, mais ceux-ci sont passés sous la domination anglaise, ceux-là sont devenus des citoyens américains.

La France n'envoie plus de colons dans les prairies ; elle a perdu toutes ses possessions en Amérique depuis le règne honteux de Louis XV. Seule, sa langue s'y est conservée, avec un certain nombre d'archaïsme qui raviraient tous nos vieux maîtres.

Le voyage en chemin de fer est trop rapide quand on parcourt des pays accidentés ; alors le touriste maudit la vitesse du train, et préférerait volontiers les anciennes diligences, où l'on allait à l'aise, et où le paysage ne se déroulait que peu à peu. Dans les prairies, le paysage étant toujours le même et le sol horizontal, le voyage en chemin de fer est celui qui convient le mieux. En quelques heures, de North-Place à Julesburg, toutes les graminées naturelles, familles, espèces variétés, nous passent sous les yeux, puis les plantes odorantes du désert, la sauge, l'artémise, l'immortelle, avec quelques cactus nains. Les arbres sont rares, et c'est à peine si, le long des cours d'eau, on rencontre quelques peupliers, dont une espèce, le peuplier du Canada (*populus monilifera)*, porte ici le nom de cotonnier ou *cotton-wood*, sans doute parce que les feuilles sont recouvertes en dessous d'un blanc duvet cotonneux. Le *cotton-wood* est l'arbre aimé du coureur des plaines, c'est celui qu'il salue toujours volontiers, car c'est l'arbre qui annonce l'eau, comme le palmier dans les oasis africaines.

Le long des ruisseaux des bouquets de coudriers se mêlent aux cotonniers, et ce bois est précieux pour allumer le feu dans les campements du soir, quand on traverse la prairie en caravane.

La faune du grand désert américain n'est pas plus variée que la flore. C'est parfois le buffle ou bison, le bœuf énorme à grosse tête, à épaisse toison. L'Indien chasse le buffle pour en manger la

chair et en tanner la peau. La dépouille de l'animal ou *robe* sert de paletot et de couverture au Peau-Rouge, et forme le principal objet de son commerce avec les blancs. La peau de buffle tannée s'emploie à couvrir la tente; la chair, étirée en lanières, en bretelles, désséchée au soleil, se conservent indéfiniment. La langue, fumée, est un morceau délicat, le seul que mangent volontiers les blancs.

Avec les cornes du buffle, l'Indien fait des cuillers, des poires à poudre; avec les os, des grattoirs pour racler les peaux qu'il tanne avec la cervelle de l'animal; avec les tendons des muscles, des cordes, un revêtement pour son arc, et avec la gelatine contenue dans les sabots, une glu pour retenir les pointes de ses flèches. L'Indien trouve donc tout dans le buffle, à commencer par la plus grande de ses distractions, la chasse. Aussi le suit-il dans toutes ses migrations, et un dicton des prairies est-il le suivant : Là où est le buffle, là est l'Indien. A son tour, le Peau-Rouge ajoute qu'une tradition a cours parmi toutes les tribus, c'est qu'il n'y aura plus d'Indiens le jour où il n'y aura plus de buffles. Là comme en tant d'autres lieux, l'homme primitif disparaîtra en même temps que l'animal primitif. Voilà pourquoi le Peau-Rouge est si rebelle à la civilisation, qui, en s'introduisant dans les prairies, disperse au loin le buffle et le fait peu à peu disparaître.

Les castors qui, le long des cours d'eau, disposent leurs digues savantes ; les chiens de prairies,

tenant de la marmotte, du lapin et de l'écureuil, et qui vivent en république dans les villes souterraines occupant d'immenses espaces, sont avec le buffle les principaux animaux des grandes plaines. Il faut y ajouter le loup de prairies ou coyote, un carnassier toujours affamé, et l'antilope gracieuse, dont les troupeaux passent rapides comme le vent. L'antilope, comme le buffle, vit des graminées du désert ; le gazon ne manque nulle part, et la prairie a été nommée à bon droit le paradis terrestre des bestiaux.

Quand on arrive près des montagnes, la faune change ou plutôt s'augmente de familles nouvelles, Là, le cerf, l'élan, le daim, l'ours, le chat sauvage, fournissent au chasseur déterminé de quoi exercer son tir.

Cette digression sur la zoologie et la botanique du Grand-Ouest m'a éloigné de Julesburg. J'y reviens. Cette ville improvisée est en ce moment la dernière station du chemin de fer du Pacifique, titre qu'elle va bientôt céder à Chayennes, où la voie ne va pas tarder d'arriver, à 140 milles plus à l'ouest. Ici la voie ferrée marche vite. D'abord le terrain n'appartient à personne, puis la nature a pris soin de le niveler ou de le disposer en pente douce, mieux qu'aurait pu faire le plus habile des ingénieurs. La rampe est graduellement ménagée du Missouri aux Montagnes-Rocheuses, et l'on pose jusqu'à plusieurs kilomètres de rails par jour. Tout le monde marche à l'ouest avec la voie ; les

3*

habitants eux-mêmes de Julesburg abandonnent peu à peu cette ville pour Chayennes.

Tout à l'heure, c'était le chemin de fer qui s'avançait là où il n'y avait pas de ville ; maintenant ce sont les villes qui, précédant la voie ferrée, s'établissent au milieu du désert et disent au railway : Viens à nous ! La marche mystérieuse de l'humanité qui, depuis les premiers temps de l'histoire, s'est faite toujours à l'ouest, s'est-elle jamais révélée d'une façon plus vive, plus saisissante ? Oui ! il y dans ce grand travail des États-Unis, à l'heure où l'on discute sur le percement des isthmes, toute une révélation. C'est le ruban de fer qui, à notre époque, perce les isthmes ; c'est la voie ferrée du Pacifique que vont prendre, avant deux ans, ceux qui voudront faire le tour du monde en trois mois. L'Asie viendra visiter l'Europe et l'Europe l'Asie par cette grande voie commerciale, qui passe par ce qu'on a si bien nommé le centre de gravité des États-Unis.

De Paris on ira au Japon ou en Chine en trente ou quarante jours par le plus court chemin. On s'écartera peu d'un grand cercle de la sphère terrestre. Deux lignes de bateaux à vapeur, une ligne de chemin de fer, et tout sera dit. Le Havre ou Brest, New-York, San Francisco, seront les grandes étapes du voyage. Mais, en attendant qu'un pareil trajet se fasse, retournons au nôtre, beaucoup plus modeste.

Julesburg, où nous sommes arrivés, est défendue

par le fort Sedgwick. Nous venons de visiter le fort, et Heine y a trouvé plusieurs de ses compagnons d'armes, entre autres le général Potter, commandant la place. Le général a fait venir près de lui sa jeune femme et ses enfants. Il faut un certain courage pour s'exiler ainsi au fond du désert, mais les femmes américaines ne marchandent pas leur dévouement, et de plus ce sont de grandes voyageuses.

Autour du fort sont campés quelques Indiens Sioux, de la bande des Ogalalas et des Brûlés. On voit leurs tentes, de forme conique, se dresser au milieu de la prairie. La nuée-Rouge, la Queue-Bariolée, sont venus avec leurs hommes pour traiter avec les commissaires de l'Union.

Pacifiques aujourd'hui, ces bandes entonneront peut-être de nouveau demain leur terrible chant de guerre.

Il y a quelques années, le fort de Sedgwick a été entouré par les Chayennes, les Sioux, les Arrapahoes ligués contre les blancs, à l'époque de la guerre de sécession. Les Peaux-Rouges avaient oublié leurs vieilles luttes intestines, pour tourner leurs efforts contre l'ennemi commun. Des émigrants, des pionniers, fuyant épouvantés, s'étaient réfugiés dans le fort. Aux alentours, la prairie avait été incendiée. Les Indiens, au nombre de plusieurs milliers, menaçaient de réduire les assiégés par la famine. On ne put repousser les assaillants qu'avec le canon et la mitraille.

Mais il me faut quitter Julesburg ; j'entends la diligence continentale qui arrive, l'*overland mail.*

Il nous reste, à mes compagnons et à moi, une dernière étape à faire de 190 milles à travers le grand désert. Nous emmenons une escorte de six soldats, perchés sur la voiture d'où ils dominent le terrain. Je vous écrirai de Denver si nous sommes arrivés sains et saufs, ou si scalpés en route par les Chayennes et les Arrapahoes, dont nous allons traverser le territoire, nous avons dû acheter une perruque pour en garnir notre occiput.

IV

LA DILIGENCE TRANSCONTINENTALE.

Denver, territoire de Colorado, 4 octobre.

La fortune seconde l'audace. Nous voici arrivés sans mauvaise rencontre au terme des difficultés du voyage. Il était temps. Les Sioux, les Arrapahoes, les Chayennes, commençaient à me trotter par la tête et à me faire perdre le sommeil.

Nous sommes partis de Julesburg le 2 au soir et entrés à Denver hier vers minuit. Trente heures de diligence, 190 milles de parcours, voilà l'actif et le passif de cette dernière étape.

Le coche qui nous a conduits se nomme l'*overland mail* ou diligence transcontinentale, parce qu'il parcourt tout le continent américain de Julesburg, sur la Plate, à Sacramento de Californie. Les lettres et les voyageurs prennent souvent cette voie au lieu de prendre la voie de mer et l'isthme de Panama.

Avant l'ouverture du chemin de fer du Pacifique, la malle de terre allait du Missouri en Californie, partant et arrivant à heure fixe, sur un trajet de 800 lieues. La durée du voyage était de vingt jours. Jamais, aux temps anciens de l'histoire, les courriers des Césars ou des princes Mogols, et de nos jours ceux des empereurs de Russie n'avaient parcouru si rapidement d'aussi longues distances.

Voulez-vous que je vous fasse la description du véhicule qui nous a menés, et qui, nous laissant à Denver, a continué sa route vers les Montagnes-Rocheuses, le pays des Mormons, l'État de Nevada et les placers de l'Eldorado ?

Imaginez une façon de coche à la Louis XIV, car les voitures américaines n'ont pas changé de forme depuis les premiers temps de la colonisation anglo-saxonne. A l'intérieur, il y a neuf places, toutes égales pour le prix : trois en avant trois en arrière, trois au milieu. Les dames, fussent-elles venues les dernières, ont droit aux premières places. Aux places du milieu, on n'est soutenu que par une bretelle en cuir qui, allant d'un côté à l'autre de la voiture, transversalament, vous prend par le milieu du dos : cela n'est pas tout à fait commode.

Des bagages, on en a peu, le moins possible, quelquefois pas du tout. La chemise est de flanelle : on la porte lougtemps. Le faux col, au besoin les manchettes, sont en papier ; on ne les change que de temps à autre. Le mouchoir, et une autre partie du vêtement, faut-il la nommer ? les chaussettes sont

à peu près inconnus du pionnier américain. A quoi bon alors s'embarrasser d'une malle ? Aussi ne dispose-t-on pour les colis que le derrière de la voiture, où est un appui a claire-voie sur lequel se rabat une toile cirée.

Sur le dessus du véhicule, nous n'avons chargé que des soldats bien armés, l'œil au guet, ce qui vaut mieux que des bagages.

La diligence est traînée par six chevaux conduits à grandes guides, au galop, à travers la prairie, unie comme une mer pétrifiée. A côté du postillon peuvent monter les voyageurs amis du paysage.

De distance en distance, en moyenne tous les 10 milles, on relaye.

La plupart des stations, véritables blokhaus, sont fortifiées par des ouvrages de terre en *adobe*, briques cuites au soleil. Ça et là s'ouvrent des meurtrières.

A l'intérieur des stations il y a aussi quelques ouvrages retranchés, pour une défense désespérée, en cas d'une première défaite. Les Indiens arrivent volontiers en nombre pour surprendre les pionniers isolés.

Le long de la route est inscrite en traits ineffaçables la lutte du blanc contre le Peau-Rouge. Partout, des maisons de poste ou des fermes incendiées. Entre les années 1864-66, la diligence a cessé plusieurs fois de courir. Les stations ont été pillées, dévastées, brûlées ; les hommes, mis à mort, scalpés ; les femmes, les enfants, conduits en esclavage.

Les blancs se sont cruellement vengés. Une fois, sur le ruisseau de Sand Creek, dans le sud du Colorado, le colonel des volontaires, Chivington, a surpris un village de Chayennes et d'Arrapahoes. Il a fait charger ses hommes, malgré le drapeau blanc hissé par les Indiens. « Souvenez-vous, a-t-il dit à ses soldats, de vos femmes et de vos enfants massacrés sur la Plate et sur l'Arkansas. » Et les volontaires ont chargé sans pitié, ne faisant grâce ni à l'âge ni au sexe. On a éventré les femmes, brisé contre les pierres la tête des enfants, coupé les doigts et les oreilles des morts qui portaient des bijoux, scalpé toutes les têtes et commis bien d'autres horreurs que la plume se refuse à décrire. Plus d'une centaine d'Indiens ont péri. Le colonel, ivre de sa victoire, a partout célébré ce haut fait d'armes, espérant recevoir les étoiles ou épaulettes de général.

Après une sévère et minutieuse enquête, le gouvernement de l'Union lui a donné tort et l'a destitué ; mais les pionniers se sont tous énergiquement prononcés en sa faveur. « Encore quelques affaires comme celle-là, écrivait un journal du Colorado, une par an, et nous serons à jamais délivrés de ces coquins de Peaux-Rouges, qui arrêtent notre colonisation. »

Le massacre de Chivington (c'est de ce nom que l'on appelle généralement la rencontre de Sand Creek) a été plusieurs fois l'objet de nos conversations dans la diligence qui nous menait à travers la prairie. M. Whitney, depuis longtemps fixé dans le

Colorado, nous a fait connaître tous les détails de cette lamentable affaire. Nos autres compagnons de voyage : l'inspecteur des messageries continentales, un employé de la grande maison de banque Wells, et Fargo, à laquelle appartient cette vaste entreprise, un agent de postes fédérales, nous racontent d'autres histoires d'Indiens. C'est le cas ou jamais de parler des Peaux-Rouges ; nous sommes du reste en trop bonne et trop nombreuse compagnie pour qu'ils songent à nous arrêter.

Un jour, comme la diligence traversait ces solitudes, un homme nu, perché sur une éminence, faisait des signes au postillon. Celui-ci, croyant avoir affaire à un Indien, fouettait ses chevaux de plus belle. Un des voyageurs fit observer que ce pourrait bien être un blanc. On s'arrêta une minute, et l'homme accourut essouflé. Il venait d'être pris par les Indiens, qui l'avaient dépouillé de tous ses habits et livré à leurs femmes ou *squaws*. Celles-ci, volontiers cruelles envers les visages pâles, se disposaient à faire subir à leur prisonnier, lentement, froidement, toutes les tortures qu'elles ont imaginées. On arrache les yeux, les ongles, la langue au patient ; on lui coupe un pied, une main ; on lui enlève des morceaux de chair ; on lui déchire la peau ; enfin, et c'est là le bouquet, on lie le prisonnier par terre et on lui allume du feu sur le ventre en dansant autour de lui une ronde infernale. Notre pauvre captif allait peu à peu subir tous ces genres de tortures, quand il parvint à s'échapper. La diligence

passait en ce moment et le recueillit fort à propos.

Que d'histoires je pourrais vous conter de cette espèce ! C'est près d'une des stations que nous avons traversées, qu'il y a trois ans, de pauvres femmes ont été surprises dans une ferme, et emmenées prisonnières par les Chayennes. L'une d'elles s'est pendue de désespoir, pour échapper aux violences qui l'attendaient. L'autre, forcée d'assouvir les passions du chef qui se l'était adjugée, a été condamnée aux services les plus abjects et de plus s'est vue maltraitée, battue par les femmes de ce chef. Elle a été séparée de ses enfants, hormis d'un qu'elle allaitait encore, et presque réduite à mourir de faim. Vendue par son maître, elle est passée des mains d'un Chayenne à celles d'un Sioux, de celui-ci aux mains d'un autre chef. Enfin son premier maître est venu demander un jour de la racheter pour la brûler vive avec le jeune enfant encore à son sein. Le marché heureusement n'a pas été conclu, et après un an de ces misères sans nom, la pauvre femme a été échangée par ses bourreaux contre des prisonniers indiens qu'à leur tour avaient faits les blancs. La mère était redevenue libre, mais ses pauvres enfants étaient morts. Les petits êtres n'avaient pu résister à tous les mauvais traitements des Indiens !

Ne croiriez-vous pas entendre un roman, lire une page de Cooper ou d'Irving ? Eh bien, tout cela s'est passé hier, et si vous demandez à Denver, à Julesburg, le nom de la malheureuse captive dont je

viens de vous raconter les souffrances, tout le monde vous le dira.

A mesure que la malle s'avance rapide sur la route plane et poudreuse ouverte au milieu de la prairie, et que nous traversons des stations nouvelles, tous ces récits qu'on vient de me faire se représentent à mon souvenir. Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, c'est pour ces femmes, c'est pour ces jeunes enfants que je rencontre à tous les relais. A côté des maisons de postes, des ruines d'édifices, des charpentes noircies témoignent de pillages et d'incendies récents. Le Peau Rouge n'est pas loin ; nous sommes sur son territoire, Le Peau Rouge peut revenir tout à coup. N'est-il pas d'ailleurs en guerre ouverte avec les blancs ? Et néanmoins le pionnier est toujours là ; souvent il est revenu au même point rebâtir sa maison détruite ! Quelle force fatale, quelle loi mystérieuse pousse ainsi cet homme en avant, malgré tous les obstacles ? Pionniers du *Far-West*, vous êtes l'avant-garde de la civilisation, vous marchez avec le soleil, gloire à vous ! Vous n'êtes ni des raffinés, ni des lettrés, mais vous êtes des hommes utiles, virils, de courageux travailleurs, d'énergiques colons. Devant vous disparaît la sauvagerie, devant vous le désert se transforme. Soldats obscurs du progrès, vous ne laisserez pas de nom dans l'histoire, bien que vous ayez fait de grandes choses ; et néanmoins vous allez toujours en avant, obéissant au destin qui vous pousse : gloire à vous !

Excusez, mon cher ami, ce dithyrambe. Peut-être

n'est-il pas à sa place dans une lettre ; mais comment ne pas admirer ces hommes du Grand-Ouest ? Savez-vous ce qu'on me raconte à l'instant ? Dans un de ces relais de la diligence continentale perdu dans les solitudes, les Indiens se présentent un jour et demandent impérieusement à manger. Le maître de la station était seul. Il donne à ses visiteurs inattendus ce qu'il a de meilleur. Le repas fini :

— Maintenant allume du feu, dit l'un des sauvages.

— Pour quoi faire?

— Nous voulons te faire rôtir. Allons pas de retards.

L'homme descend à la cave sous prétexte de chercher du bois. Les Indiens le suivent. Il tire sur l'un d'eux un coup de revolver qui le frappe mortellement. Les autres épouvantés hésitent. L'homme s'enfuit, se cache aux alentours de sa maison, dans les broussailles. Il était nuit ; on était en hiver ; la neige tombait. Les Indiens cherchent, ne trouvent rien. Celui qu'on poursuit n'ose pas sortir de sa cachette ; la neige trahirait ses pas. A la fin, les Indiens, fatigués de ne rien découvrir, désertent la place. L'homme revient à la station et continue d'y servir la poste.

Au milieu de ses transes quotidiennes, les femmes font preuve d'autant de sang-froid que les hommes, et manœuvrent bravement comme eux la carabine et le revolver. A chaque relais nous trouvons ces armes sur les tables, aux coins des appartements.

N'avais-je pas raison de vous dire que ces pionniers du *Far-West* étaient des gens de grand cœur, et comprenez-vous maintenant mon dithyrambe?

Je n'ose plus vous parler de nous, ni de nos soldats, que nous avons peu à peu laissés dans les forts disséminés le long de la route, au fur et à mesure que nous nous éloignions davantage des points les plus périlleux. Nous avons traversé le grand désert américain. Peu à peu la prairie a fait place à des champs de sable où les fourmis rouges avaient amoncelé d'énormes tas de graviers silencieux, leurs pyramides d'Egypte à elles. Çà et là la prairie a reparu ; quelques pauvres fleurs, dont l'éclat allait s'effaçant, brillaient encore au milieu des graminées jaunies.

Le temps était chaud, le ciel d'une limpidité extrême, et nous avons joui un moment d'un effet de mirage. Ce phénomène complétait, au milieu de ces solitudes, la ressemblance qu'elles offrent sur plus d'un point avec les vastes plaines de l'Afrique.

Nous n'avons pas rencontré d'Indiens hostiles. Ai-je besoin de vous le dire, puisque je vous écris de Denver avec tous mes cheveux? C'est vraiment n'avoir pas de chance, mais qu'y faire? Ainsi l'a voulu la fatalité. Les aventures émouvantes seront pour une autre fois. « Postillon ! postillon ! arrêtez ! voici les Indiens ! » On passe une longue vue au postillon. C'étaient des muletiers qui couraient après leurs bêtes, qui avaient jugé bon de s'éloi-

gner du campement de la nuit. Muletiers et bouviers, qui s'en vont en longues caravanes sur la route et qui dorment à la belle étoile autour de leurs fourgons, sont pour nous des amis. Le postillon du désert a continué sans crainte son chemin.

Je vous ferai dans ma prochaine lettre le récit de la naissance du Colorado, ce territoire inconnu hier, populeux et prospère aujourd'hui, et cela vaudra mieux que des récits d'attaques de Peaux-Rouges, de scalps arrachés aux brigands des prairies. Je ne puis pas vous faire de mensonges. Chaudron-Noir, l'Antilope-Blanche, l'Homme-qui-marche-sous-terre ont refusé, comme autrefois Pipelet à Cabrion, de me donner de leurs cheveux, et n'ont pas voulu prendre des miens. Triste ! triste !

V

LA CITÉ DES PLAINES

Denver (Colorado), 6 octobre.

C'est assez vous parler des Indiens; ils n'ont semé ici que la dévastation et la ruine. Parlons des blancs, des visages pâles, qui ont produit, qui ont créé. Ils ont transformé comme par enchantement le désert américain; le pays des herbes sauvages, colonisé par eux, s'est changé en fertiles campagnes.

Escaladant les Montagnes-Rocheuses pour aller en sonder les filons, ils ont planté leur tente jusqu'aux dernières hauteurs habitables, porté la civilisation à des altitudes qu'elle n'avait pas encore atteintes. Vous savez au milieu de quelles luttes quotidiennes ces merveilleux résultats ont été obtenus.

Denver, la véritable capitale du Colorado, n'existe

que depuis huit ans; elle a aujourd'hui près de 8,000 habitants; elle en aurait le double sans la guerre de sécession et la guerre avec les Indiens, qui ont toutes deux si subitement arrêté l'essor des colons vers ce lointain pays.

La ville est bien bâtie; les maisons sont élégantes, construites en briques, en pierre ou en bois. Denver a des édifices nombreux, un théâtre, un hôtel des monnaies, un champ de courses. Aux Etats-Unis il n'y a pas, à proprement parler, de petite ville, et Denver possède aussi un collège, des écoles, divers journaux.

Je ne parle pas des églises, dont le chiffre dépasse déjà la demi-douzaine. M. de Talleyrand avait raison quand il disait que, dans l'Amérique du Nord, il n'avait trouvé qu'un seul plat et trente-deux religions.

Il n'y a pas de cuisiniers dans ce pays, mais tout le monde y est un peu révérend.

Denver a des rues larges, bien ouvertes, arrosées, plantées d'arbres. Elle est située sur la rivière Plate (branche du Sud), de part et d'autre du cours d'eau, sur lequel ont été jetés des ponts en charpente, comme savent si bien les construire les Américains. Partout sont des magasins, des maisons de banque, des hôtels, des buvettes. Volontiers, comme dans toute l'Union, on prend plusieurs fois par jour le verre sacramentel de whisky, ou quelqu'un de ces breuvages composites et glacés, que l'Exposition de 1867 a révélés aux Pari-

siens. A son tour, un Français a monté ici un café et un restaurant, et représente dignement, au pied des Montagnes-Rocheuses, la cuisine de notre pays. Il a aussi tous les vins de France, et les Américains connaissent bien la route de cette maison.

Le mouvement et la vie sont partout ; on ne se croirait pas au fond des prairies, à 2,000 milles de New-York. Partout se croisent les voitures rapides, ou les lourds fourgons chargés des denrées de l'Est, et prêts à partir pour les cités minières. De celles-ci, il ne vient encore que des lingots d'or et d'argent, marchandises précieuses, mais qui tiennent fort peu de place.

Des montagnes ou de la prairie, on rapporte des peaux, des fourrures, dont Denver fait un assez grand commerce.

Des centres agricoles partent des produits plus encombrants, mais non moins utiles. Le pays se suffit déjà pour le blé, la farine, les pommes de terre, qui sont de première qualité.

Les produits de jardinage sont aussi de la plus belle venue et de dimensions formidables. On ne peut encore citer que la Californie qui ait fourni des échantillons analogues à ceux du Colorado. Il est vrai que la terre est vierge et ne demande ici qu'à produire.

Si je ne craignais que vous ne me missiez en demeure de vous fournir la marmite pour le faire cuire, je vous dirais que j'ai vu à Denver un chou pesant plus de 50 livres, 20 kilogrammes. Et que

chou! un chou au cœur serré, aux feuilles tendres et frisées, d'un vert tournant au blanc ; un chou rond, dodu, de formes majestueuses et d'une saveur en rapport avec son teint.

Quand on songe qu'il y a sous ces climats privilégiés de si bons légumes, et que l'on nous sert à Paris des herbages aqueux, fibreux, sans nul goût, c'est vraiment le cas d'être tenté d'aller s'approvisionner au Colorado. Un jour viendra, n'en doutions point, où des tubes souterrains parcourront le globe et où, d'un coup de piston, au moyen d'une machine pneumatique, on aspirera ses provisions de ménage d'un bout à l'autre de l'univers. Alors chaque pays ne produira que ce qu'il peut produire, et nous en aurons fini avec tous les maraîchers parisiens.

Je ne dis pas de mal de cette honorable corporation, mais je dis que les légumes du Colorado et ceux de la Californie, auxquels j'ai également goûté, valent mieux que ceux du bassin de la Seine, à la latitude de Paris. Voilà tout.

Maintenant je reviens prudemment à Denver, pour ne me créer d'affaires avec personne.

Denver n'existait pas en 1859. A cette époque, des chercheurs d'or, en quête de placers au pied des Montagnes-Rocheuses, quelque part, entre Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique et le fort Laramie dans le Dakota, comme qui dirait entre Lisbonne et Berlin, s'arrêtèrent sur la Plate du Sud. Ils lavèrent les sables du ruisseau de Cherry, tribu-

taire de cette rivière, et, à leur grand étonnement, y trouvèrent des paillettes d'or. On est toujours un peu étonné lorsqu'on trouve l'or pour la première fois, quand même on le chercherait.

La nouvelle de cette heureuse découverte se répandit bien vite. Les pionniers, les colons des derniers Etats de l'Ouest, la plupart mécontents de leur sort ou croyant l'être, accoururent avec la foule des *squatters*, des désespérés, de tous les aventuriers que les États qu'arrosent le Mississipi et le Missouri renferment en si grand nombre. Ce fut, comme cela avait eu lieu sur d'autres points, un désordre sans nom ; mais la loi de Lynch et les comités de vigilance eurent bientôt fait justice de tous les voleurs, de tous les assassins, et le calme se rétablit pour ainsi dire instantanément.

On me raconte ces débuts si agités. C'était le temps où, la ville n'existant pas encore, les émigrants arrivaient en caravane, et campaient dans leurs fourgons, à défaut d'autre abri. Il fallait alors plusieurs semaines pour arriver du Mississipi au pied des Montagnes-Rocheuses. Aucune diligence, aucun chemin de fer ne passait encore par là. Des Peaux-Rouges, on n'en rencontrait que trop, aux aguets sur la route, et il fallait composer avec eux, payer le droit de passage sur leur territoire, et au besoin leur disputer sa vie. Cependant ils n'étaient pas aussi acharnés qu'ils allaient le devenir, en présence de la colonisation du Colorado, qui leur enlevait une partie de leurs terres, et de la guerre

de sécession, qui leur donnait l'espoir, en s'unissant, de vaincre l'ennemi commun divisé.

Malgré tous ces obstacles, les émigrants arrivaient en foule. Des placers nouveaux étaient tous les jours découverts. Les mines aurifères en filons, les mines de quartz comme on les nomme, parce que le quartz ou cristal de roche compacte, dans lequel nage l'or, en forme la matière principale, les mines de quartz aurifère venaient s'ajouter aux placers. Des fortunes s'édifiaient du jour au lendemain, et se perdaient quelquefois avec la même facilité dans le jeu ou la dissipation ; mais on ne tenait compte que des gagnants, jamais des perdants, et le Colorado eut sa fièvre, son *excitement*. comme l'avait eu la Californie, avec ses gîtes inépuisables ; le lac Supérieur, avec ses mines de cuivre ; la Nevada, avec ses filons d'argent, la *Pétrolie*, avec ses sources d'huile de pierre. Dans ces affaires de colonisation, tout procède aux États-Unis par fièvre de mines, et l'on en attend une nouvelle à cette heure, car aucune émotion de ce genre n'a eu lieu depuis quelques années [1].

L'excitation, dans le Colorado, fut portée à son comble dès les premiers jours, et tous les banquiers de New-York, de Boston, de Philadelphie, prêtèrent

[1] La découverte des mines d'or de Sweet-Water (territoire de Wyoming), dans les Montagnes-Rocheuses, et surtout celle des mines d'argent de White-Pine (État de Nevada), sont venues successivement, dans le courant de l'année 1868, donner raison à ces pronostics.

à l'envi leur argent à ces entreprises hasardeuses, quand ils ne purent venir eux-mêmes opérer sur les lieux. Au début, il y avait eu un moment de doute, d'hésitation. Les *Pike's-pikers* ou les mineurs du pic de Pike, (on les appelait ainsi en jouant sur les mots, parce que la première découverte de l'or avait eu lieu, pour ainsi dire, au pied du pic de ce nom, un des rares points connus, en ce temps-là, dans les Montagnes-Rocheuses), les *Pike's-pikers* furent un instant regardés comme des rêveurs, pour ne pas dire plus. J'étais alors en Californie (1859), et je me rappelle que l'on y traitait sans façon de *humbug* la découverte de l'or dans les plaines de l'Extrême Ouest. A leur tour, les journaux des Etats de l'Ouest prétendaient que les échantillons des *Pike's-pikers* n'étaient autres que des pépites californiennes. A la fin cependant, il fallut bien ouvrir les yeux, et l'action fut d'autant plus vive qu'il y avait eu un moment de réaction. Tout le monde accourut, tout le monde voulut avoir sa part de la curée.

Je ne puis songer à de tels faits sans me rappeler que c'était pour des raisons analogues qu'en France tournaient toutes les têtes au temps de la banque de Law. L'économiste écossais, que l'histoire n'a pas encore jugé comme il le mérite, était d'autant mieux inspiré dans ses projets de colonisation des plaines du Mississipi, que ces plaines nous appartenaient, et que le pays d'où l'on vient de découvrir l'or et l'argent, le Colorado, inconnu hier et

qui sera si puissant demain, est précisément situé dans ce bassin du Mississipi que Law voulait fertiliser. Le grand homme était venu trop tôt. Son génie avait soupçonné ce qui existait réellement : les richesses souterraines inépuisables de ces magnifiques contrées ; mais l'heure n'avait pas encore sonné de leur exploitation, et c'était d'ailleurs à un autre peuple que le nôtre que la nature avait réservé le soin de féconder ces déserts. Law n'était ni un fourbe ni un aventurier ; c'était un grand économiste, disons mieux, un grand homme éclos avant sa date. C'était un type américain, quand l'Américain n'était pas encore né.

Le territoire de Colorado, colonisé principalement par l'exploitation de l'or, montre bien que tous les rêves de Law étaient des réalités. Si les mines d'émeraude dont il avait parlé n'existent pas ou n'ont pas encore été découvertes le long du Mississipi, il n'en est pas moins vrai que les mines de plomb dont il avait obtenu la concession, celles du Missouri, de l'Illinois, du Wisconsin, font aujourd'hui en partie la fortune de ces Etats, et sont les plus productives du monde ; il n'en est pas moins vrai que les mines d'or du Colorado, par leur seule exploitation et en moins de huit ans, ont donné naissance à un territoire heureux et prospère, où ne seraient point encore accourus les pionniers sans l'appât du précieux métal qui a été de tout temps l'agent le plus certain des lointaines colonisations.

Au commencement, personne dans le Colorado.

Le pays n'a pas même de nom. Il fait partie du territoire de Kansas, et le nom de Colorado est celui d'un fleuve qui descend de l'autre côté des Montagnes-Rocheuses pour se jeter dans le golfe de Californie. Les Espagnols l'ont ainsi nommé parce que ses rives, sur certains points, sont colorées par des terres oxydées, ferrugineuses, et que le fleuve lui-même en est rouge, *colorado*.

C'est à peine si quelque rare trappeur, quelque traitant, parcourt ces contrées pour chasser les bêtes à fourrures, le bison, le castor, l'ours, ou faire la troque avec les Indiens. Sur les plateaux des montagnes, dans les *parcs,* comme on les appelle, sont campés les Yutes, tribus toujours en guerre avec celles des prairies, les Chayennes ou les Arrapahoes.

Il faudra des années pour coloniser ces plaines désertes. Mais voici qu'un heureux hasard fait découvrir à des aventuriers ce que les savants, les explorateurs, les géologues, les ingénieurs eux-mêmes, qui sont passés à plusieurs reprises dans ces parages, n'ont pas encore signalé, des mines d'or ! Et les colons accourent, et le pays est fondé. Là où errait le bison, et le Peau-Rouge sur ses traces, naît une ville, puis une autre. Un nouveau territoire, et bientôt un nouvel Etat s'ajoutera à tous ceux que compte déjà l'Union. Demain une étoile de plus brillera sur le drapeau constellé aux trois couleurs, une étoile de plus qui ne fera qu'augmenter la force du pays, sans nuire en rien à son

unité. La devise des Américains n'est-elle pas : *E pluribus unum ?*

Savez-vous comment fut baptisé Denver au début de la colonisation ? *Auraria*, la mine d'or. Depuis, ce nom a été changé en celui de Denver, pour faire honneur au gouverneur du Kansas.

Quelques récalcitrants (où n'en trouve-t-on pas ?) ont voulu un moment appeler Denver la *Cité des plaines*, à cause de la position de la ville au milieu des prairies. Malgré l'heureux choix de ce nom, ils n'ont pas obtenu gain de cause,et Denver est resté.

Comme il ne faut pas oublier l'or, on a reporté sur la capitale du jeune territoire, sinon le même baptême d'Auraria, au moins le titre de *Golden City*, ou la Ville-d'Or. Golden City est une petite ville d'un millier d'habitants que j'irai visiter demain, et d'où peut-être je vous écrirai. Les capitales sont toujours les villes les moins peuplées aux Etats-Unis, contrairement à ce qui a lieu en Europe, et cela s'explique dans les Etats purement démocratiques.

A Golden City est la Chambre des représentants et des sénateurs, et le siège du gouvernement territorial : c'est là tout ; tandis qu'à Denver est réellement le centre commercial du Colorado.

Il faut dire un mot de la société de ce pays, telle qu'elle m'apparaît tout d'abord.

Denver, vous le savez, a été fondée comme sous le coup d'une baguette de fée. On a dit que les pionniers du *Far-West* s'en allaient dans les prairies

avec un rouleau de ficelle dans la poche et une douzaine de piquets à la main; qu'arrivés à un endroit favorable, ils plantaient leurs piquets en terre, délimitant les rues et les maisons avec la ficelle, et disant: Ici sera Babylone, Thèbes, Memphis, etc. Fort bien, mais Babylone, Thèbes, Memphis, surtout celles des Etats-Unis, il faut les peupler. Quels ont donc été, quels sont les habitants de Denver, née il y a à peine huit ans?

Rassurez-vous. Ici ce n'a pas été, comme en d'autres pays, un mélange de tous les peuples, et en grande partie l'écume de toutes les nations. Les pionniers seuls des derniers Etats de l'Ouest sont venus. Il y a bien eu, comme je vous le disais, quelques troubles au commencement; mais tout s'est passé entre Américains et à l'américaine, et le calme est bien vite revenu. Les bons ayant été tout d'abord en majorité ont dispersé pour toujours les méchants. Les pionniers sont arrivés avec leur famille, leur femme, leurs enfants, et dès le premier jour la société a été fondée sur des bases éternellement durables.

Le confort, les habitudes de la vie intérieure, le *home,* autant chéri de l'Américain que de l'Anglais, ont bien vite été retrouvés, rétablis, par les pionniers du Colorado, et vous seriez aujourd'hui étonné de rencontrer au milieu de ces contrées tant d'élégance et de bien-être.

J'ai vu ici des dames qu'envieraient ou que regrettent New-York et Boston. Nous avons dîné hier

chez M. le sénateur Evans, ancien gouverneur du Colorado. La société était choisie, pleine d'entrain, et l'on a causé comme dans un salon de Paris ; disons, si vous le voulez, comme dans un salon d'Américains des mieux élevés. On a surtout causé de l'Exposition internationale du champ de Mars, que l'on suit dans tous ces pays avec une curiosité émue.

Notre aimable compagnon, M. Whitney, commissaire du Colorado à l'Exposition, et qui rapporte à son pays d'adoption la médaille d'or, est partout acclamé, fèté. C'est pour lui faire accueil que M. Evans a réuni à table quelques amis. Les journaux célèbrent à l'envi la gloire de l'heureux commissaire, et l'on ne parle plus que de l'envoyer comme représentant du territoire à Washington. C'est désormais le *represantative man* du Colorado.

J'aime déjà ce jeune pays qui se passionne ainsi pour ses affaires. Aussi vous en parlerai-je plus au long dans une prochaine lettre, que je daterai de Golden City.

VI

LES FONDATEURS DU COLORADO

Georgetown, dans les Montagnes-Rocheuses,
23 octobre.

Je vous disais dans ma dernière lettre, datée de Denver, 6 octobre, que je vous parlerais plus au long du territoire de Colorado, en vous écrivant de sa capitale, Golden City.

Ce projet, je n'ai pu le mettre à exécution lors de mon passage dans la Ville-d'Or, où je n'arrivai qu'assez tard dans la nuit, de retour d'une visite aux mines de charbon de Boulder : la nature a tout donné à ce riche pays.

Le lendemain nous prîmes dès l'aube la diligence qui devait nous conduire sur un des plus hauts lieux habités dans les Montagnes-Rocheuses, à Central City, ville bien nommée pour nous, car elle a été en quelque sorte le centre d'où nous avons fait rayonner toutes nos explorations.

A cheval dès le matin, nous avons parcouru pendant trois semaines toutes les mines, toutes les localités alpestres de ce curieux territoire, tantôt nous élevant sur les plus hauts sommets, tantôt parcourant les vallées les plus profondes. Bernardins et bénédictins, s'ils eussent été de la partie, auraient été également satisfaits, car si les premiers, à l'exemple de leur maître, aimaient les vallons, les autres ne dédaignaient pas les collines :

Bernardus valles, colles Benedictus amabat.

J'ai quitté, pendant tout ce temps, la plume pour le marteau de mineur, et c'est pourquoi vous n'avez plus reçu de mes nouvelles. Je suis descendu dans les puits les plus profonds, entré dans les galeries sinueuses ; j'ai parcouru les placers, visité les usines où l'on traite les minerais d'or et d'argent, et j'ai rapporté de toutes mes excursions l'impression la plus favorable de l'activité et de l'intelligence qu'ont développées en tout les pionniers du Colorado.

Nous avons fait nos courses à cheval, chevauchant entre matin et soir , quelquefois plusieurs jours de suite. J'ai retrouvé là les excellentes bêtes mexicaines que j'avais déjà montées eu Californie, et qui vont douze heures au trot, au galop, sans s'arrêter, sans manger, se contentant d'arracher au passage quelques brins de bruyères, quand il y en a sur le chemin. Elles veulent aussi boire à tous les ruisseaux. Laissons-les étancher leur soif, si tel

est leur bon plaisir. Les bonnes bêtes ! comme elles font honneur le soir aux repas de l'écurie ! Infatigables, elles fatiguent cependant le cavalier, et je dois vous avouer qu'hier soir, arrivant à Georgetown, la ville centrale des mines d'argent, comme Central City est celle des mines d'or, je me laissai glisser à bas de ma monture en jetant le cri du président péruvien Castilla: *No puedo mas*, Je n'en puis plus ! Le vieux président tomba ainsi, il y a quelques mois, sur la route d'Arequipa, pour rendre l'âme et s'en aller dans l'autre monde ; je tombai comme lui devant l'hôtel de Georgetown, mais pour me relever de suite et m'en aller souper et dormir.

Nous sommes allés à cheval comme les Castillans, qui, aujourd'hui encore, ne peuvent parcourir la plupart des mines de leur pays que de cette façon ; mais ne croyez pas qu'ici les routes manquent, bien que nous soyons en pays montagneux. Partout courent des diligences, du type que vous savez; partout sont disposés des relais, des tables d'hôte, des buvettes. Sur ces chemins ouverts un peu par la nature, un peu par les hommes, et très-mal entretenus par ceux-ci; sur ces chemins, où il est rare de rencontrer un cantonnier, et sur lesquels ne veille aucun corps officiels des ponts et chaussées, la poussière s'élève en épais tourbillons, quand le coche s'avance, rapide, au galop de ses six chevaux. On est littéralement poudré, aveuglé, dans ce pays surtout, où il ne tombe

pas une goutte d'eau pendant plus de six mois. Aux relais de la diligence, une cuvette et un pot à eau vous attendent, avec du savon et une serviette sans fin tournant autour d'un rouleau supérieur. Des miroirs, des peignes, des brosses sont là; des brosses de toute espèce, même la brosse à dents, retenue par une longue ficelle, pour que chacun s'en serve et que nul ne l'emporte. A Paris, vous allez rire de ces usages démocratiques; ici ils sont acceptés de tous et sont même les bienvenus, sauf peut-être la brosse à dents, qu'on regarde d'un œil soupçonneux.

Que de fois, dans tout le Grand-Ouest, sur toutes les routes, sur tous les railroads, j'ai béni cette eau bienfaisante et ces instruments de toilette si libéralement offerts à tous!

Reportez-vous à ce qu'on endure en été sur nos chemins de fer, où certains de ces usages devraient bien être admis dans les principales de nos stations, accordés généreusement, comme une chose due, et sans que nul soit obligé de payer.

Si la poussière en pays de plaines est ici le plus grand ennemi du voyageur, en pays de montagnes il y a les cahots de la diligence, dont vous ne pouvez vous faire une idée. La voiture roule au grand galop aux descentes les plus vertigineuses, sur de gros cailloux, sur des blocs de rocher.

Impassible à son poste, l'automédon conduit d'une main assurée les six bucéphales qui lui sont confiés. On se demande comment il n'est jamais

jeté hors de son siège ; on l'y dirait maintenu par des courroies. A l'intérieur, les voyageurs pâtissent, moulus, brisés par les cahots. Quelques-uns ont le mal de mer, par suite de ce roulis et de ce tangage si nouveaux pour eux.

Et néanmoins, ce mode d'aller est général dans tous les États-Unis. Je l'ai retrouvé même en Californie. On conte qu'il y a quelques années, le grand journaliste de New-York, M. Horace Greeley, attendu à San-Francisco pour des conférences ou lectures, s'y rendait par terre dans la diligence continentale. Comme il traversait les cols de la Sierra-Nevada, et que la voiture n'allait pas assez vite à son gré, il craignit d'arriver en retard. Les affiches étaient déjà faites et les jours indiqués. Il pria donc le postillon de fouetter ses chevaux, et d'aller un peu plus vite. « Tenez-vous bien sur votre siège, répondit l'homme, et je vous amènerai à temps. » Et lâchant les rênes, excitant vigoureusement ses bêtes, il lança la voiture au grand galop sur une descente en précipice. Le journaliste réclamait, criait, tempêtait, n'en pouvait plus. « Tenez-vous bien sur votre siège, monsieur Greeley, et vous arriverez à temps, » lui cria derechef le postillon, l'œil souriant, la bouche moqueuse.

M. de Greeley arriva en effet à l'heure, et, oubliant toute rancune, il récompensa son bourreau en lui faisant cadeau d'un vêtement tout neuf. L'histoire est restée légendaire parmi les voyageurs du ***Far-West***, et le postillon, qui exerce toujours, a

fait graver sur le boîtier de sa montre sa réponse à M. Greeley : « Tenez-vous bien, monsieur Greeley, et vous arriverez à temps ! » On prétend même que cette montre a été donnée en souvenir à ce brave homme, sinon par l'impatient journaliste, au moins par un voyageur qui avait fait la route avec le même postillon, à qui il avait entendu raconter cette histoire.

Les moyens de locomotion rapides, assurés, ont toujours été regardés par les Américains comme un des agents les plus certains de leurs vastes colonisations.

Vous venez de voir que le Colorado n'a point failli à ces idées. Dès les premiers jours de la naissance de ce territoire, l'*overland-mail* est venu à lui, changeant sa ligne de parcours à mesure qu'un pays nouveau se fondait, et ne réclamant du gouvernement fédéral aucun supplément d'indemnité, aucun dédommagement.

Chacun se déplace ici avec les affaires, et ne reste pas immobile dans le coin qu'il a une fois choisi.

Je vous ai déjà parlé assez au long de l'*overland-mail*. La merveille la plus étonnante réalisée par les Américains dans la traversée du Grand-Ouest a été celle du *poney*. Ce service est né en Californie en 1860, et il a fonctionné jusqu'au jour où une ligne télégraphique continue a relié le Pacifique au Missouri et de là à l'Atlantique.

On franchissait en six jours, au moyen d'un che-

val rapide ou poney, la distance de 1,600 milles ou 650 lieues qui existait alors entre l'extrême limite télégraphique des États atlantiques et celle du jeune État du Pacifique. Cheval et cavalier se renouvelaient à chaque station, et la bête partait au galop, arrêtée quelquefois en chemin par le Peau-Rouge, qui guettait le coureur pour le tuer et voler le cheval. Ce service n'en fit pas moins merveille, et ce fut par ce moyen que le 12 novembre 1860 furent apportées à San-Francisco les dépêches d'Europe du 21 octobre, c'est-à-dire datant à peine de vingt jours, et la nouvelle de l'élection présidentielle du 6 novembre, qui donnait la majorité au candidat abolitionniste Lincoln. Aujourd'hui le télégraphe a remplacé le poney, et l'on peut avoir à San-Francisco une dépêche de Paris avant l'heure où elle a été envoyée, grâce à la vitesse du fluide électrique et à la différence des méridiens.

Les services des diligences, du poney, du télégraphe, semblaient donc avoir préparé comme à souhait la colonisation du Colorado, quand les pionniers sont venus : il fallait l'homme pour achever cette œuvre à laquelle aidaient déjà tant d'avantages matériels !

Le pionnier ! je ne l'ai jamais vu ni si grand, ni si viril, ni si moral. Nous sommes descendus à Central-City, dans une des plus honorables familles du pays, celle de M. Whiting, agent des mines de M. Whitney.

L'hospitalité la plus cordiale nous a été donnée par ces braves gens, et l'élégant cottage qui les abrite s'est encore embelli pour nous recevoir.

M. Whiting a auprès de lui sa femme et ses enfants. Deux de ses filles sont mariées et vivent sous le même toit que leur père, avec toute leur famille. Dans cette ruche travailleuse, chacun a son occupation : les hommes vont le jour aux affaires, les jeunes filles ou les garçons à l'école, les femmes soignent la maison. Pas de domestiques, on n'en trouverait pas, ou ils coûteraient trop cher, 20 francs par jour !

Le soir, tout le monde se réunit : on cause, on lit, on fait de la musique ; les dames travaillent à des ouvrages d'aiguille, les enfants mêlent leurs jeux bruyants aux distractions plus calmes des grands parents. C'est l'honnête et austère famille du pionnier ; chacun a planté là ses pénates pour jamais, sans aucun esprit de retour.

Que de bons jours mes compagnons et moi avons passés dans cette hospitalière demeure ! que d'agréables souvenirs nous en emportons ! Jamais le moindre nuage ne s'est levé au milieu de toutes ces personnes, d'esprit et de caractère si divers. Et ce que je dis pour cette famille pourrait s'appliquer à cent autres que j'ai rencontrées à Black-Hawk, Nevada, Idaho, Empire, Georgetown, etc. Je ne parle pas de la société de Denver, dont je vous ai déjà fait le tableau.

M. Whiting et les siens sont venus de l'Illinois, dès les premiers jours de la découverte de l'or au pied des Montagnes-Rocheuses.

Ils avaient une ferme dans cet État, et ils l'ont vendue pour venir tenter la fortune plus avant dans le *Far-West*. Ils sont tous venus, hommes, femmes, enfants, comprenant bien qu'il n'y avait de pionniers et de colons sérieux que ceux qui emportaient avec eux tous leurs pénates, comme jadis Énée disant adieu à Ilion.

Dans des mines éloignées, dans des vallons déserts, j'ai rencontré aussi de ces courageux émigrés. Le cottage est au milieu des bois, perdu dans la montagne ardue ou dans le vallon sombre. Vous entrez : une femme gracieuse vous accueille ; le mari empressé vous offre un abri sous son toit ou une part du repas. Le linge est d'une éclatante blancheur ; les mets les plus variés, composés souvent par des mains délicates, naguère habituées à d'autres occupations, ornent la table. Partout des meubles élégants, et des habitudes de luxe, de confort, qu'on est tout étonné de rencontrer dans ces lointains déserts.

Sans doute, le spectacle n'est pas partout le même. Je voudrais maintenant vous décrire quelques nouveaux types de pionniers, ceux que j'appellerai les aventuriers, les coureurs, les enfants perdus de la colonisation. Mariés ou célibataires, ceux-ci forment une bande à part. Je voudrais aussi vous dire un mot des mines d'or et d'argent. Vous froncez le

sourcil. N'ayez crainte ; je ne ferai pas trop de géologie. Au reste, je réserve cela pour une autre lettre. Il ne faut pas traiter deux sujets à la fois : *non bis in idem*, comme dit le latin, qu'on parle même dans ces montagnes.

VII

LES MINEURS DES MONTAGNES-ROCHEUSES

Central City, dans les Montagnes-Rocheuses
25 octobre.

Nous voici revenus chez les hôtes aimables dont je vous parlais dans ma précédente lettre. Ailleurs nous n'avons fait que camper, ici nous avons séjourné quelque temps.

Tout le monde a été pour nous d'une bienveillance empressée. Vous savez comment nous avons été reçus à Denver ; à Georgetown, la ville a demandé à nous traiter elle-même. Quand nous avons fait appeler l'hôtelier pour solder notre note, il nous a répondu que c'était le conseil municipal qui entendait payer. A Central City, la bande musicale nous a reçus, dès le premier soir de notre arrivée, au son des instruments de cuivre ; elle a joué tout son répertoire, et de plus, pour faire honneur sans doute au Français qui était là, une *Marseillaise*. Il est vrai

que celle-ci était tellement mitigée, que si on l'eût sonnée de la sorte à nos volontaires de 93, ils n'auraient certes point marché au feu avec autant d'entrain. Après tout, c'est peut-être un effet de climat. Les notes comme les idées changent suivant la latitude, et ce qui est la *Marseillaise* au 49e parallèle en Europe, peut devenir une pastorale au 40e en Amérique.

Nous avons dû partout, pour être agréable au public, faire des conférences, des *lectures*, comme on dit aux Etats-Unis, parce que l'orateur a l'habitude de lire. Les auditeurs sont venus à nous nombreux, avides d'apprendre.

Ici c'est une société qui a mis une salle à notre disposition ; là c'est un révérend qui nous a gracieusement prêté son église, les salons du *Mechanic's Institute* ou de l'Institut des ouvriers n'étant pas assez grands pour contenir toute la foule.

Le colonel Heine a parlé sur le chemin de fer du Pacifique ; M. Whitney, sur notre Exposition du champ de Mars, et moi j'ai traité devant tous ces mineurs la question si palpitante pour eux de l'or et de l'argent.

J'aime ces hommes vigoureux et fiers, qui ne demandent leur bien-être qu'à eux-mêmes et ne comptent pas sur autrui pour arriver à quelque chose. Dans le Colorado, comme dans toute l'Union, on pratique la grande maxime anglo-saxonne : *Help yourself* ! Aidez-vous vous-mêmes !

Je vous ai déjà parlé des pionniers venus ici avec

leur famille : on se protège, on se défend mieux quand on est plusieurs ; mais nombre d'émigrés sont arrivés tout seuls et n'en ont pas pour cela perdu courage. J'ai rencontré l'autre jour sur les mines de Trail-Creek, dans un vallon étroit, caché au milieu des bois de sapins et entouré de cimes neigeuses, plusieurs de ces intrépides solitaires. Un, entre autres, le docteur Howland, de Boston (pourquoi ne le nommerai-je pas ?) m'a surpris par son calme stoïque. D'une excellente famille, ayant reçu la meilleure éducation, il a quitté le bistouri du chirurgien pour le pic du mineur. Il est parti pour les placers du Colorado, et il dirige aujourd'hui une mine de quartz aurifère et un moulin mécanique à broyer et amalgamer la roche.

La première fois que j'ai vu le docteur, il m'a montré avec une certaine fierté les beaux échantillons qu'il a trouvés lui-même. Sur une planche appendue au mur, dans sa cabane, sont quelques livres de sciences appliquée : des traités de chimie, de métallurgie, d'exploitation des mines, un cours de minéralogie. Quelques-uns de ces livres sont écrits en français. Il y a, là aussi, souvenir des premières études, un Galien dans l'original, en latin.

— Je me distrais par la lecture, m'a dit le docteur.

Et comme je lui demandais si cet exil au fond des bois et dans un vallon si triste ne lui était pas pénible.

— Je n'aime pas la société, m'a-t-il répondu. Je suis bien ici et j'y reste.

— Mais la Bible ne dit-elle pas : Malheur à celui qui est seul ! *Væ soli!*

— La Bible n'a pas dit cela pour moi.

La localité qu'habite le docteur, déserte maintenant, a été naguère plus vivante, plus animée. Une série de cabanes en ruines, la plupart bâties de troncs d'arbres et de boue, véritables *log-houses* de pauvres pionniers, ont un moment répondu au nom retentissant d'Oroville. Les placers se sont bien vite épuisés, et, avec eux ont disparu les espérances des chercheurs, qui sont allés, sans se décourager aucunement, exercer leurs efforts sur d'autres points. Ils n'ont pu, comme Bias, emporter leurs maisons sur leurs épaules : Oroville, à peine née, est déjà une ville en ruines.

Quelques rares mineurs, tenaces, infatigables, découvreurs obstinés, sont restés avec le docteur Howland. Courant la montagne à mesure que la vallée leur a fait défaut, ils ont bientôt mis à nu, sur les flancs tributaires du Trail-Creek, des veines de quartz aurifère. Grâce aux lois libérales qui régissent l'exploitation des mines dans toute l'Union, ils ont pu s'adjuger sur l'heure, moyennant quelques formalités élémentaires, la propriété pleine et entière de ces gîtes, sur une certaine longueur et une profondeur indéfinie.

Un de ces découvreurs est le Français Chavanne, que j'ai deux fois rencontré sur les lieux, toujours à l'œuvre, hardi, entreprenant, et donnant pour sa part une très-bonne opinion des travailleurs de

notre pays. Et cependant Chavanne n'est pas content : Franc-Comtois, il désire revoir la Comté.

Ah ! monsieur l'ingénieur, me disait-il il y a quelques jours, si vous pouviez monter une compagnie à Paris pour faire exploiter tous ces filons, je vous les donnerais pour rien, et j'irais en France revoir mon vieux père. J'ai bien envie de retourner au pays.

— Mais, Chavanne, au pays ou ici, il faut toujours travailler.

— C'est vrai, monsieur; mais l'Amérique, voyez-vous, ce n'est pas la France.

— Faites donc comme ces Américains qui viennent ici sans espoir de retour, et colonisent jusqu'aux plateaux les plus élevés des Montagnes-Rocheuses.

— Les Américains sont chez eux ; moi, je n'ai pas eu de chance, j'avais gagné de l'argent à New-York dans l'étamage des glaces ; mais le mercure, c'est un mauvais métal, et cependant c'est ce qui m'a donné l'idée de travailler les mines d'or. J'ai gagné beaucoup au commencement. J'ai vendu pas mal de filons. A présent les affaires ne vont plus, et je voudrais bien placer les mines qui me restent. Si vous pouviez monter une compagnie à Paris, je vous les donnerais pour rien.

Et ce disant, Chavanne me faisait les honneurs de son *log-house*. Il me montrait, clouée à la muraille, la carte du district aurifère de Trail-Creek, couverte d'un réseau de filons, réels ou imaginaires,

découverts par les chercheurs de l'endroit, les *prospecters* comme on les appelle.

Ces coureurs de montagnes, ces chasseurs de veines métalliques, qui remettent en mémoire les *buscones* ou *cateadores* du Pérou et du Chili, les *gambusinos*, les *rebuscadores* du Mexique, ont eu dès les premiers temps, dans le Colorado, d'illustres représentants. C'est l'un d'eux, Gregory, ancien mineur de l'État aurifère de Georgie, qui a découvert, à Central City, le fameux filon qui porte son nom. C'etait au commencement de l'exploitation. « Si les ruisseaux aux pieds des Montagnes-Rocheuses roulent de l'or, s'était dit Gregory, les montagnes doivent en renfermer. » Et il était parti, seul, à pied, gravissant les pentes roides des vallées où nul n'était entré avant lui. Il portait sur son dos ses vivres, ses outils. Au bout de quelques jours, il arrive au lieu où est aujourd'hui Central City, à plus de 2,500 mètres d'élévation, et, là, trouve la veine tant cherchée, et des pépites d'or grosses comme des noix.

Mais Gregory n'a plus de vivres et un ouragan de neige s'élève. Comme quelques vainqueurs, va-t-il périr au milieu même de son triomphe ? Il descend à Auraria, à la Cité des Plaines, aujourd'hui Denver, et, là, fait confidence à un ami de sa trouvaille. Tous deux reviennent sur le gîte, l'exploitent avec activité, et au bout de quelques jours, rentrent chargés d'or à la ville. Aussitôt le bruit de cette découverte se répand, et une armée de mineurs

accourt dans les défilés des Montagnes-Rocheuses.

Telle a été l'origine de l'exploitation métallifère à Central City, tels sont les faits qui ont donné naissance à cette ville et aux cités voisines de Black-Hawk et de Nevada.

La découverte des mines d'argent de Georgetown est due à des circonstances analogues. Un beau jour, en 1864, le *gouverneur* Steele, — que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Georgetown, et qui a reçu, je crois, le titre qu'il porte, parce qu'il a eu quelques chances d'être nommé gouverneur du Colorado, — le gouverneur Steele part avec quelques amis.

« Montons sur la cime des montagnes, leur dit-il ; il doit y avoir là-haut des mines d'argent. » Et les uns se dirigent d'un côté, les autres d'un autre. On se rejoindra sur le Snake-Range (la crête du Serpent), à 3,500 mètres de hauteur. On reste plusieurs jours dans les défilés, sur les cols. A la fin, un des chasseurs découvre un filon très-riche en minerai d'argent.

Quand on a trouvé un filon, on en trouve bientôt un autre. Bref, un nouveau district métallifère se fonde, celui d'Argentine, rival de celui de Gregory. La seule différence est qu'ici on exploite l'or, et là l'argent.

C'est avec de tels hommes et par de tels moyens que le Colorado s'est formé, développé, et que le travail des mines y a de plus en plus progressé. A Georgetown, à côté des gouverneurs Steele, Patterson, etc., j'ai rencontré des chercheurs encore plus

nomades, de vrais aventuriers des montagnes, par exemple l'Américain Brown, qui a découvert sa bonne part de filons.

« Je gravis les plus hautes crêtes, me disait-il, tout seul, portant moi-même mon pic, mon marteau et des provisions pour plusieurs jours. Je cherche, je flaire, je gratte le gazon ; et sous l'herbe, peu à peu je finis par découvrir les têtes des veines métalliques. Je les reconnais à des lignes de quartz blanchâtre, décomposé, pourri, jauni par le fer, quelquefois taché de points brillants d'un gris d'acier. Enfin je découvre les veines et c'est là ce que je veux. Alors seulement je prends la boussole, je *claime* le gîte, c'est-à-dire que je définis géométriquement ma propriété. Comme inventeur, j'ai droit, vous le savez, à 3,000 pieds de filon. Je les fais inscrire chez le *recorder* ou greffier du district. Je paye la taxe, c'est peu de chose : 4 dollars, 20 francs de votre monnaie, et tout est dit. Mon filon est porté sur le registre du district avec le nom dont je l'ai baptisé ; j'en suis le seul propriétaire. J'en ai ainsi quelques-uns à vendre, en voulez-vous ? »

Et Brown me montrait, sur les hauts sommets de Georgetown, des lignes de filons qui couraient à perte de vue au pied même des glaciers, et sur lesquelles il fallait toute une journée pour grimper.

Le prospecteur était vêtu d'un habit de peaux de daim à franges, orné de broderies en forme d'arabesque ; il avait des culottes de cuir comme les Peaux-Rouges. Il portait les grosses bottes du pion-

nier, enfin le chapeau de feutre à larges bords du trappeur des prairies.

« — Tout cela m'a bien coûté 200 dollars (1,000 francs), me dit-il. J'ai depuis longtemps envie d'aller à Paris. Je veux me promener sur les boulevards avec mon costume de trappeur. Croyez-vous que je ferai figure ?

— C'est cette année, Brown, qu'il eût fallu aller à Paris. A l'Exposition du champ de Mars, vous auriez attiré la curiosité publique avec les Japonaises et les petites Chinoises qu'on exhibe là-bas, à côté des produits de l'industrie.

— C'est trop tard à présent ; mais vous me verrez un jour sur les boulevards avec mon costume, sachez-le bien. »

Que dites-vous de tous ces énergiques travailleurs, mon cher ami, vous qui lisez tranquillement cette lettre à Paris ? Croyez-vous que tous ces hommes représentent dignement dans le Grand-Ouest l'avant-garde de la civilisation ? Oui, n'est-ce pas ? et ils la représentent sans distinction de nationalité. Si j'avais le temps, si je ne craignais de fatiguer votre attention, je ferais passer devant vos yeux d'autres types de mineurs, de pionniers : l'Espagnol Dominguez, marié avec une Française ; des capitaines de mines venus du Cornouailles anglais ; des prospecteurs, des exploitants de filons : Irlandais, Allemands Italiens, Canadiens, Français ; vous verriez en un mot la légion honnête et virile des travailleurs passer devant vous, chacun avec les carac-

tères dictinctifs de sa race, et tous avec un caractère commun, celui de la persistance, de l'énergie, du sang-froid, qui fait les bons pionniers et les véritables colons. Mais c'en est assez pour aujourd'hui ; je vous parlerai bientôt des mines après vous avoir parlé des mineurs.

VIII

L'OR ET L'ARGENT

Golden City, au pied des Montagnes-Rocheuses,
26 octobre.

Au moment de dire adieu au Colorado, où j'ai passé des jours si bien remplis, je viens vous reparler de ses mines, j'entends ses mines d'or et d'argent. Je pourrais vous entretenir aussi du charbon, que l'on trouve partout à une faible profondeur sous le sol des prairies ; du fer, qui gît à côté du charbon ; du sel, qu'on rencontre en abondance dans les *parcs*, (c'est ainsi qu'on nomma les hauts plateaux boisés et gazonnés où habitent les Yutes ; des eaux sulfureuses, alcalines gazeuses qui sourdent de terre en tant d'endroits. Mais l'or et l'argent priment ici toute autre exploitation, et c'est justice. Nont-ils pas donné naissance au pays, ne lui ont ont-ils pas permis de se peupler, de se développer ? Ici, comme dans la formation de toute so-

ciété, le travail des mines métalliques est venu avant tous les autres, avant même l'agriculture ; ici, comme partout, le pic a précédé la charrue.

Dès les premiers jours, je vous l'ai déjà écrit, chacun s'est porté sur les filons avec une ardeur sans exemple. Il y a eu pour l'extraction de ces richesses souterraines une véritable fièvre, et tous les banquiers des États de l'Est ont à l'envi prêté leurs capitaux, envoyé leurs agents à ce territoire, où l'on a cru un moment voir naître une seconde Californie.

La réaction est venue bien vite, non pas seulement à cause de la guerre de sécession et de la guerre avec les Indiens, qui ont toutes les deux éloigné de cette jeune colonie le flot des émigrants, mais aussi pour d'autres raisons, peut-être non moins graves, sur lesquelles je dois maintenant insister et appeler toute votre attention.

Dans les placers proprement dits, l'or se retrouve en paillettes, en pépites, et le métal est toujours à l'état natif ou de métal pur. A cause de son grand poids, aucune difficulté n'existe pour le séparer des sables au milieu desquels on le rencontre ; un lavage plus ou moins perfectionné suffit, exécuté par des appareils plus ou moins ingénieux. Les matières légères s'en vont avec l'eau, l'or reste. On peut faire usage aussi de l'amalgamation, c'est-à-dire de l'attaque de l'or par le mercure. Ce dernier métal jouit, comme vous le savez, de la propriété de dissoudre l'or, absolument comme l'eau dissout

le sucre, et de le rendre ensuite par la distillation, si bien que l'on peut en ce cas dire familièrement que l'or est comme le sucre candi de mercure.

Mais voici bien une autre affaire avec les minerais de filons. Ici l'or n'existe plus à l'état natif, j'entends dans le Colorado, mais à l'état de *sulfuret*, comme on dit en Amérique, ou, si vous voulez, à l'état de combinaison intime avec des sulfures de fer, de plomb, de cuivre de zinc, d'où il est très-difficile de l'extraire entièrement.

L'argent accompagne très-souvent l'or. Seul ou allié à ce dernier métal, l'argent n'est jamais pur, mais toujours à l'état de sulfure, soit simple, soit multiple, ou à l'état de chlorure, iodure, bromure, etc., c'est-à-dire de combinaison avec le chlore, le brome, l'iode. Toutes ces combinaisons sont généralement très-complexes, et il est presque aussi difficile que pour l'or de retirer tout l'argent contenu dans ces minerais.

Je ne veux pas vous faire ici de dissertation métallurgique, pas plus que je ne vous ai fatigué de géologie, à propos de gisement de ces mines ; je veux seulement vous dire que, par les procédés les plus délicats de pulvérisation, de calcination ou de grillage par le feu, en présence ou non de la vapeur d'eau, d'amalgamation ou de dissolution dans le mercure, de chloruration ou d'attaque par le sel marin, le chlore, l'acide chlorhydrique, qui décomposent les sulfures métalliques, je veux vous dire que, par tous ces procédés, on n'est jamais

arrivé à retirer plus des trois quarts de l'or ou de l'argent combinés dans les minerais du Colorado.

Souvent même le tiers seulement ou la moitié, quelquefois le quart à peine des métaux précieux ont été *sauvés*, comme disent les mineurs.

Ce fait s'est déjà présenté en Californie, où l'on est encore à attendre la découverte d'un procédé définitif de traitement métallurgique ; mais nulle part, comme dans le Colorado, toutes les mines à la fois n'ont eu à lutter contre la même difficulté, qui semble presque insurmontable.

Ici le problème à résoudre est plus que jamais sérieux ; de sa solution dépend en effet en partie l'avenir de ce territoire. Bien que tout le monde, dès le premier jour, se soit mis à l'œuvre, chimistes, métallurgistes, ingénieurs, savants (je ne parle pas des chevaliers d'industrie ou des contrefacteurs), et que chacun, dans cette espèce de course au clocher, ait apporté son procédé qu'il croyait le meilleur, aucun procédé n'a encore réussi, et le prix est toujours à donner à l'heureux inventeur du traitement des sulfures naturels auro-argentifères. Celui qui trouvera le moyen de retirer *par des systèmes pratiques et non par des méthodes de laboratoire*, des minerais du Colorado, et subsidiairement de ceux du Montana, de l'Idaho, de la Nevada, de la Californie, en proie aux mêmes difficultés, toute la quantité d'or et d'argent qu'ils renferment et que l'analyse dévoile, celui-là aura

fait sa fortune ; il sera, du jour au lendemain, riche à millions, et, du même coup, il aura donné à la colonisation des États et des territoires du Grand-Ouest américain l'impulsion la plus féconde. Ce sera là une fortune bien acquise. Voilà les vrais inventeurs et non ceux qui cherchent péniblement la contrefaçon de procédés déjà connus.

Mais, que dis-je ? voilà les vrais inventeurs ! Celui qui apportera au Colorado le mode de traitement métallurgique qu'on attend depuis plusieurs années, celui-là sera non-seulement le bienfaiteur de ce territoire et de tous ceux du *Far-West ;* il faudra aussi, tant sa nouvelle invention sera fertile en résultats, le proclamer solennellement un des bienfaiteurs du genre humain. Allons, métallurgistes, à l'œuvre ! qui de vous va devenir le grand homme que l'on attend ?

Et vous, qui recevez ces lettres à Paris, dites donc aux maîtres de la chimie française, et ils sont nombreux, d'allumer leurs fournaux pour cette grande recherche, et de se montrer, cette fois encore, comme ils l'ont fait en tant d'autres circonstances, les dignes successeurs des Lavoisier, des Berthollet, des Thénard.

C'est une curieuse destinée que celle de l'Amérique du Nord, d'être, non-seulement le pays de l'avenir, celui vers lequel gravitent aujourd'hui tous les émigrants, tous les colons, celui qui, dans peu de temps, va changer peut-être les lois du monde politique et commercial, mais d'être aussi

le pays qui produit, à cette heure, le plus d'or et d'argent sur tout le globe.

D'un océan à l'autre, soit qu'on suive la chaîne littorale atlantique, les monts Apalaches, Alleghanys, etc., soit qu'on parcoure la chaîne centrale du grand continent, les Montagnes-Rocheuses, d'où je vous écris en ce moment, ou la chaîne qui regarde le Pacifique, la Sierra Nevada, les placers, les filons d'or et d'argent sont partout répandus ; partout, au pied, aux flancs, au sommet des montagnes, courent souterrainement des veines de ces métaux. Quand on croit les gîtes épuisés, de nouvelles mines apparaissent. Après les gîtes d'or de la Californie, les plus féconds, les plus étendus dont l'histoire fasse mention, on découvre les mines argentifères de la Nevada, plus riches à elles seules que toutes celles de l'Amérique espagnole.

Puis sont venues les mines d'or et d'argent du Colorado, de l'Idaho, du Montana, de l'Orégon, de l'Arizona, dont quelques-unes le disputent aux précédentes pour la richesse et l'étendue des veines, pour l'abondance de la production.

C'est là un fait nouveau dans l'histoire de l'Amérique du Nord, de fournir aujourd'hui plus de la moitié dans le milliard de francs en or et en argent que produit annuellement le globe [3]. Ce fait ne s'est révélé que depuis peu de temps, mais il n'a

[1] Voici, d'après des renseignements officiels, quelle a dû être la production d'or et d'argent des Etats-Unis en 1867, une année des moins favorisées :

pas échappé aux hommes d'État qui gouvernent l'Union.

Chaque année, dans son message, le président fait connaître les détails statistiques de la production de l'or et de l'argent, et d'année, en année, il a généralement lieu de féliciter le pays des résultats et des progrès obtenus.

Aux États-Unis, on ne se contente pas de savoir, on veut voir. Aussi ces mines du Grand-Ouest, dont le monde s'entretient, sont-elles l'objet de nombreuses visites, non-seulement de la part des savants, des ingénieurs, mais aussi des journalistes, des économistes, des hommes d'État de l'Union. Un des politiques les plus connus en Amérique et des plus modérés, M. Colfax, le même que la voix publique semble désigner aux élections prochaines pour la vice-présidence, si le général Grant est nommé président, a raconté dans un de ses nombreux *speeches* ses visites aux mines d'or et d'argent du *Far-West*, en 1865. Il était alors et il est

Californie.	125,000.000 fr.
Nevada, ...	100,000,000
Montana	60,000,000
Idaho	30,000,000
Colorado	25,000,000
Orégon. . . , ...	10,000,000
Autres Etats ou territoires	25,000,000
Total de la production d'or et d'argent aux Etats-Unis en 1867. . .	275,000,000 fr.

encore président (*speaker*) de la chambre des représentants à Washington, et il profita des vacances de la session pour aller voir, dit-il, dans l'extrême-ouest, de vrais mineurs, de vrais Indiens, de vrais Mormons. Il partit dans la diligence transcontinentale, accompagné de quelques amis, entre autres d'un journaliste de Springfield (Massachusetts), M. Bowles, qui a laissé de ce voyage une intéressante description.

La veille de son départ, le 14 avril, M. Colfax alla prendre congé du président.

« Je veux, lui dit Lincoln, que vous soyez mon interprète auprès des mineurs que vous allez visiter. J'ai la plus large idée de la richesse minérale de notre pays, je la crois inépuisable. Elle abonde dans tout l'Ouest, des Montagnes-Rocheuses au Pacifique, et l'exploitation en est à peine commencée, Pendant la guerre, alors que nous ajoutions chaque jour une couple de millions de dollars à notre dette nationale, je n'avais pas le loisir d'encourager chez nous la production des métaux précieux, nous avions d'abord la nation à sauver ; mais à présent que nous connaissons le montant de notre dette, plus nos mines extrairont d'or et d'argent, et plus nous effectuerons facilement le payement de ce que nous devons.

« Je veux désormais, ajouta-t-il avec une grande animation, féconder nos exploitations souterraines par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Nous comptons par centaines de mille les soldats

congédiés, et l'on craint que le retour dans leurs foyers d'un si grand nombre d'hommes ne paralyse l'industrie en lui fournissant tout à coup un plus grand nombre de bras que celui dont elle a besoin. Je veux essayer d'attirer ces hommes vers les richesses cachées de nos montagnes, où il y a assez de place pour tous. L'immigration, même pendant la guerre, ne s'est pas arrêtée, et nous recevons sur nos rivages un chiffre toujours plus imposant chaque année du trop-plein des habitants de l'Europe. J'ai l'intention de diriger ces immigrants sur les mines d'or et d'argent qui gisent pour eux dans l'Ouest.

« Dites aux mineurs, de ma part, que je prendrai leurs intérêts autant qu'il sera en moi de le faire, parce que de leur prospérité dépend celle du pays. Oui, s'écria-t-il en finissant, tandis que ses yeux brillaient d'enthousiasme, nous prouverons en très-peu d'années que nous sommes le trésor du globe ! »

Ici, je vous entends me dire : « Où donc avez-vous pris ces paroles de Lincoln ? » Je viens de les traduire textuellement d'un discours que M. Colfax prononça devant les mineurs du Colorado, à Central City, le 27 mai 1865. Vous voyez que nous n'avons pas été les seuls à faire des conférences devant les braves pionniers des Montagnes-Rocheuses, et que le président de l'assemblée législative à Washington nous avait précédé lui-même dans cette voie.

Le soir de ce même jour, 14 avril 1865, M. Col-

fax retourna de nouveau vers Lincoln et le trouva partant pour le théâtre. Lincoln l'invita à l'accompagner. Ayant pris d'autres engagements pour la soirée, et devant d'ailleurs quitter Washington le lendemain matin, M. Colfax ne put accepter cette invitation. Comme le président franchissait la porte de la Maison Blanche, et serrait la main au voyageur :

« N'oubliez pas, Colfax, lui dit-il, notre conversation d'aujourd'hui ; rapportez à ces mineurs ce que je vous ai dit pour eux. Bon voyage ! je vous enverrai un télégramme à San-Francisco. Adieu ! »

Ce furent les derniers adieux de Lincoln, et les dernières paroles qu'il prononça sur les affaires du pays ; c'est peut-être moins d'une heure après que l'ancien comédien John Booth le tuait à bout portant, d'un coup de pistolet, dans une loge d'avant-scène au théâtre Ford.

Et maintenant je ne vous dis pas adieu, comme le président martyr à M. Colfax ; je vous dis au revoir ! Je repars demain pour Denver, et de là pour Chayennes. Cette ville naissait à peine lors de mon arrivée dans les prairies, il y a un mois ; aujourd'hui elle a 3,000 habitants. Il y a un mois, le chemin de fer du pacifique s'arrêtait à Julesburg ; aujourd'hui il a gagné Chayennes, qui est à 140 milles ou 225 kilomètres plus à l'ouest, au pied même des Montagnes-Rocheuses. Il faut bien aller saluer ces merveilles, voir comment poussent les villes et les chemins de fer aux États-Unis, et de là

aller dire bonjour aux Peaux-Rouges du Dakota, les Sioux, les Corbeaux, les Gros-Ventres.

Les touristes de la Méditerranée disent : « Voir Naples et puis mourir ! » Moi, humble excursionniste des prairies du *Far-West*, je dis : « Voir les Peaux-Rouges et se faire scalper, mais au moins voir les Peaux-Rouges ! »

IX

LA NAISSANCE D'UNE VILLE

Chayennes, territoire de Dakota, au fond des prairies, 1er novembre.

Nous sommes partis hier matin de Denver, dans la diligence continentale et par le plus beau temps du monde. Le coche était plein, dedans, dehors, non de bagages, mais de voyageurs. Nous étions neuf dans la boîte intérieure, trois sur chaque rang : je vous laisse à juger quel supplice !

J'avais à côté de moi un révérend de gros calibre qui laissait le Colorado où il n'avait pas fait ses affaires, pour aller à Chicago diriger un journal et une imprimerie appartenant à la secte qu'il défendait.

Devant moi était un ingénieux allemand, d'une corpulence non moins formidable, et qui s'en retournait dans le Wisconsin pour y reprendre la direction d'importantes mines de zing, après être

venu faire une promenade minéralogique de quelques mois dans les Montagnes-Rocheuses.

Faut-il parler de mes autres compagnons ? Vous les connaissez en partie : le colonel Heine, M. Whitney. Un troisième est un journaliste de Central City, propriétaire de mines dans le Colorado, et inventeur d'un procédé nouveau pour le traitement des sulfures aurifères ; qui n'a pas inventé ici son petit procédé ? Il se rend dans les États de l'Est pour tirer parti de sa découverte, former une compagnie. En Amérique on fait ainsi 2,000 lieues sous le plus léger prétexte.

Nous avons cette fois laissé nos armes avec nos bagages. Pas d'Indiens dévastateurs sur la route. A la lune d'octobre, la paix a été solennellement signée dans le Kansas par les commissaires de l'Union avec les cinq grandes nations du Sud : les Apaches, les Kayoways, les Comanches, les Arrapahoes, les Chayennes. Nous pourrons voyager et dormir tranquilles sur la route du grand désert, à travers le pays des hautes herbes. Que le Manitou ou Grand Esprit en soit loué !

A la porte (encore un nom franco-canadien respecté par la géographie américaine), nous avons laissé la diligence continentale poursuivre sa route vers le pays des Mormons, ces heureux polygames, et de là vers l'État sauvage de Nevada aux mines d'argent inépuisables, enfin vers la fertile Californie. Un coche supplémentaire est venu au devant des voyageurs à destination de Chayennes et des États

de l'Est. Nous étions presque tous de ce nombre, et nous avons remis à une autre fois notre visite aux *Saints du dernier jour*, car le pape des Mormons, Brigham Young, pendant que nous étions encore dans le Colorado, nous a écrit qu'il nous attendait.

Quel beau temps nous avons eu pendant ce voyage d'une centaine de milles à travers les grandes plaines ! Le trajet a duré vingt-quatre heures. Le ciel était, comme pendant tout le mois précédent, sans aucun nuage ; aucune vapeur ne voilait la transparence de l'atmosphère, et l'air, ainsi qu'il est naturel à ces hauteurs, était d'une légèreté exceptionnelle. La température était printanière, et un splendide tableau s'est déroulé à notre vue tout le long du chemin.

Le profil des Montagnes-Rocheuses offre un coup d'œil des plus féeriques. Au Sud, le pic de Picke porte jusqu'aux nues sa cime neigeuse, haute de plus de 4,200 mètres, et garde le nom du célèbre explorateur, le capitaine Pike, qui l'a le premier mesuré en 1806.

Au nord, le pic de Long, baptisé en 1820, par un autre hardi voyageur, le colonel Long, élève à la même hauteur sa cime non moins pittoresque.

Les deux pics sont séparés par un intervalle de 170 milles, et cependant l'œil les embrasse à la fois.

Vu sous un certain angle, le pic de Long présente deux pointes isolées : de là le nom de *pic des deux Oreilles* que lui avaient donné les anciens coureurs des prairies, les trappeurs et les traitants canadiens.

Dès le dix-septième siècle, ceux-ci fréquentaient ces parages et avaient certainement découvert, avant le capitaine Pike et le colonel Long, les pics qui devaient immortaliser ces derniers. De quelque côté du Missouri ou du Mississipi que l'on vienne, quand on s'est avancé de quelques centaines de milles dans les prairies, on ne tarde pas en effet de découvrir l'un ou l'autre de ces pics, et souvent tous les deux à la fois. On s'oriente même sur ces montagnes, comme le marin sur l'étoile polaire.

Entre les deux pics est le mont Lincoln, plus élevé encore que les précédents et plus haut que notre mont Blanc, puisqu'il dépasse, dit-on, 5,000 mètres.

Le mont Lincoln a été ainsi nommé en l'honneur du président martyr, qui n'avait pas besoin de ce baptême pour que son nom, pur entre tous, passât jusqu'à la plus lointaine prospérité.

Cette magnifique ligne de montagnes est la plus belle de l'Amérique du Nord. Dans le Colorado, qu'elle recoupe le long d'un méridien, elle apparaît, à travers l'atmosphère transparente et limpide, comme une masse ondoyante aux tons bleus et violets, qui rappellent ceux de l'Apennin. Toutefois les découpures de la montagne péninsulaire, bien qu'ayant été chantées par Horace et tant d'autres poètes, n'ont pas les vives allures de cette partie des Montagnes-Rocheuses, toute composée de granits aigus ou de schistes aux lits contournés. Le ciel du Colorado rappelle aussi le ciel de l'Italie. Chacun fait ces rapprochements, et le voyageur venu de

l'Europe croit être près de son pays, tandis que 3,000 lieues l'en séparent.

Après une aussi douce journée et d'aussi agréables impressions, quel réveil nous avons eu ! Pascal disait ; « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! » nous aurions pu dire en touchant au terme de notre route : » Beau temps en deçà du Colorado, tempête au delà ! » Ce matin, en arrivant à Chayennes, sur ce plateau dont l'altitude dépasse 2,000 mètres, nous avons essuyé un véritable cyclone comme en plein Océan. Le vent, venant des montagnes, avait passé sur leurs cimes glacées. Il était froid comme en hiver, soufflait avec une épouvantable violence, et soulevait en épais tourbillons le sable siliceux de la prairie. Dès novembre, la saison change ici brusquement, et, de trois en trois jours, des coups de vent, mêlés de neige, s'élèvent soudainement. Puis le soleil reprend le dessus, et le ciel offre, comme en été, une transparence d'azur.

Nous sommes allés frapper à la maison, si vous préférez, à l'hôtel du Doge, *Dodje housse*, où l'on nous a offert, si nous étions fatigués, de nous reposer dans la chambre commune. Il n'y avait pas moins de trente lits, la plupart occupés par deux dormeurs à la fois. Les usages démocratiques du *Far-West* autorisent cette fraternité nocturne, et l'Américain s'y prête de fort bonne grâce.

Nous avons jugé convenable de ne partager le lit de personne ; mais dans le salon commun, où chacun faisait sa toilette, il a bien fallu user des

mêmes brosses, des mêmes peignes et, disons-le, de la même serviette. J'ai fait rouler le lin maculé, tacheté de marques noirâtres, jusqu'à trouver une place intacte, et je m'en suis bravement frotté la face. Qu'y faire ? comme disait cet Espagnol : *Es la costumbre del pais*. C'est la coutume du pays ; il faut s'y plier comme tout le monde, on serait mal venu de faire ici le délicat.

Le buvetier de la maison du Doge, qui distribue à ses nombreux chalands l'*ale et le whisky*, nous demande de lui laisser nos armes. Carabines et revolvers n'ont plus droit, sous peine d'une sévère amende, de se montrer en ville, et cette décision a été prise par le conseil municipal de Chayennes, à la suite de quelques rixes qui ont eu lieu tout récemment. De plus, on a chassé les délinquants qui troublaient la paix publique et donnaient le scandale dans cette ville née d'hier. Bravo ! et voilà qui promet. On sort sans armes et l'on ne se promène qu'au milieu d'honnêtes gens. Et dire qu'il a fallu pour cela venir au fond des prairies, au pied des Montagnes-Rocheuses, à 520 milles à l'Ouest du Missouri !

J'entends partout le bruit de la scie et du marteau ; partout s'élèvent des maisons de bois, partout s'alignent les rues, qui se coupent d'équerre et non sous des angles obliques, à l'européenne. Ces rues, on n'a pas le temps de leur chercher des noms. Ce sont les rues n°s 1, 2, 3, 4..., ou A, B, C, D..., etc.

Que Fénelon serait content, si son ombre passait

par ici ! il a rêvé une ville idéale, Salente : la voilà. Voilà Chayennes, la cité magique, la merveille du désert, comme l'appellent déjà les pionniers, et non la ville venteuse, comme disait ce matin un des voyageurs qui nous ont quittés, et qui est reparti pour les Etats de l'Est.

Voilà Chayennes : elle n'existait pas au mois de juillet dernier, et les Indiens dont elle a pris le nom campaient dans le voisinage. Ils y scalpaient encore les blancs, témoin deux soldats du fort Russell, situé à 2 milles de là, qu'ils ont un jour trouvés seuls et sans défense, et qu'ils ont impitoyablement tués.

A la fin du mois de juillet, une compagnie se fonde pour l'édification de la ville. Tout aussitôt un maire, un conseil municipal est nommé. Quel nom donnera-t-on à la cité qui va naître ? Eh, mon Dieu ! le nom des Indiens de l'endroit, ne sera-ce pas dans quelque temps tout ce qui restera de ces Peaux-Rouges dans les prairies colonisées ?

La voilà donc la moderne Salente ! Déjà partout des magasins, surtout d'habits confectionnés, des restaurants, des buvettes, des hôtels. Se vêtir, manger, boire et dormir, dit l'Américain, telles sont les quatres nécessités à satisfaire dans toute colonisation naissante. Déjà deux imprimeries, deux journaux, des boutiques de librairie, des bureaux de banque, des diligences, puis la poste et le télégraphe, qui portent si loin et la vie et le mouvemement. Et combien d'habitants a cette ville qui

vient de sortir de terre ? Plus de 3,000. Elle a gagné un millier d'habitants chaque mois, et le chemin de fer ne l'a pas encore rejointe. La dernière station du grand railroad du Pacifique est Hill's-Dale, à 20 milles à l'est de Chayennes ; mais déjà les terrassiers, les pontonniers sont là. Chayennes n'a pas été oubliée ; elle n'a fait qu'aller en avant, *go ahead !* précédant le chemin de fer pour que celui-ci ne l'oubliât pas au passage.

Des maisons, il en arrive par centaines de Chicago, toutes faites, j'allais dire toutes meublées, du style, des dimensions et des dispositions que l'on désire. A Chicago, on confectionne des maisons comme, à Paris, à la *Belle Jardinière*, on confectionne des habits. Entrez ! Voulez-vous un palais, une chaumière, maison de ville ou maison des champs ; voulez-vous du dorique, du toscan ou du Corinthien ? voulez-vous un ou deux étages, un attique, des combles à la Mansart ? voilà ! vous êtes servis !

Il n'y manque que les habitants, n'est-ce pas ? car ceux-là, on ne les vend point ; mais les habitants sont venus. Des États du Missouri et du Missisipi, du Colorado lui-même, ce jeune territoire, le grand exode a recommencé. Allons, pionniers de l'Ouest, encore un pas en avant, encore un pas avec le soleil ! Dans tout le Colorado, nous avons rencontré le long des routes les convois des hardis émigrants. Hommes, femmes, enfants, avec tous les meubles, tous les outils du colon, arrivaient dans

des fourgons traînés par les bœufs pesants ou les mules aux longues oreilles. Le convoi marchait lentement, et souvent suivait par derrière une charrette chargée de planches, embryon de la future maison. Chayennes a eu son *excitement*, et un instant le Colorado a eu peur de se voir dépeuplé par cette ville aux allures envahissantes.

Qu'ils sont rudes et d'aspect grossier tous ces hommes de l'Extrême-Ouest, à la longue chevelure, au chapeau de feutre à larges bords, à la barbe mal peignée, aux habits de couleur douteuse, aux grosses bottes de cuir, dans lesquelles s'engouffrent le pantalon ! Mais aussi quels caractères virils, fiers, indomptables ! quelle austérité, quelle patience ! Ici personne ne se plaint. Si l'on n'y est pas mieux, c'est que cela ne se peut pas, et personne n'y trouve à redire.

Visitons cette ville âgée de trois mois, et déjà si vivante, si animée. Voici des maisons qui changent de place, et se promènent par les rues, portées sur de lourds véhicules ; mécontentes du premier emplacement qu'elles ont choisi, elles vont s'installer ailleurs. Les habitants n'ont pas quitté leur demeure, et l'on voit fumer la cheminée de tôle pendant que la maison marche. Mais j'ai déjà été témoin de ce spectacle à New-York, à San Francisco. Passons.

Voici le restaurant Ford, le Véfour de l'endroit. On y fait des affaires à souhait, pour 1,000 piastres ou 5,000 francs par jour. Calculez plutôt. Les repas sont d'une piastre, 5 francs. On y sert tous les

jours trois repas, et chaque fois 2 à 300 personnes prennent place aux différentes tables. Je passe sous silence les profits de la buvette, les extra, etc.

Il y a à Chayennes bien d'autres restaurants, mais Ford les domine tous. Il y a aussi ce qu'on nomme pompeusement des parloirs, des salons, des cabinets, où l'on va boire, le plus souvent debout, l'*ale* pétillante ou l'alcoolique *whisky*. Je ne parle pas des salles de jeux, très-courues, et qui s'ouvrent surtout la nuit. En quelques endroits la musique attire les chalands ; d'habitude c'est un orgue de Barbarie, de forte dimension, et jouant des airs d'opéra à grand orchestre. Cela s'expédie d'Allemagne à toutes les buvettes un peu importantes du Grand-Ouest. Les Allemands ici sont nombreux ; ils entendent leur musique, ils entrent.

Quelques buvettes amusent leurs chalands par d'autres *attractions*. Voici un diorama gigantesque ; voici un tableau de maître, où vous verrez le colonel Corcoran conduisant au feu le brave ou, si vous aimez mieux, le galant 69e.

Les journaux ont déjà annoncé notre arrivée. Ce n'est pas tous les jours qu'un Parisien passe par Chayennes. Plus tard cela pourra venir. Allons remercier ces éditeurs polis. A Chayennes (nous avions déjà vu la même chose à Georgetown dans le Colorado), le journaliste est à la fois son auteur, son compositeur, son correcteur, son imprimeur, son gérant responsable, et il résume toutes ces fonctions sous le nom générique d'éditeur. L'*Argus*, comme

le *Leader* (le Guide), nous fait une réception amicale. Ils nous offrent gracieusement et gratuitement un exemplaire du numéro du jour. Chez les vendeurs cela coûte 15 *cents*, 15 sous de notre monnaie. Les annonces remplissent surtout ces feuilles, de dimensions maintenant restreintes, mais qui demain seront si étendues. Les faits divers sont plaisants.

« Charles Bell a apporté une provision de pommes de chez les Mormons. Charley a fait cadeau de quelques-unes de ces pommes à l'éditeur du *Leader*. Que Charley Bell en soit béni. Les pommes étaient excellentes. C'est le premier fruit qu'on mange à Chayennes. Voilà un son de cloches (en anglais, cloches se dit *bell*) qu'il faudra souvent répéter. »

« Hier, dit à son tour un libraire, en même temps marchand de journaux, de cigares et de bimbeloterie, hier il est venu un quidam dans ma boutique. Il a tout déplié, tout lu, et le *Monthly Magazine*, et le *New-York Herald* et le *Chicago Tribune*. Je ne parle pas du *Leader* et de l'*Argus* de Chayennes. Il a tout déplié et tout lu ; puis il est parti sans dire un mot, sans même remercier. Honte soit à ce malotru ! »

« Demain, ajoute un révérend, je célébrerai l'office divin dans le salon que M. A... veut bien mettre à ma disposition. Nous n'avons pas encore d'église, mais cela ne tardera pas. En attendant, ceux qui viendront demain et qui ont des livres de prières feront bien de les apporter. »

Ainsi va le monde. Cette petite ville, la plus jeune

sinon la moins peuplée de toutes les villes du globe, celle qu'aucune géographie ne mentionne encore, fière de ses hôtels, de ses journaux, de son merveilleux développement, de sa situation topographique, rêve déjà le titre de capitale. Elle ne veut pas s'annexer au Colorado, elle veut que le Colorado s'annexe à elle. Comme elle est la seule ville du Dakota et que ce territoire est encore absolument désert, elle ne veut pas non plus faire partie du Dakota. Elle rêve de détacher de ce territoire, de ceux du Colorado et de l'Utah, un lambeau qui s'appellera le Wyoming, dont elle sera le centre[1]. Ainsi naît le patriotisme local ; ainsi commencent les questions de clocher, au milieu même du grand désert. Tous les jours, les premiers Chayennes du *Leader* et de l'*Argus* sont pleins de ces débats, et la discussion s'envenime avec les journaux de Denver et de Central City, qui répondent orgueilleusement à Chayennes en l'appelant la Ville venteuse ou la Ville de paille. Si Denver n'était pas si loin, qui sait si quelque coup de revolver ne serait pas tiré de part ou d'autre pour appuyer les arguments écrits ?

Cette ville me plaît, et je regrette de n'y pouvoir passer la nuit ; mais il n'y a nulle part de lit disponible, même dans les dortoirs communs. A la hâte, je jette cette lettre à la poste, et je me rends

[1] Et Chayennes est arrivée à ses fins. Dès 1867, un acte du Congrès décrétait la formation de ce territoire de Wyoming.

au fort Russell avec mon brave compagnon, le colonel Heine (M. Whitney est retourné à Boston ce matin). Au fort, le colonel connaît d'anciens compagnons d'armes, et nous trouverons bien une tente pour nous y installer quelques jours.

Puis nous irons voir les Peaux-Rouges du Dakota, avec la commission de paix indienne qui va se rendre au fort Laramie pour traiter avec les tribus du Nord comme elle vient de le faire avec celles du Sud. Aller au fond des prairies sans voir les sauvages, ne serait-ce pas aller à Rome sans voir le pape?

X

LES SOLDATS DU DÉSERT

Fort Russel (Dakota), sous la tente
1er novembre.

L'hospitalité la plus cordiale nous attendait ici, et nous avons échangé avec plaisir le dortoir commun de la *maison du Doge* contre une tente de soldat.

Le géneral Stevenson, qui commande le fort, le major, le quartier-maître, tous les officiers nous ont reçus en amis. Nous sommes allés nous asseoir à leur *mess*, nous avons fraternellement trinqué ensemble, et bu le verre de whisky sacramentel sans lequel il n'y a pas, aux États-Unis, de bonne connaissance faite.

On nous a accueillis avec tous les honneurs possibles. Une sentinelle veille sur notre tente ; le soir nous répondons à son appel pour rentrer chez nous.

Le mauvais temps a continué. Avant-hier, un terrible ouragan de neige s'est levé subitement. En nous rendant de la tente du général à la nôtre, nous avons failli, comme Romulus, disparaître au milieu de la tempête. Le toit de notre tente s'est gelé, et la neige a couvert le bord de mon lit qui touchait à la toile.

Puis le beau temps est revenu, et, en attendant la commission de paix indienne, nous sommes allés chasser, le long du ruisseau voisin du fort et bordé de coudriers, les gallinacés sauvages du désert.

De bisons, d'antilopes, il n'y en a plus ici, depuis que les soldats sont arrivés, depuis que le chemin de fer du Pacifique a lancé vers ces parages ses poseurs de traverses et de rails. Il ne reste plus de la prairie que sa flore caractéristique, surtout les hautes graminées, maintenant desséchées, jaunies, et qui lui ont valu ce nom. Il lui reste aussi ce sol alluvial qui la distingue, sol composé tantôt de terres épaisses, où l'on ne trouve pas une pierre, mais parfois aussi de graviers siliceux et de cailloux roulés. Ceux-ci ont dû descendre des Montagnes-Rocheuses à l'époque où elles ont été soulevées, ou quand les glaciers qui portaient les flancs de ces hautes montagnes, lors des anciens âges géologiques, se sont tout à coup fondus. Ces graviers et ces cailloux roulés y compris ceux des cours d'eau actuels, sont des échantillons rassemblés à souhait par la nature sur le même point,

comme pour indiquer d'avance au géologue qui se dirige vers la grande chaîne de l'Extrême-Ouest les roches qu'il y rencontrera.

Ici se montrent des galets de granits roses, de porphyres verts, d'ardoises lustrées, feuilletées, et des silex de toutes les couleurs, surtout le silex rouge, dont les lits de quelques ruisseaux sont pavés.

Les seules roches que l'on rencontre en place dans la prairie sont des grès tendres, d'âge très-moderne, et dont les stratifications, labourées, déchiquetées par les éléments, offrent quelquefois des aspects fort curieux, et ressemblent même à des villes en ruine quand l'étendue des assises est considérable. Ce sont ces roches, ou des amas de cailloux roulés, qui forment ordinairement les monticules que l'on nomme les *bluffs*, et qui donnent alors à la prairie cette apparence ondulée qui lui a valu, chez les Américains, le nom de *rolling pairie.*

Les silex rouges, descendus des flancs des Montagnes-Rocheuses, et divisés par les eaux courantes en menus morceaux, forment en plusieurs endroits le sous-sol de la prairie. Dans ce cas, les fourmis entassent quelquefois autour de leur trou d'énormes monticules de ces graviers, de plus de 2 pieds de hauteur et de 12 à 15 de pourtour. Que sont les Pyramides d'Égypte à côté de celles-ci ?

Ces dépôts de gravier siliceux et ferrugineux, fouillés ou non par les fourmis, sont si répandus

dans certaines régions, surtout celles qui s'étendent à l'est et au nord du territoire de Colorado, et sur une partie du chemin de fer du Pacifique, qu'on a donné à ces régions le nom de *grand désert américain.* En d'autres endroits des prairies, le sol présente un autre phénomène : les eaux y sont tellement saturées d'alcali ou carbonate de soude, que le sel se dépose en efflorescences blanchâtres à la surface du terrain. Une des stations du chemin de fer du Pacifique porte le nom significatif d'Alkali. Malheur aux hommes, malheur aux bêtes qui boivent de ces eaux ! Inutile d'ajouter que le sol, sur tous ces points, est entièrement stérile, car les jeunes pousses y sont brûlées par le sel. Certaines régions du grand désert américain sont parsemées de terres alcalines, et semblent la continuation, dans le centre et le sud des prairies, de ce qu'on nomme, dans le nord, les *Mauvaises Terres*, qui sont si répandues dans le Dakota et le Nebraska.

Dans toutes ces localités, le relief du sol est d'ailleurs le même, car dans les Mauvaises Terres on rencontre aussi les étendues considérables de ces coteaux de grès tendre simulant des édifices ruinés.

La course à travers les prairies est loin d'être monotone, et chacun trouve à y glaner, chasseur ou naturaliste. Sans doute, le touriste qui prend maintenant le chemin de fer du Pacifique va trop vite pour jouir complétement du grand spectacle du *Far-West* ; mais, arrrivé à la dernière station, il voyage en caravane comme autrefois, à la garde

de Dieu et de son revolver. Qui remplacerait, dans ces poétiques courses, les haltes dans les hautes herbes, quand on n'a souvent d'autre combustible, pour faire cuire son repas, que la fiente des bisons, le *bois de vache*, comme l'appellent les trappeurs ? qui remplacerait les longues méditations du soir, quand on n'a pour abri que la tente sous le ciel couvert d'étoiles et sur la terre gazonnée, quand rien ne borne l'horizon, et que libre, indépendant, n'ayant d'autre maître que soi, on se retrouve seul en face de la grande nature ?

Le niveau des prairies monte insensiblement des bords du Missouri aux Montagnes-Rocheuses. Omaha est à 300 mètres d'altitude au-dessus des eaux de l'Océan ; Chayennes, située à 515 milles d'Omaha, est à la côte de près de 2,000 mètres. Le chemin de fer du Pacifique a très-heureusement profité de ces pentes naturelles.

Le climat de toutes ces régions est, pendant l'été, un des plus beaux de l'Amérique du Nord. L'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer n'empêche pas cependant que les chaleurs ne soient à certains moments excessives, mais les brises qui viennent des Montagnes-Rocheuses rafraîchissent bientôt l'atmosphère. Jamais il ne pleut. Sur la fin de l'automne, le climat est parfois rigoureux, je l'ai appris à mes dépens ; mais, après un ouragan de quelques jours, souvent le ciel redevient serein, sans un seul nuage qui le voile.

L'hiver, les mêmes alternatives de beau et de

mauvais temps se représentent; la neige tombe avec abondance, mais ne persiste pas. Le froid seul se fait sentir vivement, et le thermomètre se maintient quelquefois aux degrés de la Sibérie, 25 et 30 divisions sous zéro du thermomètre centigrade. En été, il monte par moments aux degrés du Sénégal, et c'est ainsi que les deux extrêmes se touchent.

Toute l'année, l'atmosphère est d'une pureté, d'une sécheresse exceptionnelle, en même temps que d'une grande légèreté. La viande de boucherie se conserve très-bien à l'air. Le bétail reste en liberté au dehors, sans aucun abri.

Ce climat convient particulièrement, surtout pendant le printemps et l'été, aux personnes faibles, qui reprennent leurs forces à cet air vivifiant et sec, et qui, arrivées malades dans les prairies, s'en retournent guéries après une saison. Un bain d'air vaut, dans ces cas-là, beaucoup mieux qu'un bain d'eau minérale et produit des effets plus certains.

Tel est, dans ses traits principaux, le grand désert américain, d'où je vous écris en ce moment. En attendant la commission de paix, je vis au milieu de soldats qui ne ressemblent guère à ceux de notre pays.

Une partie des officiers ont fait leurs études à West-Point, le Saint-Cyr des États-Unis ; d'autres sont des soldats de fortune auxquels la guerre de sécession a mis le mousquet dans les mains, et qui ont préféré le garder, plutôt que d'aller se faire

avocats ou négociants, comme tant d'autres. Chez tous on rencontre une grande aménité et des habitudes polies, civiles, qui viennent fort heureusement tempérer la rigidité militaire.

Il y a une bibliothèque au fort, mais on lit peu. Plus souvent on chasse, on joue au billard, on boit. Le commandant mêle la pratique des affaires à celle du métier des armes. Il a acheté à Chayennes, ce qu'on appelle un *corner-lot* (un lot de coin), un de ces emplacements donnant à la fois sur deux rues, comme ceux qu'occupent si volontiers à Paris les marchands de vin. Je vous laisse à penser si ces lots de terrain sont disputés à Chayennes et ailleurs. Dans toutes les villes naissantes, c'est à qui en aura un, et l'on joue, on spécule là-dessus.

Le général Stevenson, non content de ses lots, a de plus fait bâtir à Chayennes un vaste magasin, un véritable *dock*, en pierre, s'il vous plaît, et non en bois. Il espère y loger les marchandises de l'un et l'autre monde, quand le chemin de fer du Pacifique unira les deux océans, et sera devenu la grande voie commerciale du globe. Chaque jour, le général, sur son *bughy* (nous écrivons en français boguet) traîné par deux fringants chevaux, va visiter ses domaines naissants, et suppute, comme Perrette, ce qu'ils pourront lui rapporter.

Comme Perrette, il a manqué voir l'autre jour tous ses rêves s'évanouir, non pas qu'il ait cassé comme elle son pot au lait ; mais ses chevaux, revenant de Chayennes, se sont emportés, et le gé-

néral, jeté à bas de son véhicule, a failli rester en chemin. A d'autres eussent passé et le dock et les lots de terrain.

Le verre de whisky a ici de nombreux adeptes ; car que faire au désert à moins que l'on n'y boive? Chaque officier est propriétaire d'une petite caisse à compartiments, avec laquelle il voyage. On dirait une caisse de livres, une bibliothèque de touriste amateur. Dans cette caisse sont disposés avec art et des verres et des flacons. *Will you take a drink*? Voulez-vous boire quelque chose? est la première parole qu'on vous adresse, dès que vous pénétrez dans une tente. Vous seriez mal venu de refuser. Vous dites oui, et le *old Borbon whisky,* le vieux whisky de Bourbon (Kentucky), est immédiatement débouché en votre honneur. Les verres circulent à la ronde. Quel bouquet, mon ami, et quelle liqueur traîtresse que cet *old Kentuck!* Notre vieux cognac n'est rien en comparaison. Comme on se laisse prendre à ce goût, et comme je conçois que le whisky compte parmi les officiers américains de si nombreux partisans! Pour ne pas se laisser tenter, le mieux est de n'y pas goûter, comme disait le singe de la fable, qui, d'une praline à l'autre, avait fini par vider tout le sac.

Quelques officiers mariés ont fait venir leur femme avec eux. Les courageuses Américaines ont dit adieu à New-York, à Boston, et sont venues, sans un mot de plainte, s'installer au fond du désert avec leur mari et leurs enfants. Après tout,

elles ne sont qu'à 1,000 lieues de leur pays natal.

Les simples soldats méritent moins d'éloges que les officiers.

Vous savez que l'armée régulière américaine est réduite à rien en temps de paix. C'est à peine 65,000 hommes, en ce moment, pour garder un pays grand comme toute l'Europe centrale ; et encore, sur ces 65,000 hommes, y en a-t-il un sur quatre qui déserte, ainsi que le dernier rapport du général Grant le constate.

Ces soldats sont surtout disséminés dans quelques forts de l'Atlantique et du Pacifique, puis dans les forts, les postes, les stations de l'Extrême-Ouest, pour tenir en respect les Indiens. Le fort Russell répond à cette destination : c'est un des principaux postes militaires des États-Unis, bien qu'il n'ait d'un fort que le nom, et ne possède ni casemates ni retranchements, comme presque tous les forts des prairies. Quant aux remparts et aux savants ouvrages du génie militaire, ils sont ici partout absents. A quoi serviraient-ils ? Il n'est pas besoin de tant d'art pour venir à bout de l'Indien, et le chemin de fer du Pacifique, à lui seul, fera plus contre le Peau-Rouge que tous les forts réunis. C'est surtout par les armes de la civilisation qu'il faut combattre la sauvagerie.

Que cette armée régulière est différente de nos troupes européennes, si bien enrégimentées et disciplinées ! Ces soldats, ils sont de tous les pays,

excepté des États-Unis. Il y a là des Canadiens, des Irlandais, des Allemands, des Belges, des Français, des licenciés de la légion mexicaine, et tous peuvent dire certainement que ce qu'ils trouvent de plus curieux dans cette armée cosmopolite, c'est de s'y voir. Tous se sont engagés dans l'armée américaine avec l'espoir de devenir bientôt généraux, et tous sont restés simples soldats. « C'est la faute de l'anglais, me disait tout à l'heure l'un d'eux, un Breton mécontent ; ce coquin d'anglais, je le comprends, mais ne le parle pas. »

Cet autre, un Canadien, qui parlait encore le français du temps de Louis XIV (ce n'est pas d'ailleurs le plus mauvais), prétend qu'il n'a jamais eu que de la *male chance*. Il aimerait mieux servir ailleurs. Il est né d'une mère française, quoique son père fût *Écossais*. Un troisième, un Belge, qui est venu aux États-Unis avec l'espoir d'y faire bientôt fortune, a perdu le peu qu'il avait, s'est engagé et se trouve encore simple fantassin, après quatorze ans de service.

Et cependant tous ces soldats du désert, ces pionniers d'une nouvelle espèce font à l'occasion bravement leur devoir. En maintes rencontres, ils se sont bien battus contre les Peaux-Rouges, et eux aussi ont concouru pour leur part à la colonisation des grandes plaines. Mais rien ne remplace le volontaire, le soldat libre des territoires ou le citoyen armé des États, quand la patrie est en danger. Voilà les véritables gardes de la nation ; ils me remettent en

mémoire ces belles paroles de Machiavel, que la poitrine des citoyens est la meilleure frontière d'un pays.

Dans la lutte contre les Peaux-Rouges, au milieu des territoires naissants, dans la grande guerre qui a divisé récemment le Nord et le Sud, ce sont surtout les braves volontaires qui ont sauvé l'Union.

On nous annonce pour demain l'arrivée de la commission de paix indienne, *Indian peace commission*. Elle est composée de M. Taylor, commissaire des affaires indiennes à Washington ; de M. Henderson, sénateur, président du comité des affaires indiennes au sénat ; des généraux de l'armée régulière Harney, Sherman, Terry, du général et du colonel des volontaires du Colorado, Sanborn et Tappan. M. White, attaché au bureau indien à Washington, est secrétaire de la commission, dont M. Taylor a été élu président.

Un artiste dessinateur, un sténographe, des guides, des interprètes, divers agents accompagnent la commission, et aussi, comme bien vous pensez, des *reporters* de divers journaux de New-York, Chicago, Saint-Louis, etc.

Le général Stevenson a fait déjà préparer le nombre de fourgons nécessaires à la caravane officielle, et désigné quatre-vingts soldats pour lui servir d'escorte. Il veut bien nous donner aussi un fourgon, à mon compagnon et à moi, avec les quatre mules et le muletier de rigueur.

Demain matin nous partons pour Hill's-Dale, la

dernière station du chemin de fer du Pacifique, où nous rejoindrons la commission, qui revient de chez les tribus du Sud. De là, à travers les vastes solitudes de la prairie, et sans crainte de mauvaise rencontre, puisque nous avons quatre-vingts soldats avec nous, notre longue caravane prendra la route du fort Laramie. Il nous faudra trois jours pour y arriver, en trottant douze heures par jour et campant la nuit à la belle étoile. La distance n'est pas moindre de 100 milles ou 160 kilomètres.

Au fort Laramie, nous trouverons les Corbeaux, les Sioux, les Arraphoes du Nord, auxquels les commissaires ont depuis longtemps donné rendez-vous.

Nous allons enfin voir des Peaux-Rouges, non pas deux, le mari et la femme, comme ceux qu'on vous a montrés cet été à l'Exposition, mais des tribus entières. Nous fumerons le calumet de paix avec eux, et nous leur dirons de nous donner quelques leçons théoriques dans l'art délicat de scalper.

XI

UNE CARAVANE

Lone Tree Creek (Dakota), sous la tente.
9 novembre.

De bonne heure, il y a trois jours, nous avons quitté le fort Russell. Une trentaine de fourgons, traînés en tout par cent cinquante bêtes, trente-cinq muletiers et agents divers, enfin nos quatre-vingts soldats, composaient le gros de l'expédition. Les soldats étaient montés dans les fourgons avec tout leur attirail de campement. A la tête du convoi caracolaient les officiers. Le temps était redevenu épouvantable, comme il l'est quelquefois pendant l'automne dans les prairies, à une altitude de 2,000 mètres. Dès les premiers jours du mois, je vous l'ai dit, un ouragan terrible, accompagné de neige, a passé sur le fort Russell ; et si la neige a bientôt fondu aux rayons du soleil, la tempête, après un jour ou deux de calme, s'est remise à souffler

comme un véritable cyclone. La poussière, soulevée en épais tourbillons, entrait dans nos fourgons, ouverts sur le devant, et aveuglait littéralement ceux qui étaient à l'intérieur. Le froid était piquant; le thermomètre se tenait au-dessous du point de congélation de l'eau ; car le vent, venant des Montagnes-Rocheuses, avait passé sur leurs cimes glacées.

C'est dans de telles conditions que, partis du fort Russell le matin, nous sommes arrivés vers l'après-midi à Hill's-Dale (vallon de la Montagne). Cette localité est la dernière station du chemin de fer du Pacifique, titre qu'elle a abandonné à Chayennes, qui, à son tour, le cédera bientôt à sa voisine de l'Ouest.

Hill's-Dale manquait d'eau et de bois, et le vent des prairies y soufflait avec une violence qui semblait s'être encore accrue. En outre, les commissaires qui devaient arriver par le chemin de fer du Pacifique n'étaient pas même signalés. Que faire? le long de la voie, tout près de la station, on creuse un puits artésien, mais l'ouragan dérange les manœuvres, et nous ne pouvons attendre que la nappe d'eau soit atteinte pour abreuver nos mules et nos chevaux.

La localité fait peine à voir. Quelques buvettes seules restent debout : tout le monde, marchant à l'Ouest, comme la voie ferrée, a émigré à Chayennes. Il fut donc décidé que l'on irait camper dans la prairie, à quelques milles de Hill's-Dale. Là on

trouverait, dans un endroit bien connu des caravanes, de l'eau vive et du bois, deux choses indispensables dans le désert.

Pole-Creek (le ruisseau de la Perche), où nous arrivâmes vers quatre heures, était déjà occupé par les muletiers partis le matin de fort Russell, et délégués pour charger les cadeaux que les commissaires apportaient aux Indiens. Nos hommes prirent place à côté de ceux qui étaient venus les premiers. Les soldats installèrent prestement leurs tentes, et bientôt les feux du camp brillèrent au milieu de la nuit. Les muletiers, creusant un trou en terre, y allumèrent du bois, établirent là leurs fourneaux. Ils firent cuire sans perdre de temps les *flat-jacks*, sortes de beignets ou de crêpes, le jambon ou le lard découpé en tranches, pendant que, sur un coin du foyer, une immense bouilloire recevait le thé ou le café, formant la boisson habituelle de tout souper américain. Les muletiers, dans les excursions du Grand-Ouest, sont toujours les premiers et les mieux servis, et nos hommes avaient déjà fini leur souper, que les soldats commençaient à peine le leur, et que le maître coq des officiers, au mess desquels nous étions conviés, n'avait pas même dressé son fourneau. Il est vrai que c'est un poêle en fonte et en tôle de fer, et que son installation seule demandait, par le vent qui régnait, plus de temps qu'il n'en fallait pour faire cuire le repas.

Le coucher, comme pour le souper, a laissé pour

nous beaucoup à désirer. Notre fourgon nous a servi d'abri. Une peau d'ours a été notre lit, et une peau de buffle notre couverture. Les bagages, disposés sur le devant du véhicule, nous ont protégé en partie contre le vent et le froid, et nous avons dormi tant bien que mal.

Le coup d'œil de notre camp était des plus pittoresques. Les mules, dételées, s'étaient réunies par groupes isolés. Ayant bien vite épuisé leur maigre ration de maïs, elles tondaient le gazon des prairies, jauni par le froid de l'automne. Les fourgons, alignés, formaient comme un rempart.

Du côté opposé, vers le Pole-Creek, étaient dressées les tentes des soldats. En retour d'équerre, venaient celles des officiers. L'eau du ruisseau était gelée sur les bords, et çà et là, en bouquets touffus, se dressaient le long des rives les coudriers et les joncs. Un talus naturel de roches tendres et d'alluvions formait un des versants du ruisseau. Partout ailleurs s'étendait jusqu'à l'horizon la plaine immense, à peine ondulée. Le ciel était resplendissant d'étoiles, la lune éclairait la prairie et l'on entendait au loin les sourds aboiements des loups ou des coyotes affamés. Les derniers feux allaient s'éteignant et le silence du camp n'était plus troublé que par la marche de quelque veilleur attardé regagnant sa tente, ou par le hennissement de quelque mule disputant à sa voisine une touffe d'herbe ou l'abri protecteur d'un fourgon. Bientôt un grand calme se fit, et l'on n'entendit plus que les

sifflements de la tempête au milieu de la solennité de la nuit.

Le lendemain, 7, le soleil s'est levé sur le camp de Pole-Creek sans y ramener le beau temps. L'ouragan a même redoublé de violence. On a vu des fourgons, poussés par le vent, s'avancer seuls de plusieurs mètres en courant sur leurs roues. Quelques tentes ont été jetées à bas. La promenade au dehors est devenue impossible. Pour comble d'infortune, les commissaires n'arrivaient pas, et il a fallu les attendre encore tout un long jour. Hier matin, de très-bonne heure, on a signalé enfin leur arrivée, et le camp a été levé à la grande joie de chacun.

Le général Sherman et le sénateur Henderson, rappelés à Washington par leurs fonctions et par la date rapprochée de l'ouverture de la session législative, n'ont pu se joindre à la commission, dont ils étaient les principaux membres. Le général Scherman a été remplacé par le genéral Augur, commandant le district de la Plate, dont le chef-lieu est à Omaha. Le général Augur, comme le général Terry, un autre des commissaires et commandant le territoire de Dakota, est l'un des officiers qui se sont le plus distingués pendant la guerre de sécession. Tous deux apportent dans leurs manières cette pratique des habitudes civiles qui tempère la rigidité militaire, et qui crée entre les soldats de l'Union et ceux d'autres pays une différence qui est toute en faveur des premiers.

Le vieux général Harney, devenu le meilleur ami des Peaux-Rouges, après les avoir battus sans merci, se distingue entre tous les commissaires par ses façons douces et paternelles. Malgré ses soixante-huit ans, il a accepté de prendre la part la plus active à tous les travaux qu'on vient de lui confier si inopinément, à lui vieux militaire retraité, vétéran des forts de l'Ouest, et il n'a jamais faibli un instant, ni dans les péripéties d'un voyage ni dans les longueurs du conseil. Il porte invariablement l'uniforme de général, et il est beau de voir ce soldat, droit et fier, à la moustache et aux cheveux blancs, resté jeune malgré les années. Un noir fidèle, à la livrée verte et au chapeau de feutre pointu, orné du galon et des glands d'or, lui sert de domestique, et veille seul sur sa tente. A côté du général vient le président de la commission, l'honorable M. Taylor, commissaire des affaires indiennes à Washington. Vêtu d'un sévère costume bourgeois, il offre dans ses traits quelque chose du révérend, et par ses allures pacifiques, je dirai même évangéliques, il répond bien à la mission de paix dont il a été élu chef.

Le général et le colonel des volontaires Sanborn et Tappan, qui se sont récemment distingués dans maintes rencontres contre les Indiens du Colorado, ont l'air peut-être plus martial que leurs collègues les généraux de l'armée régulière, et montrent que la milice et la garde nationale sont prises au sérieux aux États-Unis.

M. White, sécrétaire de la commission, M. Howland, artiste peintre, M. Walace, sténographe, enfin les *reporters* de quelques journaux de Saint-Louis, de Chicago et New-York, représentent la partie jeune et bruyante de l'expédition, et mêlent leurs *lazzi* aux discussions graves des commisaires.

Tout ce monde a reçu avec la plus grande affabilité le *Parisien* qui demandait la faveur de suivre la commission, et je n'ai compté bientôt que des amis, au milieu de tant de personnes qui ne me connaissaient pas la veille. Dès qu'on a été *introduit* près d'un américain, c'est-à-dire qu'on lui a été présenté, dès qu'on a serré, *secoué*, comme on dit, sa main, *shake hands*, la connaissance est faite, l'Américain est devenu votre ami. C'est là un des bons côté des mœurs simples et démocratiques des États-Unis.

Le Canadien Léon Pallardie, interprète pour la langue des Sioux, accompagne la commission. Il sert en même temps de cicérone à trois chefs de la nation des Sioux, Mato-Looza ou l'Ours-Agile, Mato-O-Ken-Ko ou l'Ours-Vif et Ish-Tà-Skâ ou l'Œil-Blanc. Ce sont du moins les appellations sous lesquelles les commissaires sont convenus de reconnaître ces sachems, car les deux premiers ont des noms absolument intraduisibles dans notre langue si pudique. On ne pourrait les écrire qu'en latin, et encore !

Ces trois chefs portent pour tout vêtement une couverture de laine et des guêtres avec des mocas-

sins en cuir. L'un d'eux a cependant un pantalon; mais, d'après la mode en usage chez les Peaux-Rouges, il en a coupé le fond. Celui-ci porte l'arc et les flèches, dont le guerrier des plaines se sépare si difficilement ; cet autre tient le calumet, qui joue un si grand rôle dans toutes les délibérations des Indiens. C'est une pipe au long fourneau rouge, d'où part un tuyau de buis ou de cerisier, enjolivé de clous en cuivre jaune. Une douzaine de fumeurs usent à la fois de la même pipe, et chacun tire une bouffée, en tendant la pipe au voisin.

Hier, au moment du départ, je m'approchais de ces grands chefs. Suivant la coutume de tous les Indiens, qui ont pour principe de ne jamais s'émouvoir, les Sioux restèrent impassibles. J'essayai d'engager la conversation ; mais ils ne parlaient pas un mot d'anglais. Accroupis, serrés dans leur couverture, ils ne me jetèrent que ces mots ; *Soux ! Cold ! cold !* Ce qui voulait dire qu'ils étaient Sioux, et qu'ils avaient grand froid, ce qu'il était facile de deviner à la température extérieure et à la façon dont les pauvres gens grelottaient.

Pallardie vint à moi : » C'est des bons sauvages, me dit-il, nous les menons au fort Laramie pour les montrer aux autres. L'ours-Vif, avec ses hommes, va conduire la charrue cet hiver. Il consent à se rendre dans les réserves et à cultiver la terre. Ça ne l'amuse pas beaucoup, mais il aime les blancs, et il tient à leur faire plaisir. »

Ce commencement de conversation a rompu bien

vite la glace entre Pallardie et moi. Le Canadien est charmé de voir un compatriote, et moi de faire route avec un homme qui connaît si bien les Sioux, et qui a parmi eux de si hautes relations. Pallardie est de petite taille, bien pris, vigoureux, aux traits accentués, et réalise de tous points le type du traitant ou du chasseur des prairies, tel qu'on aime à se figurer.

« J'étais marié depuis huit jours quand la commission est venue me chercher, me dit-il ; j'ai laissé ma femme et l'hôtel que j'ai bâti à la station de North-Plate ; il m'a bien coûté quinze mille piastres (soixante-quinze mille francs). J'ai laissé tout cela, pour aller avec la commission. J'aime la vie des prairies, qui me rappelle mon premier métier de traitant. Je ne suis allé à la *ville* (c'est ainsi que les traitants appellent Saint-Louis) que trois fois en vingt ans. Je suis malade quand j'y vais. A North-Plate, à la station du chemin de fer du Pacifique, j'ai monté un beau buffet où s'arrête le train. Venez me voir quand vous y passerez. Je vous présenterai à ma femme ; elle a bien pleuré quand je suis parti. »

Cependant notre longue caravane a quitté le camp de Pole-Creek, et s'avance à travers la plaine sans fin. Les fourgons viennent à la file les uns des autres. En tête, vont à cheval les officiers commandant l'escorte, puis ce sont les voitures des divers membres de la commission, et derrière celles-ci les fourgons des personnes qui sont attachées à

l'expédition par devoir ou par curiosité. Là on voit les *reporters* des journaux de l'Est, quelques parents ou amis des commissaires, Pallardie avec ses trois sachems, un munitionnaire d'armée qui s'en va vendre des bœufs au fort Laramie, et plusieurs autres *excursionnistes*. Un intrus qui s'est faufilé dans le convoi, que personne ne connaît, qui suit la commission depuis un mois sous prétexte de faire des affaires, *te make some bussiness*, est là aussi, maugréant contre le mauvais temps, contre la lenteur des mules ; contre le peu d'abondance et le défaut de qualité des vivres. Tant est grande la patience américaine, et tel est le respect qu'on a ici pour l'individu, que personne ne relève cet homme et ne songe à le renvoyer. Enfin, derrière la caravane marchent les fourgons des soldats et les véhicules qui portent les malles et les provisions.

Les muletiers ont soin de garder leur rang, et fouettent vigoureusement leurs bêtes, avec force jurons, si elles menacent de ralentir le pas.

Hier, on a marché ainsi toute la journée, malgré le froid, la bise, et dans l'après-midi on est arrivé à Horse-Creek (le ruisseau du Cheval), où l'on a campé pour dîner et passer la nuit. Là coulait un ruisseau d'eau vive, là se trouvait du bois en abondance. Ce camp était protégé par un monticule de stalactites, témoins de sources incrustantes qui jadis ont arrosé ces lieux. Les éléments ont peu à peu désagrégé la roche, et le sol est recouvert d'un sable siliceux épais.

Aujourd'hui, de bonne heure, on a levé le camp, et l'on s'est remis en route plus gaiement que la veille, car l'ouragan a cessé enfin, et le froid a cédé la place à une température un peu plus clémente.

Le lieu où nous sommes campés ce soir est le plus pittoresque de tout le Grand-Ouest. Il a nom Lone-Tree-Creek, ou le ruisseau de l'Arbre solitaire. Qu'on imagine un rampart de roches sableuses couronnant un vaste plateau de roches déchiquetées, rongées par les éléments, la pluie, le vent, la glace, la neige, et cela de tout temps, depuis l'époque mille fois séculaire où les roches se sont déposées. Elles ont pris de cette sorte des formes étranges, saisissantes, et l'œil même y est trompé. Ici c'est une tour en ruines, là une longue muraille où plus d'une brèche est ouverte. Plus loin est une porte donnant accès dans la ville que protègent ces forts ; au-dessus semble veiller une forme humaine, un guetteur prêt à donner l'alarme. Et l'illusion se continue, car en face est un autre plateau couronné des mêmes murs, des mêmes bastions. On dirait deux villes rivales. Seule, la vallée profonde les sépare. A mi-hauteur ont poussé des cèdres nains et des cyprès dont la ligne sombre, vue de loin, ressemble à la bouche béante d'autant de cavernes, creusées dans ces murs pour les faire sauter. Ce sont là les *Scott's-bluffs* ou les remparts de Scott, ainsi nommés, sans doute, en souvenir du trappeur qui les a le premier signalés. Ils s'étendent sur d'immenses espaces, et longtemps avant d'arriver

au camp nous les avons découverts à l'horizon. Le ciel était un peu voilé, quelques nuages noirs y disputaient leur place au soleil. Le soleil, en se jouant dans les nuées, tantôt éclairait et tantôt obscurcissait les *bluffs* de sorte que le sable grisâtre dont sont formé ces remparts, tantôt apparaissait comme blanchi par la neige, et tantôt s'assombrissait peu à peu au point de disparaître entièrement. Cet effet d'optique, se répétant à intervalles réguliers, était surprenant ; aucun de nous ne pouvait détacher ses yeux de ce grand spectacle. L'image changeait, d'ailleurs, à mesure qu'on approchait davantage. Quand on est arrivé au pied des *bluffs*, ç'a été bien autre chose. Les muletiers ont arrêté d'eux-mêmes leurs bêtes, et chacun, pendant quelques secondes, est resté muet d'étonnement. Ceux-ci comparaient ces ruines géologiques aux ruines des plus anciennes villes de l'Asie ; ceux-la évoquaient le déluge. L'histoire et la fable ont eu beau jeu, et la discussion s'est prolongée d'autant plus aisément, que l'on a côtoyé ces merveilleuses roches jusqu'au lieu choisi pour le campement. Là, une circonvallation complète, interrompue seulement par l'étroit passage que s'est ouvert le ruisseau de Lone-Tree, entourait la plaine, et semblait la protéger à la fois et contre le vent et contre les Indiens.

Ces murs naturels de grès tendre, rappelant, même de très-près, d'anciennes villes fortes ruinées, ne sont pas rares dans les prairies. Sur les points que nous parcourons, l'étendue en est considérable,

et occupe peut-être, avec de très-longues solutions de continuité il est vrai, un cercle de 50 à 60 milles de rayon. Dans le Colorado, les roches de Monument-Creek et celles du Jardin des Dieux, dans le Nebraska et celles des Mauvaises-Terres, sont aussi de la même nature.

Ce sont, sans doute, ces ruines d'un nouveau genre qui ont provoqué dans l'esprit des premiers trappeurs ces légendes d'anciennes villes, veuves d'habitants, rencontrées au milieu des prairies, avec leurs murs et leurs forteresses encore debout, légendes qui ont longtemps eu cours parmi les émigrants du *Far-West*.

De Lone-Tree Creek, demain une nouvelle étape nous conduira directement au fort Laramie, entre matin et soir.

Nous nous arrêterons seulement vers le milieu de la journée, pour laisser les mules boire et se reposer un instant, pendant que l'on prendra le *lunch*. Nous arriverons au fort avant la nuit, après avoir parcouru en trois jours, à partir de Pole-Creek, une distance de 100 milles ou 160 kilomètres. La route que nous avons suivie est bien connue des traitants et des anciens trappeurs. Elle a été indiquée à la commission par Pallardie, qui l'a lui-même souvent fréquentée quelques années auparavant, à l'époque où il trafiquait avec les Indiens.

« C'était alors le beau temps, me disait-il tout à l'heure. A l'automne, tous les sauvages, les Sioux, les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Gros-Ventres,

se réunissaient sur le plateau de Lone-Trée-Creek, là même où nous campons. Pour une tasse de sucre, pour un paquet de tabac à fumer, on avait une *robe* de buffle, ou plusieurs peaux de castor. Le sauvage était bon, nous aimait, et nous gagnions beaucoup d'argent.

« Aujourd'hui les blancs sont venus, le bison est parti ou il a disparu. Les Indiens se méfient de nous, et sont devenus méchants. On paye dix et vingt piastres une robe de buffle, cinq piastres une peau de castor, et les affaires ne vont plus [1]. »

Qu'aurait donc pensé Pallardie s'il avait pu tout à coup se reporter à ces temps primitifs où quelques rares trappeurs connaissaient seuls la prairie, et où un traitant allait sans plus de façon, dans la même année, du Mexique ou de la Louisiane au Canada ? C'était souvent pour échanger des produits du sol contre des fourrures, et parfois aussi, comme c'était le cas des Français qui faisaient plusieurs cen-

[1] Les traitants des prairies étaient jadis plus nombreux qu'à présent. Ils faisaient avec les Indiens un commerce d'échange, et prenaient des peaux de buffle et d'autres fourrures en donnant en retour du sucre, du café, de la farine, du tabac, de la toile, des couvertures. L'eau-de-vie et les armes étaient prohibées, mais c'étaient surtout les principaux objets d'échange. Comme tous les commerces de troque, ce trafic enrichissait bien vite les traitants qui gagnaient gros des deux côtés. De grandes maisons de Saint-Louis commanditaient le commerce; et les caravanes partaient dans la belle saison. La poudre et les armes tentaient surtout les Indiens. Aujourd'hui c'est encore la première chose qu'ils demandent aux commissaires de l'Union quand ils tiennent des conseils avec eux.

taines de milles, en se rendant du fond des prairies à la Nouvelle-Orléans, ou des grands lacs à Saint-Louis, pour *aller causer un moment à la ville.*

La route que suivaient ces coureurs de prairies porte encore chez les Américains le nom de *Spanish-trail*, comme qui dirait le sentier espagnol ou mexicain. Le fort Laramie est aujourd'hui la principale étape de cette route. Il est situé au confluent de la rivière Laramie avec la Plata du nord, dans une plaine ondulée (*rolling prairie*). C'est là que demain nous saluerons le drapeau étoilé de l'Union, et que les Américains retrouverons la patrie au cœur même du grand désert.

XII

LE FORT LARAMIE

Fort Laramie (Dakota), 11 novembre.

Le fort où nous sommes campés est l'un des principaux postes militaires de l'Ouest. Il a été bâti, il y a une trentaine d'années, sur l'emplacement même d'un poste de traitants qui y faisaient, pour une grande maison de Saint-Louis, les Chouteau, le commerce des fourrures avec les Indiens. Laramie ou Laramée, qui a donné son nom au fort et à la localité, était un chasseur canadien qui fut tué à cette place par les Sioux, pendant qu'il tendait ses trappes au castor. Ce fait eut lieu vers 1830, et les blancs en perpétuèrent le souvenir en unissant le nom de Laramie à la géographie du pays. La rivière qui passe au fort et va se joindre à la Plate du nord, le piton élevé qui, à quelques milles de là, jalonne la ligne de faîte des Montagnes-Rocheuses,

les plaines au-delà de ce piton, ont reçu, comme le fort lui-même, le nom de Laramie. Bien des voyageurs, trop oubliés dans les baptêmes géographiques; ont été moins heureux que le pauvre chasseur.

Vu de la route que nous avons suivie, le fort ressemble plutôt à une ville hispano-américaine qu'à un poste militaire des États-Unis. Les casernes, les magasins, les bureaux, les logements des officiers, tout est construit en maçonnerie et badigeonné à la chaux. Sur un des côtés de la grande place des manœuvres, est la résidence du général commandant le fort. Avec sa *veranda* ou galerie extérieure couverte, à deux étages, on la prendrait pour un hôtel de Panama ou de l'Amérique centrale. Non loin est une maison d'un style encore plus étrange pour ces pays, une sorte de chalet suisse, que le *sutler* ou fournisseur du poste s'est bâtie de ses propres deniers. L'élégance de cette habitation fait honte à la mesquine apparence de la cantine, sombre et basse. A côté du chalet s'élève le seul arbre qu'on voit autour du fort. Les nouvelles *baraques*, ou caserne des soldats, les nouveaux magasins sont construits en bois.

Le long de la rivière Laramie, est le *corral* ou parc, vaste emplacement quadrangulaire fermé d'une haie. C'est là que l'on serre les foins et que l'on parque les mules. Les angles du corral sont chacun défendus, du côté opposé à la rivière, par une batterie octogone en adobe ou pisé (briques

cuites au soleil). Ces batteries ont été édifiées, à l'origine, pour résister aux incursions des Indiens, qui commencent avant tout, quand ils surprennent les convois d'émigrants ou les postes militaires, par faire main basse sur les mules et les chevaux, auxquels ils attachent tant de prix. Aujourd'hui les Indiens sont loin, et les forts du corral ont été transformés en réfectoires à l'usage des muletiers. Au lieu de batteries blindées, on n'y voit plus que des batteries de cuisine.

Un pont de bois, dont les piles sont jointes par des planches branlantes, unit les deux bords de la rivière. Sur la rive gauche est le fort avec toutes ses dépendances ; sur la rive droite, l'unique hôtel du pays, où les officiers ont leur mess. En hiver, les grandes crues emportent le tablier du pont, et alors un bateau ancré à la rive sert à passer les pensionnaires. L'hôtel est bâti de pisé et de gros rondins de bois, comme un *log-house* de pionnier américain. Il n'a qu'un rez-de-chaussée, mais il est des plus confortables, tant pour le vivre que pour le couvert, surtout si l'on réfléchit à la nécessité où l'on est de tout faire venir des États, situés à plus de 500 ou 600 milles de distance. A côté de l'hôtel est la buvette de rigueur, où l'on débite principalement la bière piquante et l'eau-de-vie de grains, l'*ale* et le *whisky*. Comme pour tempérer l'effet de ces boissons, le liquoriste vend également des livres, mais ses habitués s'adressent plutôt à ses tonneaux qu'à sa bibliothèque. Il est vrai que la

poste du fort lui fait là-dessus concurrence. Elle vend des romans et des journaux dans l'intervalle qui sépare les arrivées et les départs des courriers. Ceux-ci n'ont lieu que chaque quinzaine, et encore sauf le bon vouloir de la Nuée-Rouge et de sa bande, ainsi que le directeur du bureau a pris soin de l'annoncer sur sa pancarte.

Les résidents du fort Laramie sont au nombre de cinq à six cents : officiers, commis d'administration, soldats, muletiers d'armée. Comme au fort Russell, une partie des officiers ont fait leurs études à West-Point, l'école militaire des États-Unis. West-Point est situé dans l'État de New-York, sur les bords du fleuve Hudson.

Le séjour de Laramie est peu agréable, et le climat fort rigoureux en hiver, où l'on reste souvent privé de nouvelles pendant plusieurs mois. On combat surtout par la chasse les ennuis de ce séjour lointain et isolé : dans les prairies, le buffle et l'antilope, l'écureuil, le loup ; dans les montagnes, le cerf, l'élan, le daim, le chat sauvage, l'ours, dont quelques éspèces sont fort dangereuses, offrent au chasseur les émotions et les périls qu'il ambitionne. Dans quelques maisons, on rencontre d'élégants trophées, indices de nombreuses victoires. Suivant l'habitude, quelques officiers mariés ont appelé leur femme auprès d'eux. Comme toutes les Américaines, celles-ci sont arrivées dans le désert sans un mot de plainte, et ont mêlé les douces joies de la vie de famille aux rigueurs d'un exil forcé. Quant

aux soldats, ils sont, comme dans toute l'armée, le ramassis de la population des États-Unis. Il y a parmi eux des réfractaires de tous pays, hormis de vrais Américains.

La garnison du fort Laramie comprend quatre compagnies d'infanterie et deux de cavalerie. On sait avec quelle facilité tous ces soldats désertent. « Dès que je verrai une *embellie*, me disait l'un d'eux, un Canadien qui parlait la vieille langue française, je passerai au large. » Tous ces soldats sont mécontents et disent pis que pendre des camarades. Il n'y a de satisfait que Macaron, un autre Canadien, de soldat passé cuisinier et que les officiers du fort Russell ont amené avec eux. Jamais il ne se lave ni le visage ni les mains, qu'il garde noircis de fumée. Jamais non plus il n'est prêt à l'heure, surtout pour le déjeuner ; il est vrai qu'il rejette alors la faute sur les officiers. « Ces messieurs se lèvent toujours les derniers, dit-il, et je ne puis rien avoir d'eux. »

Le fort Laramie, gardé par d'aussi pauvres soldats, n'a d'un fort que le nom. Aucune circonvallation, aucun mur ne l'entoure. Du côté opposé à la rivière est seulement une sorte de fossé où les terres extraites ont été jetées en talus, et qui présente à l'un de ses angles un vaste tracé circulaire : on dirait les fondations pour une tour. C'est là le seul ouvrage de défense élevé contre les Indiens. N'ayant jamais été attaqué depuis l'établissement du fort, il n'a jamais été entretenu. Au delà du fossé est le

cimetière, où dorment fraternellement de leur dernier sommeil les Indiens et les blancs ; puis vient la prairie, bientôt bornée par des monticules de cailloux roulés. Ces monticules sont semés de pins comme des dunes qu'on aurait voulu fixer sur place ; mais les pins ont ici poussé naturellement. Gravissant ces coteaux, on jouit d'une belle vue sur la Plate, dont la rive gauche est marquée par une ligne de remparts naturels de grès sableux, analogues à ceux de Lone-Tree-Creek, dont je vous ai déjà parlé. Du pied de ces remparts, la Plate ne tarde pas à rejoindre son confluent avec la rivière Laramie, et de là elle se rend à North-Plate, la principale station du chemin de fer du Pacifique à partir d'Omaha, où elle s'unit à la Plate du sud.

Si, du haut des rives de la Plate du nord, on regarde au couchant, on aperçoit à l'horizon un piton élevé, de forme conique, comme les puys volcaniques de l'Auvergne ; c'est le pic Laramie, isolé au milieu de la plaine, et qui sert de point de repère aux émigrants et aux Indiens nomades qui traversent cette contrée. Le pic est aligné sur la direction des Montagnes-Rocheuses, dont il forme le prolongement et comme le dernier piton vers le nord. Il est élevé de 1,200 mètres au-dessus du niveau du terrain environnant et on l'aperçoit de très-loin, de plus de 80 milles. L'air de la prairie est si pur, si transparent, si sec, que la vue du pic est encore claire à cette énorme distance. Il dresse fièrement sa masse bleue au-dessus du plan de l'horizon, et l'œil se

repose avec plaisir sur ce piton deroches massives, le seul qu'on aperçoive en parcourant le pays. Plus au sud viennent les Montagnes-Noires, les *Black-Hills*, fertiles en bois résineux, en pins, en cèdres, en sapins, et sillonnées, dit-on, de veines métallifères très-riches. Enfin, dans le territoire de Colorado, qu'ils jalonnent sur tout un méridien, sont les fameux pics de Long et de Pike, que vous connaissez, points culminants des Montagnes-Rocheuses, et qui portent jusqu'à 5,000 mètres de hauteur leurs cimes ardues et neigeuses, saluées par tous les émigrants des prairies.

Le chemin qui mène du fort au pic Laramie était naguère très-fréquenté. C'est par là que passaient les néophytes Mormons pour se rendre dans l'Utah, à leur capitale du lac Salé ; c'est par là aussi qu'arrivaient les émigrants qui, par terre, à pied ou en charrette, se rendaient en Californie. Ce chemin était encore parcouru par la fameuse diligence transcontinentale. Aujourd'hui la fièvre de l'or s'est éteinte, au moins dans l'Eldorado, et bien peu d'émigrants sont assez pauvres pour aller en Californie par les plaines ; les Mormons ont vu leurs caisses se remplir et leurs recrues prennent le chemin de fer du Pacifique ; enfin la diligence transcontinentale elle-même a dû déplacer ses stations et les déplace encore chaque jour devant les étonnants progrès de la civilisation du *Far-West*. La voie ferrée lui fait d'ailleurs perdre de plus en plus du terrain. Avant trois ans, vous le savez, la malle

overland n'existera plus, et un double ruban de fer unira les deux océans, l'Atlantique et le Pacifique. Le fort Laramie aura été le premier atteint par cette marche incessante du progrès. La découverte des mines d'or dans les Montagnes-Rocheuses et les développements rapides du territoire de Colorado ont reporté plus au sud tout le mouvement des plaines. La seule chose qui reste à Laramie et qui rappelle encore la civilisation au milieu du désert, c'est le télégraphe électrique.

XIII

UN VILLAGE SIOUX

Fort Laramie (Dakota), 12 novembre.

A 3 milles à l'ouest du fort Laramie est installé un campement de Sioux. Quelques-uns des enfants de la prairie sont aussi rassemblés autour du fort et composent avec les premiers ce qu'on nomme la bande des *Laramie-Loafers*, ou vagabonds de Laramie. On les appelle ainsi parce qu'ils vivent d'aumônes, de secours que leur donne le gouvernement.

Le village sioux est à droite de la route qui mène au pic Laramie, et près de la rivière. Il comprend une centaine de huttes ou *loges*, ce que l'on est convenu d'appeler aussi un *wigwam*. On calcule que chaque hutte peut recevoir à peu près cinq ou six individus, et cette observation est à noter, car on donne ordinairement en loges le chiffre de population d'une tribu.

La hutte indienne est composée d'un certain nombre de perches effilées, que l'on dispose d'abord à terre autour d'un centre commun, comme les rayons d'un même cercle, et que l'on élève ensuite en les tenant inclinées ; de cette façon toutes les perches s'enchevêtrent les unes dans les autres et se soutiennent mutuellement au sommet, où elles sont d'ailleurs liées par une corde. L'autre extrémité, qui s'écarte au contraire de sa voisine, touche le sol. Le pourtour comique de la hutte est recouvert de peaux de bison ou de pièce de toile cousues. Le sommet reste ouvert. Sur les côtés, une entrée basse, étroite, où l'on ne peut passer qu'en rampant, forme la porte. Une peau de castor ou une pièce de toile, retenue par un clou, une charnière, ou cousue dans le haut, se rabat sur cette ouverture et la tient d'habitude fermée. Au centre de la hutte est du feu toujours allumé, et sur ce feu ou alentour sont les marmites et les chaudrons pour les repas. Souvent la crémaillère qui tient le chaudron descend du sommet même de la hutte. L'ouverture supérieure permet seule à la fumée de sortir et à la lumière d'entrer ; c'est dire que le séjour de la loge est intolérable à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Sur le pourtour, intérieurement, sont les lits, les robes de bison entassées qui servent de couvertures et de matelas, les hardes de toutes sortes qui composent les vêtements, puis les malles et les boîtes en cuir dans lesquelles on serre les objets précieux.

En un coin sont les ustensiles de cuisine, quand on en a. Çà et là pend un quartier de bison cru, desséché au soleil ou fumé, ou bien de la viande étirée en lanières. C'est partout un désordre indescriptible, et cependant il paraît que l'Indien s'y retrouve et que chaque habitant de la loge a sa place irrévocablement fixée.

Un vieux traitant, qui vit avec les Sioux depuis plusieurs années (il a même épousé une femme de cette tribu), le *père Richard*, a été l'un des premiers qui m'ont reçu dans leur hutte, car il est venu momentanément s'installer près des *Laramie-Loafers*.

A la vue de cet homme enfumé, aux cheveux grisonnants, tombant abondamment sur ses épaules :

— Vous êtes Sioux ? lui ai-je demandé sans trop de réflexion.

— Je suis Français, m'a-t-il répondu de l'air le plus tranquille du monde et avec le meilleur accent.

— Comment ! vous êtes Français, et vous vivez sous la hutte comme les sauvages !

— Je le préfère, c'est plus commode. »

Ç'a été sa seule réponse. Il m'a présenté à sa femme et à sa fille, qui sont venues timidement me donner la main, puis nous avons fumé ensemble le calumet et causé de Paris, où il projette depuis longtemps de faire un voyage. Paris est la première ville dont parle toujours l'étranger, qui ne

rêve que d'en connaître les plaisirs. Le père Richard a un autre motif en désirant d'aller voir la grande capitale. Sa famille a émigré en Amérique lors de la première révolution, et il se sent attiré vers la France comme vers la patrie de ses pères.

Le village sioux, où je ne m'attendais guère à retrouver un compatriote, a bien d'autres curiosités à m'offrir. Autour des huttes courent les enfants à moitié nus, garçons ou jeunes filles. Ils s'amusent à bâtir de petites loges ou jouent au *poney*, c'est-à-dire qu'ils chargent l'un d'eux de deux longs bâtons traînants, un à droite, l'autre à gauche, puis mettent en travers sur ces bâtons ce qui est censé représenter les effets domestiques, vêtements, peaux de buffle, ustensiles de cuisine, que les Indiens emportent quand ils émigrent, en chargeant ainsi leurs chevaux ou poneys. Enfants des Peaux-Rouges, enfants des peuples civilisés, ce sont toujours les mêmes jeux: l'imitation de ce que voit l'enfant. Ici la poupée qui rappelle la grande dame, ou bien le ménage, les chevaux de bois, les théâtres, les maisons de carton ; là le poney et la petite loge.

Les chiens sont nombreux autour des huttes. Les Indiens possèdent des bataillons de ces animaux, et le chien est pour eux à la fois un défenseur, une sentinelle vigilante et un moyen de nourriture.

Comme je parcourais le camp des Sioux, ces gardiens attentifs, insoucieux du sort qui leur était réservé, ont aboyé à ma présence ; mais je les ai

calmés de la voix et j'ai continué mon exploration. Je suis entré dans beaucoup de huttes. Ici des guerriers en rond jouent aux cartes et des balles de plomb servent d'enjeu. Tous les joueurs sont silencieux et ne laissent paraître leur émotion ni au gain ni à la perte ; encore moins s'avisent-ils de jeter un regard sur celui qui les visite. Là d'autres jouent le *jeu des mains*, une sorte de *morra* italienne, et des flèches, piquées en terre, marquent les points. Cette fois les joueurs s'accompagnent de chants discordants et de la musique assourdissante de battements de casseroles et de tambours de basque.

Je ne puis pas pénétrer dans toutes les huttes. Quelques-unes sont sévèrement gardées et l'on en éloigne les profanes. C'est là qu'on fait la *grande médecine*, ou que les devins soumettent leurs malades à l'épreuve des bains de vapeur.

Autour de quelques loges, les femmes, assises en rond, travaillent à des ouvrages d'aiguille, ornent de perles des colliers, des mocassins, ou tracent un dessin sur un cuir de bison. Elles vont avec lenteur, calculant, réfléchissant, comptant les lignes et les points et prenant garde de se tromper. De vieilles matrones préparent des peaux tendues autour de piquets. Avec un caillou de grès siliceux, elles raclent la peau, en enlèvent toutes les bavures, puis la polissent avec une espèce de ciseau d'acier emmanché au bout d'un os. Autrefois la hache de pierre tranchante, en silex ou en diorite, servait à

faire cet ouvrage avant que le fer eût été apporté au sauvage par l'homme civilisé.

Après avoir été ainsi préparée, la peau de bison est tannée avec la cervelle même de l'animal.

Les femmes sont loin d'être belles. Si la plupart des Indiens ont un type fier et noble, les *squaws* ne présentent sur leur figure rien qui révèle la femme comme les nations civilisées la comprennent. Timides, honteuses, elles baissent les yeux devant le blanc, se cachent. La fatigue, le dur travail ont altéré leurs traits. A elles incombent tous les soins domestiques.

Ce sont elles qui nettoient la maison, étrillent les chevaux, préparent les repas, élèvent les enfants ou *pappooses*, dressent la hutte, et en voyage portent à pied tout le matériel de la loge. L'homme suit, à cheval, n'ayant que son arc et ses flèches. Pour surcroît d'agrément, les femmes sont souvent battues. Elles sont regardées comme des esclaves par leur mari, qui épouse autant de femmes qu'il veut. Pour un cheval, pour quelques peaux de bison, les parents donnent volontiers leur consentement, et tout est dit. La chasteté n'est pas de rigueur, mais souvent le mari coupe le nez ou les oreilles à la femme infidèle. Chez les Peaux-Rouges, chacun est ainsi son propre juge et applique la loi à sa façon.

D'autres fois la femme est vendue dès que le mari est dégoûté d'elle. Les femmes des blancs, quand les Indiens les amènent prisonnières et les

conduisent dans leur loge, ne sont pas mieux traitées. Toutefois, dans quelques tribus, on les respecte et il faut croire que, dans ce cas, c'est la peau blanche qui répugne au Peau-Rouge. Vous comprenez maintenant pourquoi l'Indien, toujours à cheval, en guerre ou en chasse, est beau, bien fait, et comment les *squaws*, soumises à tant d'épreuves, sont chez eux, contrairement à ce qui a lieu ailleurs, la plus vilaine moitié de l'espèce humaine.

Il est juste de dire que, dans le village des Sioux, toutes les femmes ne répondent pas également à cette description ; un certain nombre sont même jolies, et se rapprochent du type blanc ; il est facile de voir qu'elles sont de sang mêlé.

La bande des *Laramies-Loafers* n'est pas seule campée ici. Les Corbeaux, prévenus depuis plus d'un mois que la commission se rendrait au fort Laramie vers le 10 novembre, à l'époque de la pleine lune, sont récemment arrivés. Ils ont quitté, pour se rendre à l'appel des commissaires, l'extrême nord du Dakota, les bords du ruisseau de Pierre-Jaune, où ils étaient alors en chasse. Ils sont venus une vingtaine de chefs avec leurs femmes, leurs enfants et quelques *braves* (les lieutenants des chefs), et cela malgré la neige et la distance, malgré les Sioux, avec lesquels ils sont en guerre. Ceux-ci pouvaient les arrêter au passage, car il a fallu traverser le territoire ennemi pour arriver au lieu du rendez-vous.

En hommes qui comprennent leur valeur, les

Corbeaux ont campé à une certaine distance des Indiens *loafers*, mais on peut aisément confondre les tentes, dont le style est le même. Le type des hommes seul est différent, et les Corbeaux sont certainement les plus fiers des Indiens des prairies, au moins des Indiens du Nord. Les traits sont largement accentués, de grandes proportions, la stature gigantesque, les formes athlétiques. La figure, majestueuse, rappelle les types des Césars romains, comme on les voit gravés sur les médailles.

Je suis entré dans la hutte des chefs. « Touchez-leur la main à tous, m'a dit un officier du fort qui avait déjà pénétré dans la tente, ce sont tous de grands chefs. » J'ai obéi à ces paroles et touché successivement la main à ces seize sachems assis en rond, en faisant à chaque fois entendre ce son guttural : *A'hou !* qui sert de salutation auprès des Peaux-Rouges. Chacun a répété à son tour mon salut, et quelques-uns m'ont serré la main jusqu'à faire craquer les os. Ce vif témoignage d'amitié, chez l'Indien ordinairement si impassible, m'a surpris. Sans doute ces braves gens ont cru avoir affaire à quelque membre influent de la commission, dont ils attendent force concessions et force cadeaux. La cérémonie de salutation terminée, nous avons fumé le calumet. Chaque Corbeau tirait quelques bouffées de la pipe et la passait indifféremment à son voisin. Nul ne parlait.

J'ai profité de ce silence pour examiner à loisir ces hommes. Je vous ai déjà dit leurs formes athlé-

tiques. Leur figure est tatouée, sur les joues, de rouge vermillon. Ils sont à peine vêtus, celui-ci d'une couverture de laine, celui-là d'une peau de buffle ou d'un uniforme incomplet d'officier ; cet autre a le torse tout nu. Beaucoup portent des colliers ou des pendants d'oreilles en coquillages ou en dents d'animaux. L'un a autour du cou une médaille d'argent à l'effigie d'un président des États-Unis (Pierce), cadeau qu'il a reçu à Washington lorsqu'il s'y est rendu en mission en 1853. L'autre porte sur la poitrine un cheval d'argent assez grossièrement travaillé et doit à cet ornement le sobriquet de Cheval-Blanc, sous lequel on le désigne. Un vieux chef, blessé, la jambe percée de deux balles et maintenue dans un appareil installé par les Indiens eux-mêmes, gît dans un coin de la hutte. Il me rend mon salut en jetant vers moi un regard triste, et en me montrant son membre malade qui l'empêche de se lever.

Les Corbeaux ne sont pas les seuls Indiens nomades que j'ai rencontrés à Laramie. Sur un petit îlot, au milieu de la rivière, sont campés deux chefs Arrapahoes, arrivés de la Porte (frontière du Colorado), et représentant les *tatoués* du nord [1]. Ils sont venus à Laramie pour prendre part aux conférences en même temps que les Corbeaux, dont ces nouveaux Indiens se différencient nettement par leur type hagard et sombre.

[1] Arrapahœs, en indien, signifie, dit-on, les tatoués.

Les diverses tribus du nord, surtout celles qui composent par leur agrégation la grande nation des Sioux, étaient celles qui attendaient le plus impatiemment les commissaires ; mais les Corbeaux seuls sont venus. M. Beauvais, agent principal de la commission, dépêché depuis plusieurs mois de Saint-Louis à Laramie, avait promis d'amener les Sioux, et les Sioux ne sont point venus. Ils sont en ce moment en chasse, loin, bien loin, et ne veulent pas se déranger. On leur a envoyé estafettes sur estafettes, à quoi quelques-uns ont répondu qu'il faisait trop froid pour entreprendre ce grand voyage, d'autres que les blancs les ont toujours trompés et qu'ils ne veulent plus se rendre à leur appel. Certains d'entre eux, se montrant insolants, ont envoyé à tous les diables la commission des États-Unis. « Que le Grand-Père (le président des États-Unis) rappelle ses jeunes hommes (ses soldats) de notre pays, — a répondu la Nuée-Rouge, chef de la bande des Vilaines-Faces, aux envoyés des commissaires, — et alors nous signerons un traité dont on ne verra pas la fin. » Tous les chefs présents, et entre tous le lieutenant Grosses-Côtes, ont applaudi hautement à ces paroles de la Nuée-Rouge.

Les Chayennes du Nord ne se sont montrés ni plus polis ni plus empressés que les Sioux. Le pauvre M. Beauvais, que les Indiens appellent Gros-Ventre à cause de sa corpulence, n'en peut mais, et il irait volontiers lui-même à pied chez

les Sioux, fût-ce vers la bande de la Nuée-Rouge, pour les amener de vive force.

Lassée d'attendre, la commission a décidé qu'elle ouvrirait les conférences avec les Corbeaux demain 12 novembre, à dix heures du matin, et qu'elle entendrait également les chefs Arrapahoes, qui sont venus de la Porte. Dans l'intervalle, elle a reçu officiellement les dépositions de quelques traitants du territoire de Montana. Ceux-ci ont parlé des dévastations commises par les Indiens dans cette région, récemment colonisée par les Américains, qui en exploitent les mines d'or et d'argent. Les déposants n'ont pas d'ailleurs laissé ignorer à la commission les sujets de plainte que pouvaient avoir les Indiens contre les blancs.

Le gouverneur du Colorado, l'honorable M. Hunt, a été également entendu et a fait aux commissaires le récit des pillages récents des Chayennes et des Arrapahoes.

C'est par ces préliminaires que la commission des États-Unis, accomplissant sévèrement son mandat et ne laissant pencher la balance ni en faveur des blancs ni en faveur des Peaux-Rouges, prélude à la grande conférence ou *pow-wow* qu'elle va ouvrir avec les sauvages.

XIV

MONTAGNARDS, TRAPPEURS ET TRAITANTS

Fort Lar amie (Dakota), 13 novembre

A la nouvelle de notre arrivée, tous les coureurs du Grand-Ouest, les trappeurs qui chassent le bison et le castor, les traitants qui font le commerce avec les tribus, tous ces énergiques aventuriers des Montagnes-Rocheuses que les Américains désignent sous le nom de montagnards (*mountainers*), sont accourus à Laramie. Ils savaient que la commission devait venir, ils arrivaient au-devant d'elle. J'ai vu là le *père* Bissonnette, un vieux traitant louisianais, d'origine française. Il vit aujourd'hui dans une ferme aux environs de Laramie. Il a du reste toujours fréquenté ces parages ; car le fort Laramie, avant d'être une station militaire, je vous l'ai dit, un poste de traitants, appartenant à la célèbre maison Chouteau

de Saint-Louis. Si vous avez lu le récit du voyage de Frémont dans l'Extrême-Ouest, vous aurez vu qu'il y est fait mention de Bissonnette, quand Frémont s'arrête à Laramie.

« Il a gagné de l'argent gros comme le bras, m'a dit Pallardie. Beauvais et moi, nous avons été ses agents, nous avons travaillé sous lui. Aujourd'hui c'est nous qui sommes riches et lui qui est pauvre. Que voulez-vous? dans le désert, pour passer le temps, on joue, on s'amuse. Les femmes, la bonne chère, ça mène loin! Bissonnette a tout perdu, mais il est resté bon garçon. »

Un autre traitant, un Français de pure origine, car il est arrivé du Havre, nous a invités aujourd'hui dans sa tente à un repas de chien ; ceci soit dit sans jeu de mots. Nous avons mangé un jeune chien, engraissé et tué à notre intention. La chair du meilleur mouton ne peut se comparer à celle-là, et je conçois l'usage des Peaux-Rouges de réserver le chien pour les repas de fête, surtout ceux où ils veulent faire les honneurs aux blancs.

— Comment trouvez-vous cette viande ? m'a demandé le général Harney, qui a vieilli au milieu des guerres indiennes, et qui, pour la centième fois peut-être, s'asseyait à un repas de ce genre.

— Excellente, général.

— Avez-vous mangé du cheval à Paris? car on dit que vous êtes devenus hippophages.

— Pas encore ; mais, dès mon retour, je goûte-

rai certainement du cheval, ne fût-ce que pour comparer avec le chien.

La vérité est que je n'ai jamais mangé de meilleur mouton que ce jeune chien de Laramie.

Notre hôte s'appelle Guérut. Il est parti du Havre, il y a quelque vingt ans, pour faire fortune aux États-Unis (c'est toujours pour faire fortune qu'on arrive dans ce pays), et il est venu se perdre, après maintes vicissitudes, au fond de l'Extrême-Ouest. Il est aujourd'hui interprète du fort auprès des Laramie-Loafers.

Parmi les traitants venus à Laramie est encore le père Richard, que je vous ai déjà présenté. Je vais de temps en temps fumer le calumet avec lui, le vrai calumet des Peaux-Rouges.

« J'ai gagné beaucoup d'argent avec les Sioux, me disait-il tout à l'heure ; mais un jour les Chayennes, ces coquins de sauvages, en guerre avec mes amis les Sioux, m'ont tout pris. Ils m'ont volé tous mes chevaux, toutes mes belles robes de buffle, toutes les peaux de castors que j'avais préparées. Il me reste bien encore quelques piastres, et je ne suis pas tout à fait pauvre. Cet hiver, je veux aller dans les Montagnes-Noires couper des traverses pour le chemin de fer. Il y a là des dollars à gagner. Je sais des bois de cèdres et de sapins qui n'appartiennent à personne ; j'en profiterai pour les exploiter. »

Le meilleur type, entre tous ces coureurs des grandes pleines, tous ces vieux trappeurs, qui me

rappellent tous la France, soit l'ancienne, celle du Canada et de la Louisiane, soit la France contemporaine, le meilleur type est encore celui de notre guide et interprète Pallardie.

Et cependant que de choses il ignore encore sur les sauvages. J'ai essayé de le consulter sur les origines, les légendes, les traditions des Peaux-Rouges, au milieu desquels il a si longtemps vécu. Un soir, autour du feu du bivouac, quand nous allions ces jours derniers de Hill's-Dale à Laramie, pensant que le Canadien serait communicatif, je lui demandai si les Sioux, qu'il connaissait si bien, dont il parlait si bien la langue, n'avaient pas conservé quelque tradition sur leur première venue en Amérique.

« Je ne me suis jamais occupé de ça, m'a répondu Pallardie. Demandez-moi le prix des peaux de buffle ou des peaux de castor, là-dessus je puis vous répondre ; mais les légendes, les origines, comme vous les appelez, ça ne m'intéresse pas. »

Et je n'ai rien pu tirer de lui.

Sur le Sioux, j'en ai su davantage. Grâce à lui, j'ai pu apprendre à compter dans cette langue, à la fois gutturale et harmonieuse, qui, à l'entendre parler, rappelle beaucoup l'espagnol. J'ai composé aussi un petit dictionnaire de mots usuels sioux que je vous montrerai à Paris.

Enfin Pallardie m'a initié au langage par signes, que parlent entre eux tous les Peaux-Rouges pour se comprendre d'une tribu à l'autre, et qui a beau-

coup d'analogie avec celui de nos sourds-muets.

Quant au corbeau et à l'arrapahoe, personne n'a pu me donner de leçons de ces langues. Elles sont des plus gutturales et ne se prononcent, du moins l'arrapahoe, que du bout des lèvres. Aucun interprète n'est capable de les écrire et souvent, tout en les comprenant, ne peut les parler que par signes. L'arabe le plus renforcé n'est rien à côté de ces langues diaboliques.

Les linguistes, les anthropologistes, les othonlogistes devraient bien nous dire pourquoi toutes ces tribus, voisines les unes des autres, ont des langues si dissemblables et présentent des types si divers. Le problème se pose plein de difficultés devant les partisans de l'unité de l'espèce humaine, mais ce n'est pas ici le cas de le résoudre, il suffit de l'indiquer en passant.

J'aime mieux finir par un dernier mot sur ces vigoureux trappeurs, sur ces braves traitants, qui continuent si courageusement dans les prairies les habitudes de chasse, de commerce et d'excursion au milieu de tribus indiennes, habitudes que la première a introduites la France, et que ses enfants n'ont pas oubliées. Ces coureurs des grandes plaines sont des pionniers à leur façon, et je m'en voudrais si, après avoir vécu un moment au milieu d'eux, après avoir partagé leur tente, leurs repas, je ne leur avais pas consacré quelques lignes. Honneur donc à ces enfants lointains de la vieille France ! je suis sûr que vous les aimez déjà comme moi.

XV

LE GRAND CONSEIL DES CORBEAUX

Fort Laramie (Dakota), 14 novembre.

Voulez-vous que je vous raconte tout au long la conférence des Peaux-Rouges avec les commissaires de paix? Cela peut-être vous intéressera. Cela me fera passer le temps, car que faire de mieux en ce fort?

Vous savez que c'est avant-hier que les grands chefs des Corbeaux étaient convoqués à une solennelle entrevue par les commissaires de l'Union.

Ce jour-là, le soleil s'est levé radieux, le ciel était sans nuage, le temps d'une douceur exceptionnelle.

En comparant la température à celle des jours précédents, où ils avaient tant souffert pour venir à cheval du fond du Dakota, les vieux sachems ont dû penser que le Grand-Esprit se montrait enfin

favorable. Si le soleil, une de leurs divinités consentait à leur sourire, c'est qu'ils allaient sans doute avoir gain de cause dans le grand pow-wow avec les blancs.

L'heure indiquée pour l'ouverture du palabre était dix heures du matin. Les Indiens, qui ne sont jamais pressés et ne lisent l'heure qu'au soleil, se sont fait un peu attendre ; peut-être terminaient-ils aussi leurs cérémonies de grande médecine. Enfin, ils ont paru, ornés de leurs plus beaux habits. Quelques-uns étaient à cheval ; ils ont traversé à gué la rivière Laramie, pendant que les autres, suivis des femmes et des enfants, le squaws et les pappooses qui venaient pour assister à la conférence, arrivaient par le pont. La femme de Dent-d'Ours, un des principaux orateurs, était à cheval comme son mari, qu'elle ne quitte jamais. Les Indiennes enfourchent la bête comme les hommes.

Le grand chef Pied-Noir, ayant mis pied à terre, a fait signe aux braves ou guerriers de s'aligner. Chacun a un costume différent, celui-ci une peau de buffle sur une chemise de toile; cet autre une couverture de laine et une jaquette de peau de daim, rehaussée de franges, mais privée d'ornements en cheveux, dont les Indiens n'osent guère se parer devant les blancs. Les scalps, pour ce jour-là, sont restés à la maison. L'un porte un habit d'officier et un pantalon veuf de son siège ; les basques de l'habit sont heureusement assez longues.

Plusieurs ont le chef couvert d'un chapeau de

feutre noir, à forme calabraise, comme ceux des généraux américains. Le tour du chapeau est orné sur toute la hauteur, d'une série de rubans multicolores. Quelques chefs sont chaussés de bas et de mocassins de cuir. Le cou, les oreilles de tous sont chargés de colliers, de pendants faits de coquillages ou de dents d'animaux. Non content de tous ces ornements, un Corbeau a ajouté à sa chevelure une chevelure postiche, de sorte qu'il a une queue allant de l'occiput à la plante des pieds. Cette queue n'est pas bariolée comme celle du grand chef des Brûlés, mais elle est semée de plaques d'argent, rondes, de peu d'épaisseur, obtenues par le battage patient de dollards américains ou d'autres pièces de peu de valeur. Les ronds vont en diminuant régulièrement de la tête aux pieds, et l'on devine, à l'orgueil que montre le sachem porteur de cette parure, qu'il ne la donnerait pas pour un empire. Il faut que les Indiens attachent un grand prix à cet ornement, très-cher d'ailleurs, puisqu'on le retrouve chez toutes les tribus.

Le chef à la longue chevelure n'est pas le seul qui attire les regards. Un Corbeau porte avec fierté une large médaille, reçue naguère à Wasington des mains du président. Un autre, à défaut de médaille officielle, a pris une piastre mexicaine. A son tour, Cheval-Blanc n'a pas oublié de se parer du cheval d'argent qui lui a valu son nom, et qui pend comme une décoration sur sa poitrine. Il y

a joint un sachet carré de toile grise et fort peu propre, dans lequel il a soigneusement enfermé son miroir. Comme la plupart des Peaux-Rouges, il est très-inquiet de sa toilette et de la figure qu'il fait.

A côté de lui, marchent Bout-de-piquet-de-hutte, l'homme-qui-a-reçu-un-coup-de-fusil-à-la-face et l'oiseau-dans-son-nid, trois chefs ou guerriers en grande réputation chez les Corbeaux. La plupart des visages sont tatoués de rouge vermillon, de jaune, de bleu. Au milieu de l'assemblée, on distingue le pauvre blessé que vous connaissez, la jambe roidie dans l'appareil qui la maintient. Le vieux chef a voulu venir à toute force : on l'a hissé à cheval et fait descendre de là à grand peine, et il suit de son mieux clopin clopant.

Après s'être mis en ligne, les sachems ont entonné un chant de leur nation, grave, sombre, mêlé de cris discordants et parfois d'aboiements aigus. Les basses, les barytons et les ténors n'observent dans ce chœur aucune mesure, et cependant cette musique primitive, sauvage, va bien avec le type des chanteurs et avec le milieu qui encadre cette scène.

C'est de la sorte que les chefs se sont avancés sur une seule ligne, lentement, dans le plus grand ordre, sans s'inquiéter de la foule qui se presse autour d'eux. Jamais les Corbeaux, aux formes athlétiques, aux figures majestueuses, ne m'ont paru plus solennels. Puis ils se sont débandés et

sont entrés un moment dans la chambre des interprètes.

Là on n'a pas tardé à les prévenir que la commission les attendait pour ouvrir la séance.

La salle où s'est tenu le pow-wow est de grande dimension. Elle est construite en bois, et peut facilement contenir 250 à 300 personnes ; elle servait précédemment de magasin au quartier-maître du fort.

Les chefs des Corbeaux, assis ensemble sur des bancs, chacun à la place que lui assigne son rang, les commissaires, chacun sur un siège isolé, forment le cercle, de telle sorte que l'on peut dire que l'extrême civilisation est en face de l'extrême barbarie. C'est au centre de ce cercle que va se tenir l'orateur. Sur un des côtés, sont les interprètes et les agents des Indiens ; sur l'autre, le sténographe, le secrétaire de la commission, les rapporteurs des journaux, etc. Les femmes et les enfants des sachems sont venus, et quelques femmes, entre autres les plus vieilles matrones, se sont assises sur les mêmes bancs que les chefs. On voit là l'Eau-qui-court, la Jument-Jaune, et la Femme-qui-a-tué-l'ours. Les pappooses, tout jeunes et même à la mamelle, troublent souvent par leurs cris ou leurs pleurs le calme de l'assemblée, mais personne n'y prend garde, surtout les Corbeaux.

Les Laramie-Loafers, les trois grands chefs Sioux, guidés par Pallardie, les officiers, les soldats et les employés du fort, tout ce monde est venu pour

assister aux débats qui vont s'ouvrir. La commission, paternelle et libérale, n'a fermé la porte à personne.

Quand le silence s'est établi, le docteur Matthews, agent des États-Unis auprès des Corbeaux, se lève, et dit en anglais : « J'ai l'honneur de présenter à la commission de paix les chefs de la nation des Corbeaux ; » et se tournant vers les chefs, il dit en corbeau :

« Voici les commissaires envoyés de Washington pour faire la paix avec vous. Écoutez bien ce qu'ils vous diront, et vous verrez si je vous ai dit des mensonges. »

L'interprète des Corbeaux, Pierre Chêne, un Canadien, de sang à la fois irlandais et français, traduit ces paroles en anglais à la commission. Il est aidé dans ses fonctions par John Richard, fils de ce Français, à moitié Sioux, qui est venu momentanément installer sa hutte avec toute sa famille au milieu des Laramie-Loafers, et que vous connaissez maintenant aussi bien que moi.

Pierre Chêne et Richard ne brillent pas comme interprètes. Ils traduisent en mauvais anglais, et sans avoir égard au génie de la langue des Corbeaux, les éloquents discours qu'on va entendre, et feront regretter à la commission les vaillants truchements qu'elle vient de quitter au conseil des cinq nations du Sud [1].

[1] Ce conseil, tenu dans le Kansas, au mois d'octobre, sur le ruisseau de la Hutte à médecine (*Medecine Lodge Creck*), tribu-

La présentation des Corbeaux à la commission, et de celle-ci aux Corbeaux, est dans les mœurs américaines, qui tiennent en cela de celles des Anglais. Aux États-Unis, avant de parler à quelqu'un, il faut lui avoir été présenté.

Pendant que cette double présentation a lieu, les Corbeaux font entendre le cri sourd : *A'Hou !* qui sert à la fois de salut chez l'Indien des prairies et de signe d'approbation. En même temps, le calumet circule de bouche en bouche, tandis que les sachems muets, immobiles, semblent en apparence indifférents.

A la fin, Dent-d'Ours se lève, tire trois bouffées du calumet, et le présentant au docteur Matthews : « Fume, et souviens-toi de moi aujourd'hui et accorde-moi ce que je te demanderai ; » puis le passant au général Harney : « Fume, père, et aie pitié de moi ; » au président Taylor : « Père, fume, et souviens-toi de moi et de mon peuple, parce que nous sommes pauvres ; » et offrant aussi le calumet aux généraux Augur, Terry, Sanborn, au colonel Tappan : « Et toi de même, père, » dit-il à

taire de l'Arkansas, s'est terminé par un solennel traité de paix signé par les Comanches, les Apaches, les Kayoways, les Chayennes et les Arrapahoes. Tous ont consenti à se rendre dans les cantonnements ou *réserve* que leur ont indiqués les commissaires, sur les bords de la rivière Rouge, au sud du *Territoire indien*, où sont déjà cantonnés depuis longues années les Cherokees, les Creeks, les Chactas, les Osages et autres tribus des Etats atlantiques.

chacun d'eux, pendant que chacun des commissaires, approchant le tuyau de ses lèvres, tire une bouffée de la pipe, puis la rend à Dent-d'Ours, en inclinant la tête en manière d'assentiment, ou en poussant le cri guttural *A'hou !* Cela fait, Dent-d'Ours s'assied, et dit qu'il est prêt, lui et sa nation, à entendre les discours des blancs. Alors, au milieu d'un silence profond, le président Taylor se lève et lit le *speech* suivant, dont chaque phrase est traduite en corbeau par l'interprète Chêne, et que pour vous je reproduis ici textuellement en français :

« Mes amis, chefs, capitaines et guerriers de la nation des Corbeaux, le Grand-Esprit a fait tous les hommes, et c'est pourquoi nous sommes frères. Sur notre invitation, vous avez fait un long chemin au milieu des plus grandes difficultés pour venir nous voir. Nous avons aussi parcouru de longues distances pour vous voir et vous serrer la main. Votre Grand-Père à Washington, bien qu'il soit si éloigné de vous, est informé de votre bon vouloir. Il connaît votre amitié pour ses enfants blancs. Il sait aussi combien de preuves de paix vous avez données au gouvernement. Il connaît les obstacles qui vous assiègent. Il nous a envoyés pour vous voir et apprendre de votre bouche votre situation. Nous pourrons aviser ainsi aux mesures nécessaires pour éloigner de vous toute difficulté, et faire bonne route ensemble. Nous apprenons que de riches mines ont été trouvées dans votre pays, et que dans certains cas les blancs en ont pris possession.

Nous apprenons aussi que des routes ont été ouvertes à travers votre territoire, que des établissements y ont été créés, que le baffle que vous chassez est dispersé au loin et diminue même avec rapidité. Nous savons enfin que les blancs deviennent de plus en plus nombreux autour de vous, et s'emparent de vos meilleures terres pour les occuper définitivement.

« C'est parce que de telles choses ont lieu, que nous sommes envoyés vers vous par votre Grand-Père de Washington. Nous sommes envoyés pour prendre les mesures qui adouciront le plus possible cette fâcheuse situation, et vous protégeront en même temps contre tout embarras à venir. Nous désirons séparer une partie de votre territoire pour votre nation, où vous puissiez vivre à jamais vous et vos enfants, et où votre Grand-Père de Washington et la commission ne permettront à aucun blanc de s'établir. Nous désirons que vous nous indiquiez la section de votre territoire qui pour cela vous conviendrait le mieux. Et quand vous aurez ainsi marqué cette section, que nous ne pourrons jamais occuper, nous désirons acheter de vous le reste de vos terres pour en faire usage, en vous laissant toutefois le droit d'y chasser aussi longtemps que le buffle y subsistera. Dans la réserve que vous choisirez, nous entendons bâtir une maison pour votre agent, un moulin pour scier votre bois, un moulin pour broyer votre grain, une forge, une maison pour votre fermier, et toutes les autres

maisons qui pourront être nécessaires. Nous voulons aussi vous fournir sur ces réserves les chevaux et le bétail qui vous permettront d'avoir des provisions assurées, et de soutenir vos familles quand le buffle aura disparu. Nous désirons aussi vous envoyer chaque année des habits chauds qui vous couvrent confortablement, et des instruments agricoles qui vous rendent capables de gagner votre vie en travaillant la terre. Pour que vos enfants deviennent aussi intelligents que les blancs, nous voulons vous envoyer des maîtres qui les élèvent. Vous avez rendu nos cœurs contents en venant ici nous voir, et vous ne vous en irez pas les mains vides. Nous avons pour vous des présents en route. Ils devraient être déjà arrivés. Nous vous serons toujours reconnaissants des sentiments pacifiques que vous n'avez cessé de témoigner envers notre peuple, et nous comptons bien à l'avenir vous montrer toute notre amitié par nos actes. Maintenant, nous désirons entendre de vous tout ce que vous avez à nous dire. Nous apportons toute notre attention à vos paroles et nous vous répondrons animés du meilleur esprit. J'ai dit. »

La première partie de ce discours a été reçue de la part des Corbeaux avec des marques d'approbation générale, et entrecoupée de ces sons gutturaux qui sont pour les Indiens ce que sont les interjections : *Bien ! très-bien ! bravo !* dans notre Corps législatif. La seconde partie a été écoutée au contraire avec défiance, au milieu d'un silence glacial.

Quand le président a eu fini, le calumet a continué à passer de bouche en bouche, et les Indiens ont semblé se concerter. Un des commissaires, le général Sanborn, pour dissiper ce nuage et ramener le calme dans l'esprit des Corbeaux, prie l'interprète de leur faire entendre que ce n'est pas tout leur territoire que veulent occuper les blancs, mais seulement la partie qui est déjà en voie de colonisation. Cela ne paraît point convaincre les sachems.

Cependant Dent-d'Ours se lève : « Ce que vous m'avez dit, je l'ai parfaitement compris. Je suis venu pour vous voir, et je vais vous dire ce que je pense. » Alors, serrant la main au président Taylor : « Père, je suis venu de loin pour te voir, fais-moi justice ; puis au général Harney : « Père, tu m'a envoyé chercher, écoute-moi bien ; » puis au général Augur ; « Père je suis heureux de te rencontrer et de te serrer la main; fais quelque chose pour moi ; » et au général Terry : « Père, je suis bien fatigué ; je suis un homme pauvre ; je suis venu de bien loin pour te voir ; » et au général Sanborn : Père, fais quelque chose pour moi ; j'ai campé, en venant ici, dans des endroits où le bois et l'herbe manquaient, et où il faisait bien froid ; mes chevaux sont fatigués ; » enfin, s'adressant au colonel Tappan : « Père, regarde-moi, je suis pauvre ; aime-moi comme je t'aime et accorde-moi ce que je te demanderai. »

Quatre fois Dent-d'Ours fait le tour de l'hémicycle occupé par la commission, en répétant les mêmes formules, qu'il varie à peine, et serrant chaque fois

la main aux commissaires. On se demande quand finira cet exorde préparatoire, mais le docteur Matthews a soin d'avertir l'assemblée que c'est une coutume chez les Corbeaux de répéter jusqu'à quatre fois la cérémonie du *shake-hands* (serrement de mains) avec les gens qu'on veut honorer le plus. A la fin Dent-d'Ours, prenant une robe de buffle des mains de sa femme qui est là, la présente au général Harney : « Père, tu as les cheveux blancs, protège-toi de cette peau, elle garantira ta vieillesse contre le froid. » Puis l'orateur se rend au centre du cercle occupé d'une part par les Indiens, de l'autre par les commissaires, et demande la permission de parler assis. L'interprète traduit phrase par phrase le discours en anglais, le voici tel qu'il a été prononcé, tel que je l'ai écrit moi-même et pour ainsi dire sténographié en anglais sous la dictée de l'interprète :

« Pères, au printemps dernier, j'étais au pied de la montagne du Mouflon, et l'un de vos jeunes hommes me dit que vous viendriez nous visiter. Mon père blanc me demandait de faire une partie du chemin. J'hésitai, car j'étais loin, bien loin ; mais à la fin je me décidai à me mettre en route. Cet automne, quand les feuilles des arbres tombaient, les Corbeaux étaient sur les bords du ruisseau de Pierre Jaune. Votre messager m'apporta dix caisses de tabac, et nous fit connaître votre désir que nous vinssions à Laramie. En réponse je dis oui, oui ! J'aurais préféré que mon père blanc vînt au fort Philippe-Kearney, et non à Laramie, et je

dis que s'il avait poussé jusque-là, j'aurais répondu affirmativement à tout ce qu'il m'aurait demandé ; mais dans l'intervalle les mauvais jours sont arrivés, et j'ai dû venir à Laramie. Il fait froid, et mes chevaux ont piteuse mine. C'est donc mon père blanc qui va répondre oui, oui, à toutes les demandes que je vais lui adresser.

« Pères, j'ai fait une longue route pour venir vous voir. Je suis parti du fort Smith, je suis très-pauvre ; j'ai faim, j'ai froid. Nous n'avons trouvé en route ni buffle, ni bois, ni eau. Regardez-moi, vous tous qui m'écoutez. Je suis un homme comme vous. J'ai une tête et un visage comme vous. Nous sommes tous un seul et même peuple. Je veux que mes enfants et ma nation prospèrent et vivent de longues années. »

Et alors se levant, Dent-d'Ours se dirige vers les commissaires Taylor et Harney, et leur serre convulsivement les mains :

Pères, pères, pères, s'écrie-t-il par trois fois, écoutez-moi bien. Rappelez vos jeunes hommes de la montagne du Mouflon. Ils ont couru par le pays, ils ont détruit le bois qui poussait et le gazon vert; ils ont incendié nos terres. Pères, vos jeunes hommes ont dévasté la contrée et tué mes animaux, l'élan, le daim, l'antilope, mon buffle. Ils ne les tuent pas pour les manger ; ils les laissent pourrir où ils tombent. Pères, si j'allais dans votre pays tuer votre bétail, que diriez-vous ? N'aurais-je pas tort, et ne me feriez-vous pas la guerre ? Eh bien,

les Sioux m'ont offert des centaines de mules et de chevaux pour aller en guerre avec eux, et je n'y suis pas allé.

« Il y a de cela longtemps, vous avez fait un traité avec la nation des Corbeaux ; puis vous avez emmené un de nos chefs avec vous dans les États. Vous entendez bien ce que je veux dire, je le suppose. Ce chef n'est jamais retourné. Où est-il? Nous ne l'avons plus revu, et nous sommes fatigués d'attendre. Donnez-nous ce qu'il a laissé. Nous ses amis, ses parents, nous sommes venus pour connaître ses dernières volontés.

« J'ai appris que vous aviez aussi envoyé des courriers aux Sioux. Vous avez fait à ceux-ci, comme à nous, des présents de tabac; mais les Sioux m'ont dit qu'ils ne viendraient pas ; car vous les aviez toujours trompés. Les Sioux nous ont dit: « Ah ! les pères blancs vous ont appelés et vous allez « les voir. Ils vous traiteront comme ils nous ont « traités. Allez et voyez, et revenez nous dire ce « que vous avez entendu. Les pères blancs sédui« ront vos oreilles par d'agréables paroles et de « douces promesses qu'ils ne tiendront jamais. Al« lez, et voyez-les, et ils se moqueront de vous. »

« J'ai laissé dire les Sioux et je suis venu vous visiter. Quand je retournerai, je m'attends à perdre en route la moitié de mes chevaux.

« Pères, pères, je ne suis point honteux de parler devant vous. Le Grand-Esprit nous a faits tous, mais il a mis l'homme rouge au centre, et les blancs

tout autour. Faites de moi un Indien intelligent. Ah ! mon cœur déborde, il est plein d'amertume. Tous les Corbeaux, les vieux chefs des anciens jours, nos aïeux, nos grands-pères, nos grand'-mères, nous ont dit souvent. « Soyez amis « des Visages-Pâles, parce qu'ils sont puis- « sants. »

« Nous, leurs enfants, nous avons obéi et voici ce qui est arrivé.

« Il y a longtemps, il y a plus de quarante ans, les Corbeaux campaient sur le Missouri.

« Notre chef reçut à la tête un coup de pistolet d'un chef blanc. (Ici le général Harney interrompt l'orateur et dit : Le chef blanc était fou, j'étais là, j'ai vu la chose.)

« Un jour, sur le ruisseau de Pierre Jaune, il y avait trois fourgons campés. Il y avait là trois hommes blancs et avec eux une femme blanche. Quatre Corbeaux vinrent à eux et leur demandèrent un morceau de pain. Un des hommes blancs prit son fusil et tira. Cheval-Alezan, un chef, fut atteint et mourut. Nous, nous oubliâmes ce méfait. Et ces choses, je vous les dis pour vous montrer que les Visages-Pâles ont eu des torts aussi bien que les Indiens.

« Il y a quelque temps, j'allai au fort Benton, car nous avions, nous aussi, eu des torts. Mes jeunes hommes avaient tiré par erreur sur des blancs. J'en demandai pardon au chef blanc. Je lui donnai neuf mules et soixante robes de buffle en expiation

du mal que nous avions fait. C'est ainsi que je payai pour nos torts.

« De là, j'allai au fort Smith, sur le ruisseau du Mouflon, et j'y trouvai les blancs. Je me présentai pour toucher la main aux officiers, mais ils me répondirent en me mettant les poings sur la figure et en me jetant à terre. C'est ainsi que nous sommes traités par vos jeunes hommes.

« Pères, vous m'avez parlé de bêcher la terre et d'élever du bétail. Je ne veux pas qu'on me tienne de tels discours. J'ai été élevé avec le buffle et je l'aime. Depuis ma naissance, j'ai appris comme vos chefs à être fort, à lever ma tente quand il en est besoin et à courir à travers la prairie selon mon bon plaisir. Ayez pitié de nous, je suis fatigué de parler.

« Et toi, père, — s'adressant au président Taylor et lui donnant ses sandales, — prends ces mocassins, et tiens-toi les pieds chauds. »

Le discours de Dent-d'Ours a été interrompu du côté des Indiens par de fréquentes marques d'assentiment, et les commissaires eux-mêmes ont fait entendre, à certains passages, des accents non équivoques d'approbation.

L'orateur, qu'aucun signe d'applaudissement n'a influencé, a continué son discours lentement, s'arrêtant à chaque phrase, pour laisser l'interprète traduire ; puis, reprenant sans peine le fil de son discours, comme s'il l'eût prononcé tout d'une haleine. Et cependant il improvisait.

La langue harmonieuse, bien qu'un peu gutturale, des Corbeaux, langue musicale, semée de voyelles et d'aspirations comme l'espagnol, qu'elle rappelle, ainsi que le sioux, cette langue prêtait un charme de plus au discours de Dent-d'Ours. Il accompagnait ses paroles d'un geste cadencé et doux, noble et élégant, et qui avait l'avantage d'être en relation avec l'idée qu'il voulait exprimer. Les gestes composent chez les Peaux-Rouges une langue universelle, comme les signes des sourds-muets.

« J'ai compris tout ce qu'ont dit les Corbeaux, dit à Pallardie l'Ours-Agile, l'un des chefs sioux présents, en sortant de la conférence, rien qu'aux gestes qu'ils faisaient. »

Quand Dent-d'Ours a eu fini de parler, Pied-Noir, un autre grand orateur des Corbeaux, s'est levé et est venu serrer la main à chacun des commissaires, remerciant ses pères blancs qui sont venus pour voir les Peaux-Rouges, et confirmant ce qu'a dit Dent-d'Ours, que les Corbeaux sont pauvres et fatigués ; qu'ils ont souffert en route du froid, de la faim, du manque d'eau, que leurs chevaux font peine à voir. Pied-Noir supplie chacun des commissaires individuellement de l'écouter avec patience, d'une oreille attentive, et de faire droit à ses demandes.

Enfin, se dépouillant de sa robe de buffle, il en entoure les épaules du président Taylor, en lui disant : « Garde cette robe, car, en l'acceptant, tu reconnaîtras que tu es mon frère. »

Et alors, se rendant au milieu du conseil et rejetant avec ses mains ses longs cheveux noirs, qui lui tombent jusqu'au milieu du dos :

« Quand les Corbeaux manquent de flèches, dit-il, ils en font avec des morceaux de fer ; quand ils manquent de feu, ils frottent deux cailloux l'un contre l'autre et allument ainsi du bois pour se chauffer ; quand ils veulent dépecer les animaux, ils font des couteaux de pierre, et c'est ainsi qu'ils en usent avec les bêtes qu'ils tuent à la chasse. Tout cela, les Corbeaux savent bien le faire ; mais s'ils allaient sur les réserves que leur indiquent les blancs, ils ne sauraient conduire les bœufs ni labourer la terre avec la charrue. C'est pourquoi ils n'aiment point qu'on leur parle de ces choses. Que leurs pères blancs leur donnent plutôt des chevaux pour chasser le buffle, et des fusils pour le tuer, et tout ira bien. Le Grand-Esprit a fait l'homme et la femme pour vivre ensemble ; l'homme pour chasser et la femme pour travailler. Nous ne voulons rien changer à cette situation.

« Pères, j'ai toujours été ami des blancs, et je veux continuer à l'être. J'ai été élevé comme un sauvage, mais je n'ai jamais fait de tort à personne. Il y a plusieurs années, les blancs vinrent acheter aux Corbeaux la route de Californie, qui passe au fort Laramie. Pour cette route, ils devaient payer cinquante années d'indemnités. Les Corbeaux n'ont reçu ces indemnités que deux ou trois ans. C'est après avoir signé ce traité qu'un de nos grands

chefs est allé dans votre pays. Nous ne l'avons jamais plus revu. Nous voudrions savoir ce qu'il est devenu, s'il est monté dans les nuages ou s'il est descendu sous terre... »

Pied-Noir fait ensuite l'histoire de sa nation dans le passé. Elle était alors puissante, aujourd'hui elle est pauvre ; on dirait que le Grand-Esprit s'est retiré d'elle. Revenant à ce propos sur les traités conclus, et toujours violés par les blancs : « A quoi bon faire des traités, si c'est de la sorte que les blancs les observent ?...

« Ne nous parlez pas de nous confiner dans un coin de notre territoire ; abandonnez plutôt la route de la rivière à la Poudre. Rappelez vos jeunes hommes qui sont campés le long de cette route et tous ceux qui cherchent de l'or. Ce sont ceux qui sont cause de toutes nos guerres et de tous nos malheurs. » Ici, la voix de l'orateur s'émeut, son corps tremble, la sueur perle en larges gouttes sur sa face, ses yeux brillent d'un éclat inusité. Tels devaient paraître devant les rois de l'Asie les vieux prophètes d'Israël, quand ils venaient leur faire entendre les plaintes du peuple juif.

S'arrêtant un instant, Pied-Noir ramène de nouveau ses longs cheveux en arrière ; puis, passant la main sur son front, comme pour rassembler ses souvenirs, il rappelle, comme Dent-d'Ours, et au milieu des sourds murmures des Indiens qui l'approuvent, tous les mauvais traitements des blancs envers les Corbeaux, qui n'ont eu aucun tort. Il si-

gnale les indignes malversations des agents qui leur vendent des farines avariées, ce dont une fois cinq ou six Indiens sont morts, et leur donnent des marchandises hors d'emploi pour de bonnes robes de buffle. Se dressant alors de toute sa hauteur, et élevant fièrement le bras : « Mais sur tout cela, s'écrie-t-il, mon cœur est de roche ; je ne veux pas me plaindre. » Et rappelant enfin comment on les a frauduleusement dépouillés de leurs terres : « Bien que je sois pauvre, je ne mourrai point, dit-il, mon bras est solide, et je puis encore chasser le buffle comme mes pères l'ont chassé... Vos jeunes hommes sont fous, rappelez-les. Ils sont comme les enfants ; ils ne connaissent pas ce dont ils ont besoin ; ils tuent le buffle pour le seul plaisir de se distraire, pendant que nous souffrons de la faim et que nous devenons pauvres. Si vous voulez la paix, renvoyez vos soldats vers l'est, qu'ils y vivent; mais non chez nous, où ils portent le trouble et la guerre. » Et alors, frappant de ses deux mains sa large poitrine toute nue: « Mes grands-pères ont recommandé à la nation des Corbeaux d'être bonne. Comment pourrions-nous être bons, quand vous prenez nos terres, en nous promettant en retour tant de choses que vous ne donnez jamais ? Nous ne sommes pas des esclaves, et nous ne sommes pas des chiens. Un jour, au fort Smith, comme je demandais des provisions aux soldats, ils m'ont frappé à la tête d'un coup de bâton. Quand je me le rappelle, je deviens méchant et féroce. Il n'y a donc

pas d'hommes dans votre pays, pour que vous envoyiez ici ces enfants si bien habillés qui nous imposent ces vexations ? » Et sa lèvre est plissée par le mépris, et il tend vers l'un des commissaires sa main saisie d'un tremblement convulsif.

« ...Nous voulons vivre comme nous avons été élevés, en chassant les animaux des prairies. Ne nous parlez donc plus de nous cantonner sur des réserves et de nous faire cultiver la terre. Laissez-nous aller où va le buffle. Envoyez vos fermiers, mais que ce ne soit pas pour nous. Le Corbeau promène son camp à travers la plaine et chasse l'antilope et le buffle. C'est là ce qu'il aime. Pères, regardez-moi et regardez tous les Corbeaux : ils sont de la même opinion que moi. Si vous nous donnez un homme blanc pour agent et pour traitant, je voudrais que ce fût John Richard, Pierre Chêne, et le docteur Matthews. Ceux-là sont francs et ne mentent pas (assentiment de tous les Corbeaux). Regardez-moi, et regardez mon peuple. Je ne suis pas honteux de vous parler. » Et alors, allant de nouveau serrer la main aux commissaires : « Père, leur dit-il à chacun d'une voix radoucie, fais quelque chose pour moi ; je suis fatigué d'avoir parlé si longtemps. » Et il va s'asseoir en silence, et prend le calumet qu'on lui passe, la tête inclinée et le regard pensif.

Quand Pied-Noir a repris sa place, un vieux Corbeau qui, depuis le commencement du conseil, tient à la main une longue verge, avec laquelle

il est arrivé le matin, se lève. Le Loup (c'est le nom de ce troisième orateur), est en même temps le lettré de la bande, ami des apologues et en racontant au besoin. Après avoir procédé comme d'usage à la cérémonie du *shake-hands*, il prend sa place au centre de l'hémicycle, tenant toujours sa longue tige à la main. Elle est en bois de noyer dur (*hickorg*), à dix nœuds. Le Loup appelle chacun de ces nœuds une génération d'hommes, et montre comme chaque génération naît, se développe et meurt, faisant place à une autre. Chacune de ces générations est ensuite assimilée par le Loup à une génération de Corbeaux. Sa nation a été amie des blancs pendant tout cet espace de temps. « Pour que la génération actuelle continue de même, s'écrie alors l'orateur, dont la fin de l'apologue est impatiemment attendue par les commissaires, n'envoyez plus de fourgons sur la route de la rivière à la Poudre, surtout n'y envoyez plus de soldats. Rappelez vos jeunes hommes de notre pays, et alors nous serons heureux et vivrons en bonne harmonie avec vous, comme nous avons vécu pendant les générations précédentes. »

Ce *speech*, aussi humoristique que les premiers ont été sérieux, prouve aux commissaires que le principe de mêler l'agréable à l'utile est en faveur même auprès des Indiens. L'heure est d'ailleurs avancée. Il est une heure d'après midi : depuis plus de trois heures on est en conférence. Le sténographe, les *reporters*, les commissaires n'en peuvent

plus. Quant aux Indiens, fumant toujours le calumet, ils restent impassibles sur leur banc, et certainement demeureraient là jusqu'au soir, si on ne les congédiait. Néanmoins, il est temps de lever la séance, ce que fait le président Taylor, en ajournant le conseil au lendemain matin.

Les chefs s'en sont allés lentement, un à un, suivis de leurs *squaws*. Ils sont venus toucher la main aux commissaires. Les vieillards et les matrones ont même embrassé le président et le général Harney, en frottant leurs joues et leur nez contre les leurs, non sans laisser un peu de vermillon sur la peau des hommes blancs. L'Américain ne s'inquiète pas pour si peu, et tous les commissaires se sont livrés d'aussi bonne grâce aux embrassades des Peaux-Rouges, qu'ils se sont prêté à la cérémonie du *shake-hands* et à celle du calumet.

Les orateurs et leur bande ne sont pas retournés chez eux sans dîner. Ils se sont rendus, en sortant du conseil, dans l'appartement des interprètes, et là ont pris part à un repas que leur ont offert les commissaires ; mais ceux-ci ont dîné ailleurs. Sans couteaux et sans fourchettes, assis par terre ou sur des lits, les Indiens se sont emparés de gros quartiers de bœuf ou de mouton rôti. Quand ils y ont mordu à belles dents, ils les ont passés fraternellement à leur voisin. La boisson est du café noir, qui circule dans d'énormes tasses en faïence. On emplit celles-ci à plusieurs reprises dans un vaste chaudron où fume l'infusion aromatique au milieu

de l'appartement. Les Corbeaux ont fait largement honneur à tous les plats, mais le festin a été calme, silencieux, et nul n'a disputé à son voisin une place ou un morceanx de choix. Pendant le dîner, quelques femmes sioux, du village de *Laramie-Loafers*, sont venues en curieuses, et se sont assises sur le devant de la porte de la salle du festin. Elles se sont rendu entre elles, pour passer le temps, le même service que se rendent les femmes du peuple à Naples en fouillant dans leurs cheveux ; mais les convives n'y ont pris garde et ont continué à manger.

Le soir, des danses ont eu lieu, en plein air, devant la tente du *père* Richard. Là encore le café a circulé abondamment. Le feu était allumé au milieu du rond formé par les danseurs, et ceux-ci en chantant, et suivis de leurs femmes, ont commencé leur danse de guerre. Les mouvements sont d'abord très-lents, puis, à la fin, précipités. Les jambes surtout sont en jeu et l'on pousse des hurlements en cadence. Tout cela est terrible, quand on prélude ainsi à quelque combat, ou que l'on danse autour d'un prisonnier que l'on va mettre à mort et qu'auparavant l'on torture. Devant la tente du vieux Richard, la danse des Corbeaux n'a pas présenté ses caractères sinistres : elle a fatigué bien vite les spectateurs, ennuyés de ces mouvements et de ces chants monotones, qui marquent une ressemblance de plus entre les Peaux-Rouges et les races asiatiques, dont on les prétend sortis.

La race rouge n'a pas, comme la race noire, le don de la danse et du chant. Les Corbeaux eux-mêmes ont fini par se lasser de leur musique et de leur pas cadencé. De bonne heures ils sont allés se coucher et se préparer au conseil du lendemain.

Hier, à l'heure indiquée (dix heures du matin), les Corbeaux ne paraissaient pas. La délibération de la veille n'a pas été tout à fait amicale, et l'on se demande si les Indiens retourneront au conseil. Ils ont enfin paru, mais isolément et non plus en une masse compacte comme la première fois. Dent-d'Ours est absent ; il fait dire qu'il est malade et qu'il éprouve le besoin de retourner chez lui et de manger du buffle frais. La vérité, c'est qu'il y a eu la veille une dispute entre les Arrapahoes et les Corbeaux. Ceux-ci ont dû partager avec leurs frères rouges un bœuf que leur a donné la commission, et s'y sont prêtés de mauvaise grâce. Cependant, Dent-d'Ours se montre bientôt, et vient, toujours accompagné de sa femme, prendre sa place dans le conseil, tandis que la conférence est déjà ouverte.

Tout a lieu cette fois sans le cérémonial de la veille : les présentations, la connaissance sont faites, et c'est en quelque sorte comme la continuation du conseil précédent.

Le président Taylor ouvre la séance en répliquant aux discours des Corbeaux. Suivant son habitude, il lit son *speech*, et il le lit froidement, avec une grande lenteur. Les discours officiels lus, préparés, sont les mêmes partout, sans animation, san

vie. M. Taylor ferait mieux d'improviser quelques chaudes paroles devant ces grands chefs dont les discours de la veille sont de si beaux modèles d'éloquence, et qui ont en quelque sorte indiqué aux orateurs blancs la marche qu'ils devraient toujours suivre dans les *pow-wow* avec les Indiens.

Le président remercie les Corbeaux de ne s'être pas vengés de ceux qui les avaient maltraités, et dit qu'il informera leur Grand Père et de leur bonne conduite et des méfaits des blancs, qui seront punis. « A l'avenir, ajoute-t il, prévenez immédiatement votre agent, qui vous fera rendre justice... Vous ne vous en irez pas cette fois les mains vides, et nous remplacerons les chevaux que vous avez perdus... Le chef que vous aviez envoyé aux États fut bien traité, reçut des présents, et nous l'avons suivi dans son retour jusque sur le Missouri. Là il a disparu soudainement, soit qu'il ait été assassiné ou qu'il se soit noyé dans la rivière, en tombant d'un *steamer*. Nous sommes fort peinés de cet accident, et nous nous proposons de donner deux chevaux aux parents de ce chef, comme compensation. » Ici l'interprète fait remarquer que deux des parents sont présents : c'est Cheval-Blanc et un autre vieux sachem, qui témoignent d'une grande joie à ce cadeau inespéré qui leur arrive.

« Vous dites, continue le président, que vous préférez vivre comme vous avez toujours vécu, au lieu de vous enfermer dans des *réserves*. C'est pour votre bien que nous vous indiquons ces cantonne-

ments : le buffle diminue avec rapidité, et avant peu d'années il aura tout à fait disparu... Les blancs sont maintenant dans les grandes plaines, et ont bâti des villes jusque sur les bords de la mer de l'Ouest... Nous voulons, quand il est encore temps, vous garantir un territoire qui soit à jamais à vous et à vos enfants. Vous n'avez pas besoin d'y aller tout de suite. Chassez maintenant où il vous plaira, mais sur ce territoire, qui vous aura été réservé, les blancs ne pourront mettre le pied ; le Grand Père les en ferait sortir à coups de fusil. » Marques d'enthousiasme, approbation. Cheval-Blanc se lève, et va toucher la main aux commissaires. « ... Le printemps prochain, nous prendrons une décision au sujet de l'abandon de la route de la rivière à la Poudre. La saison est maintenant trop avancée pour que nous quittions les forts que nous avons sur cette route... Si les Sioux cessent de nous faire la guerre, il est probable que nous vous rétrocéderons cette partie de votre territoire... Vous nous avez demandé Pierre Chêne et John Richard pour traitants, et le docteur J. Matthews pour agent : nous consentons à vous les donner... Retenez bien ce que je vous ai dit comme venant de la part de tous les commissaires. Faites-le savoir quand vous serez retournés chez vous, et gardez-en le souvenir. J'ai dit. »

Ce *speech* terminé, le président demande si quelqu'un des chefs présents a des observations à faire. Pied-Noir se lève, et dit qu'un chef des Sioux du

nord, son beau-frère, l'Homme-qui-est-effrayé-de-ses-chevaux, lui a dit un jour que les Sioux faisaient la guerre aux blancs à cause de la route de rivière à la Poudre ; il vaudrait donc mieux abandonner au plus vite cette route. « Vous parlez de la disparition du buffle et des autres animaux des prairies, ajoute Pied-Noir, mais dans mon pays nous avons encore abondance de buffles, de daims, d'élans, d'antilopes ; beaucoup de castor sur les petits cours d'eau, beaucoup de poissons, de bons poissons, sur toutes nos rivières. Vous voudriez avoir notre pays pour rien, cela n'est pas loyal. Moi, je viens vous demander aujourd'hui le payement d'une partie de mes terres sur lesquelles vous vivez. Et vous parlez de faire des traités ! Vous n'avez pas observé celui que vous avez signé à Horse-Creek. Payez d'abord ce que vous nous devez, et vous parlerez ensuite de conclure un autre traité ! » Ici, le commissaire Taylor et les généraux Harney et Sanborn ne peuvent s'empêcher de déclarer que, pendant dix ans, les indemnités, dues aux Indiens, ont été envoyés régulièrement de Washington ; si elles ne leur sont pas parvenues, c'est que les agents les ont volées [1]. « Nous sommes

[1] Non-seulement la plupart des agents volent les objets qu'on envoie aux tribus, mais encore les revendent aux Indiens au double et au triple de leur valeur. D'autres fois le gouvernement de Washington, trompé lui-même par ses commis, envoie des objets hors d'usage, comme des centaines de douzaines de jarretières élastiques à des gens qui ne portent pas de chaussettes,

honteux de cela, disent les commissaires aux Indiens, mais justice sera faite. »

Cependant le Loup succède à Pied-Noir, et dit qu'il serait d'autant plus facile d'abandonner la route de la rivière à la Poudre, que les colons qui passent par là pour aller chercher de l'or dans la territoire du Montana, pourraient prendre ou le Missouri ou la route qui est de l'autre côté, sur la rive gauche. « Ces deux routes, je vous les donne, dit le Loup, mais non les autres. Il y a beaucoup d'or dans mon pays, je sais où il est, mais je ne l'ai jamais dit à personne, de peur que les blancs n'envahissent l'endroit. Nous n'avons pas besoin d'or ni d'argent, nous ne les employons pas dans nos échanges.

A peine le Loup a-t-il fini, qu'un vieux sachem se lève, fait le tour de l'hémicycle occupé par les commissaires, et leur touchant à chacun la main, dit qu'il a une longue route à faire pour s'en retourner, et qu'il ne veut pas partir sans les bons souhaits de ses pères blancs. Les commissaires lui souhaitent le plus heureux voyage.

ou de fourchettes à des gens qui mangent avec leurs doigts; ou bien ce sont des caisses de guimbardes, de petits miroirs, de canifs ébréchés, en un mot tous les *rossignols* des bazars de New-York, de Philadelphie ou de Baltimore, qu'on vend à prix d'or au gouvernement central et dont les Indiens n'ont que faire. Partout, du nord au sud des États-Unis, de pareilles indignités ont été signalées non-seulement par les chefs indiens qui s'en sont plaints amèrement à maintes reprises, mais dans les enquêtes mêmes du gouvernement.

Le traité de paix est alors déroulé et présenté aux Corbeaux pour qu'ils y apposent leur signature[1], mais aucun d'eux ne veut le signer. Les uns disent qu'ils ne peuvent le faire sans l'assentiment des Sioux, qui ne sont pas là ; les autres, qu'ils ne signeront que si l'on abandonne auparavant la route et les forts de la rivière à la Poudre, objet de toutes les discussions. Le Loup ajoute que tous les chefs des Corbeaux ne sont pas présents, et qu'ils n'ont pas fait connaître leur intention. Bref, l'insuccès est complet, alors que les résultats ont été si décisifs avec les cinq grandes nations du Sud, et la commission se voit forcée d'ajourner à un moment plus propice et à une saison plus favorable, la reprise de ses travaux. On se donne rendez-vous à *sept lunes, quand le gazon sera vert*, ce qui, dans le calendrier des peuples civilisés, signifie vers le 5 juin 1868. Le lieu de rendez-vous est cette fois le fort Phil-Kearney, et non plus le fort Laramie. Cela satisfait les Corbeaux, qui gagnent sur la route à faire plusieurs centaines de milles. Enfin, on annonce aux sachems, impatients de recevoir leurs cadeaux et de repartir, que les cadeaux vont arriver, et qu'il y en a beaucoup et de beaux, ce à quoi les Corbeaux répondent par des grognements de joie ; et la séance est levée.

Hier soir, les commissaires ont tenu aussi un

[1] Les Indiens signent en faisant une croix, un trait à la plume, ou en essayant d'imiter l'animal dont ils portent le nom : l'ours, le loup, l'élan, la tortue, etc.

pow-wow avec les deux chefs des Arrapahoes, Cheval-Alezan et Charbon-Noir. L'interprète était Vendredi, un Arrapahoe, qui a été trouvé tout enfant dans les prairies par le major Fitz-Patrick, un des plus célèbres traitants de l'Ouest. C'était un vendredi que cette rencontre eut lieu ; de là le nom donné à l'enfant, comme au fidèle serviteur de Robinson. Le major a fait élever Vendredi, puis, quand son fils adoptif a eu vingt ans, il l'a rendu à sa tribu. Vendredi parle couramment l'anglais, mais ne l'écrit point, car il n'a guère profité de l'éducation que lui a fait donner le major. Il est aujourd'hui auprès des Arrapahoes, dont il est l'interprète et l'agent. Il a le type de sa nation, le regard faux, l'air traître et l'on ne saurait établir aucune comparaison entre la physionomie large, ouverte et majestueuse des Corbeaux, et celle des Arrapahoes. Ceux-ci ont été, dans ces derniers temps, avec les Chayennes, les plus sanguinaires des Indiens des prairies, et leur type, à en juger par les trois que j'ai vus, et qui se ressemblent singulièrement, justifie leur terrible renom. Ce sont hommes qu'il ne ferait pas bon de rencontrer tout seul au coin d'un bois. Il n'est pas jusqu'à la langue arrapahoe, sourde, toute gutturale, et dont il est absolument impossible de reproduire les sons dans notre langue, qui ne devienne pour le blanc un objet d'éloignement, je dirai même de répulsion vis-à-vis de cette affreuse bande de Peaux-Rouges.

Cheval-Alezan a parlé aux commissaires au nom

de toute sa tribu, qui est campée entre la Plate du nord et celle du sud. Petit-Bouclier, le grand chef, lui a donné sa procuration. L'air de l'orateur semble annoncer un discours semé d'invectives, rempli de fiel, comme celui que Pied-Noir, se plaignant du reste avec tant de raison, a adressé la veille aux commissaires. Il n'en est rien. Le *speech* a été des plus calmes. Cheval-Alezan a parlé assis et traité avec la commission des besoins de sa tribu comme on parle tranquillement de ses affaires en famille, après dîner : « J'ai fait aujourd'hui, a-t-il dit, ce que je désirais depuis longtemps ; j'aime mes pères blancs, et je leur ai touché la main... Dès que j'ai su que vous me demandiez, je suis accouru. Nos vieux sachems m'ont envoyé vers vous, et attendent avec impatience les nouvelles que je leur rapporterai... Au sud de la Plate, il y a d'excellents terrains, bien arrosés ; c'est là que nous voudrions nous établir et commencer à cultiver le sol. C'est pour cela que je suis venu. Bâtissez-moi une maison où je puisse passer ma vie. Apprenez-moi à planter le blé et le maïs... Ce que vous avez fait avec les Arrapahoes du sud est bien, et je pense que vous ferez la même chose avec ceux du nord... Petit-Loup et Vieux-Ours, chef des Chayennes du nord, et l'Homme-effrayé-de-ses-chevaux, qui commande une bande de Sioux, sont venus me voir, et m'ont félicité sur le voyage que j'allais faire, disant qu'eux aussi voulaient venir vous visiter... A la prochaine lune, avec quelques-uns de mes hommes, je veux aller

planter ma tente au sud de la Plate, près du fort Sanders. Peu m'importe si la neige est épaisse. Ma tribu viendra me rejoindre au printemps... Je voudrais m'en retourner le plus tôt possible pour préparer là-bas quelques robes de buffle... J'ai besoin que vous me donniez quelques provisions, quand je changerai de camp... Il me faut chasser pour vivre. Je n'ai plus que très-peu de poudre, et vous me feriez plaisir de m'en donner... Nos vieux sachems me demanderont aussi du tabac quand je retournerai. J'ai fini. »

La commission a répondu aux paroles de Cheval-Alezan en lui accordant tout ce qu'il demandait. Les Arrapahoes sont partis satisfaits, et les commissaires ne le sont pas moins d'avoir trouvé des Indiens aussi conciliants.

Les Sioux et les Chayennes du nord, que l'on attend toujours, ne paraissant pas, la commission va se débander. Une partie restera à Laramie pour recevoir les cadeaux qui arrivent et les distribuer aux Indiens, l'autre retournera à Chayennes et de là à North-Plate, où les commissaires demeurés à Laramie ne tarderont pas à revenir de leur côté.

XVI

MONÉKA, LA PERLE DES PRAIRIES

Fort Laramie, 15 novembre.

Dans les moments de loisir que m'ont laissés les conférences, je suis allé me promener autour du fort. J'aime le calme solennel de ce désert. Partout, dans la campagne, courent ces lignes de coteaux peu élevés, formés de grès tendres, de cailloux roulés, et que je vous ai si souvent dépeints. Au pied d'un de ces coteaux, sont des cotonniers ou peupliers du Canada qui jalonnent le cours d'un petit ruisseau. Là est le cimetière des Peaux-Rouges, car dans les branchages de ces arbres sont ensevelis des Indiens. Le corps est enveloppé de toile ou d'une peau de buffle cousue, quelquefois d'une couverture de laine. Le mort est là avec ses plus beaux ornements, ses mocassins ornés de perles, ses colliers de coquillages ou de verroteries. Les

loups et les rapaces affamés sont venus violer ces sépultures, comme l'on peut s'en assurer aisément en montant sur ces arbres. Le linceul qui recouvre le mort a souvent été mis en lambeaux par les bêtes, et les os du squelette n'occupent plus leur place ordinaire. Cependant quelques corps, protégés par leur enveloppe extérieure, sont restés bien conservés, et j'ai vu celui d'une jeune fille dont la peau est intacte, et même encore colorée. L'air pur des prairies a momifié ce corps délicat. On dirait que la vie vient à peine de le quitter ou que la jeune Indienne dort.

J'ai demandé à l'Ours-Agile pourquoi les Peaux-Rouges ensevelissent ainsi les leurs en plein air, au lieu de les mettre en terre : « Les esprits aiment à voyager, m'a-t-il répondu, surtout de nuit ; il ne faut pas y mettre d'obstacle, et la terre que vous jetez sur eux les gêne pour sortir. »

C'est sans doute pour faciliter de tels voyages que l'on dépose souvent sur le cercueil du mort la selle de son cheval. Au milieu de la prairie on a ainsi enterré, à Laramie, un chef sioux, la Vieille-Fumée, ou, comme l'appellent les traitants de l'endroit, le *père Laboucane*. La selle est sur le cercueil, et tant est grand le respect que les Indiens ont pour les tombes, que personne ne l'a encore volée.

Les morts dont je viens de vous parler, hôtes silencieux des grandes plaines, ne sont pas les seuls qui ont été ensevelis auprès du fort Laramie. D'autres morts dorment dans ces campagnes, et le cimetière

du fort a offert un dernier asile à plus d'un émigrant, à plus d'un soldat qui a fait sa dernière étape dans les lointaines prairies. Les pierres parlent et racontent ici plus d'une lamentable histoire. La mort aussi a rapproché les rangs et les races elles-mêmes, car quelques Indiens ont été ensevelis, avec leur mode de sépulture, dans le cimetière des blancs. Les cercueils, portés sur quatre piquets, sont recouverts d'une couverture de laine rouge. Un d'entre eux attire surtout l'attention. Une tête de cheval est clouée sur chacun des supports ; sur les montants opposés sont attachées les queues. Devant les têtes, on voit éparses par terre les douves d'un petit tonneau défoncé. Que signifient ces emblèmes ? Est-ce là le tombeau d'un grand chef, et a-t-on immolé sur son cercueil, comme autrefois pour les guerriers germains, les deux poneys qu'il affectionnait le plus?

Je me suis informé auprès d'un des résidents du fort de l'histoire qui se rattache à cette tombe.

— Ce n'est pas la tombe d'un chef, m'a-t-il dit, c'est celle de Monéka, la fille de la Queue-Bariolée.

— Je connais bien de réputation la Queue-Bariolée, ai-je répondu. Qui peut ignorer ici le nom de Sintegeleshka, l'illustre chef des Brûlés ? Cependant je ne l'ai jamais vu.

— Comment ! vous n'avez pas encore vu la Queue-Bariolée, et vous êtes venu dans les prairies !

— Je n'ai pas encore vu Sintegeleshka. La pre-

mière fois que je parcourais le chemin de fer du Pacifique, il y a quelques semaines, le grand guerrier était dans les environs du fort Sedgwick, près la station de Julesburg. On nous avait annoncé qu'il venait de se brouiller de nouveau avec les blancs, et qu'il arrêterait le train, comme ses *braves* (ses lieutenants) l'avaient fait déjà récemment.

— Et il vous fit dérailler?

— Il n'en a rien été. La Queue-Bariolée échangea même alors à North-Plate un *speech* amical avec les commissaires, et leur promit de se rendre, accompagné de ses guerriers, aux conférences de Laramie.

— Vous voyez bien qu'il n'est pas venu.

— Je ne m'en aperçois que trop. Aussi, ne pouvant entendre de sa bouche l'histoire de Monéka, je vous prie de me la raconter.

Mon interlocuteur s'est prêté de bonne grâce à ma demande, et m'a conté l'histoire de Monéka.

La voici fidèlement, telle que je l'ai recueillie de sa bouche.

Monéka (en sioux, la Perle des prairies) était l'unique fille de la Queue-Bariolée. Il y a trois ans, son père était en guerre avec les blancs. Monéka avait suivi son père, et campé avec lui dans les environs du fort Laramie. Elle devint amoureuse d'un officier du fort, et comme elle avait toujours désiré épouser un Visage-Pâle, elle demanda à son père la permission d'être la femme de l'officier. Le sachem, irrité, refusa son consentement, et s'en alla

avec ses braves et tous ses guerriers à l'extrémité des prairies, à 400 milles à l'Est. Sur sa route il sema partout la désolation et la mort, attaquant les caravanes, pillant, incendiant les fermes, et tuant sans pitié les blancs, dont il portait aussitôt les chevelures ou scalps comme autant de trophées. Cela dura pendant toute une année, et le nom de la Queue-Bariolée, ou *Spotted-Tail*, comme l'appellent les Américains, devint la terreur des prairies.

Cependant Monéka, qui n'avait pas voulu désobéir à son père, était devenue triste, taciturne. Elle qui d'habitude apportait tant de gaieté dans le camp des Indiens, elle qui commençait toujours la première les danses et les chants, était depuis plus d'un an mélancolique, et n'adressait plus la parole à personne, même à la Queue-Bariolée. Une maladie de langueur la minait peu à peu. Un jour, sentant ses forces à bout, elle fit appeler le grand chef.

« Mon père, lui dit-elle, je vais mourir ; vous savez que j'ai toujours aimé les blancs : je demande à reposer dans leur cimetière. Faites la paix avec les Visages-Pâles ; ils sont plus forts que nous. Déjà ils sont maîtres de la moitié des prairies, et l'Indien disparaîtra devant eux. Permettez-moi de faire la paix, et d'aller ensevelir mon corps dans le cimetière des blancs à Laramie. »

Ce furent les dernières paroles de Monéka, qui rendit l'âme entre les bras de son père désolé.

Toute la tribu pleura sa mort, car chacun l'aimait, et le vieux traitant Palardie, qui a connu la jeune

princesse, me disait tout à l'heure dans son langage original : « C'était une brave fille, sensée, et qui raisonnait bien ; quel dommage qu'elle ne vive plus ! »

Le lendemain de la mort de Monéka, la Queue-Bariolée réunissait tous ses guerriers, et, dans un de ces discours que les Indiens savent si bien improviser, il racontait avec une éloquence émue les derniers moments de sa fille.

« Je veux remplir ses dernières volontés, dit-il, nous allons partir pour le fort Laramie et y porter le cadavre de Monéka. »

Et alors tous ces hommes, sans dire un mot, montèrent à cheval et suivirent leur chef. La Queue-Bariolée portait lui-même le corps de sa fille. Cinq jours on marcha de la sorte. Le sixième jour on arriva enfin à Laramie.

Comme les Peaux-Rouges étaient en guerre avec les blancs, la Queue-Bariolée fit arrêter sa bande à quelque distance du fort, puis il demanda une entrevue au commandant, le colonel Maynadier, qui la lui accorda.

« Père, lui dit-il, je viens remplir un devoir près de toi. Je t'apporte le corps de ma fille, qui m'a demandé en mourant d'être enterrée au fort de Laramie. »

Le commandant, ému, promit à Spotted-Tail de recevoir le corps de Monéka et de le faire ensevelir avec toutes les cérémonies que pratiquent les blancs en pareille occasion. Le chapelain du fort

fut immédiatement prévenu, et, le lendemain, au moment où le grand chef de la bande des Brûlés venait, suivi de tous ses guerriers, remettre le corps de Monéka entre les mains du commandant, il fut reçu à la porte du cimetière par le colonel Maynadier lui-même et les officiers en grand uniforme. A côté étaient le chapelain et les desservants, puis les divers employés et résidents du fort. Un piquet de soldats formait la haie.

Les Indiens étaient venus à cheval, vêtus de leurs plus beaux costumes.

On entonna le chant des morts d'après les rites des chrétiens, et l'interprète du fort traduisit chaque verset aux Peaux-Rouges. Ces enfants du désert, qui jamais dans leur langue n'avaient entendu des chants d'une poésie si austère et si sombre, étaient profondément émus ; pour la première fois ils versèrent des larmes.

Puis vint le moment des offrandes. Il est d'usage chez les Indiens, quand on va ensevelir un mort, de lui dire le dernier adieu et de lui faire un présent. Le commandant ôta ses gants :

« Je donne ces gants à la belle Monéka, dit-il, pour qu'elle en recouvre ses mains et les protège contre le froid dans le grand voyage qu'elle va faire vers les heureuses plaines. »

Les Indiens arrivèrent ensuite et offrirent chacun à la Perle des Prairies ce qu'ils avaient de plus précieux.

Enfin, Monéka fut mise dans un cercueil de bois

de cèdre, qu'on éleva sur quatre poteaux à un angle du cimetière du fort. Au-dessus on jeta une couverture de laine rouge, la couleur préférée des Indiens. On immola sur le tombeau de la jeune princesse les deux poneys qu'elle montait de préférence, et on cloua leur tête sur les poteaux qui soutenaient la sienne, et leur queue où elle avait ses pieds. Devant les têtes, on mit un tonnelet rempli d'eau, afin que les chevaux pussent se désaltérer dans leur longue course vers les heureuses plaines, vers les prairies où il fait toujours beau, et où l'on chasse le buffle sans jamais être fatigué.

Et voilà comment, si vous passez jamais à Laramie, on vous racontera l'histoire de Monéka, la Perle des prairies, la fille de la Queue-Bariolée.

XVII

LES SAUVAGES

Campement de Cbug-Creck, dans les prairies
de Dakota, 16 novembre.

Nous sommes de retour vers Chayennes, à mi-chemin de cette ville et du fort Laramie.

Nous revenons par une voie différente, et cela me remet en mémoire l'adage d'un vieux voyageur, qui me disait qu'il ne faut jamais passer deux fois par la même route, si l'on veut voir toujours du nouveau.

Du nouveau ! nous en avons assez vu ces jours-ci, et nous en voyons encore à souhait.

J'ai pris Palardie dans mon fourgon, et il a consenti à quitter un instant les trois sachems qu'il accompagne pour me donner encore quelques détails sur les sauvages, les *diables rouges* des prairies. Il aime surtout les Sioux, et parmi eux l'Ours-Agile, le plus sage, le plus respecté des grands chefs. L'ours-

Agile est l'ami des blancs, et ne manque aucune occasion de conseiller à sa bande de vivre en paix avec les Visages-Pâles. « Pour un homme qui n'a pas reçu d'éducation, il leur fait encore de *bonnes prêches*, m'a dit Pallardie. C'est le plus savant des Sioux, et comme il parle bien ! »

J'ai continué, avec l'aide de ce brave interprète, à remplir mon vocabulaire français-sioux. Comme bien vous pensez, il y a nombre de mots qui n'ont pas leur équivalent direct dans les langues des Indiens ; alors ceux-ci usent d'une périphrase. Et comme ces mots généralement se rapportent à des choses que les sauvages ont de tout temps regardées comme merveilleuses, dans le principe surtout, où ils ne les avaient jamais vues, par exemple l'eau-de-vie, le bateau à vapeur, les armes à feu, etc., les Indiens disent respectivement pour désigner ces choses : l'eau, le canot, le fer mystérieux. Or, savez-vous comment les traitants ont toujours traduit le mot de mystère ? Par celui de *médecine*. Les premiers coureurs des prairies, des Français du Canada, avaient imaginé d'appeler *médecins* les sorciers, les devins, les docteurs des tribus. Le mot est resté. Il est passé aussi dans l'anglais, et aujourd'hui, dans les prairies, quand on est au milieu des sauvages, on n'entend plus parler que de *médecins* et de *médecine*. Le Manitou, le Grand-Esprit lui-même, est devenu l'*Homme de médecine* par excellence. Le cheval, c'est le chien mystérieux, le *chien de médecine*, pour parler comme

les traitants. Vous pouvez continuer vous-mêmes ces exemples.

Les Indiens, qui ne se doutent pas de la façon baroque dont les blancs ont traduit leurs périphrases, en ont d'autres fort jolies. C'est ainsi qu'ils appellent la lune, le soleil de la nuit; les feuilles, les cheveux des arbres; les doigts, les enfants de la main, etc.

La façon de compter des sauvages est la plus logique qu'il y ait, et elle ferait la joie de nos professeurs d'arithmétique. Les Sioux et la plupart des Indiens comptent d'abord jusqu'à dix. Onze, c'est dix et un; douze dix et deux, et ainsi de suite jusqu'à vingt, qui s'appelle deux-dix. Alors on recommence deux-dix et un, deux-dix et deux, etc., jusqu'à trois-dix, qui est trente, jusqu'à dix-dix, qui est cent. Et cela continue ainsi indéfiniment. En une minute, le temps d'écrire les dix premiers chiffres, vous recevez votre leçon de numération parlée, et tout est dit. Quand à la numération écrite, elle n'existe pas. Les barbares n'écrivent point; tout au plus tracent-ils quelques dessins sur des peaux. Ce sont des figures d'hommes, d'animaux, quelques grossières représentations de batailles. C'est ce que les savants appellent l'écriture *pictographique*. Comme cette écriture a toujours un sens, on peut dire que ce sont des espèces d'hiéroglyphes; mais n'essayez pas de les comparer à ceux des Égyptiens: les caricatures, les informes croquis que les plus jeunes collégiens

tracent sur leurs cahiers peuvent seuls donner une idée de la pictographie des Peaux-Rouges.

Comme tous les peuples primitifs, les Indiens comptent leurs mois par lunes. Quant aux années, ils s'en inquiètent peu.

Ils donnent aux mois des noms qui sont en rapport avec les phénomènes de la végétation ou du climat, ou encore avec les divers états du bison, avec lequel ils vivent.

Janvier c'est le mois de la lune froide.

Février, le mois où la femelle du bison est grosse.

Mars, le mois où la neige fond et où le gazon pousse.

Avril, la lune du gazon vert.

Mai, le mois où la femelle du bison met bas.

Juin, le mois où le petit bison commence à courir.

Juillet, les baies deviennent rouges. (Nous dirions, dans nos campagnes, c'est le mois des cerises).

Août, c'est le mois des fruits.

Septembre, le bison a toute sa toison.

Octobre, les jeunes bisons (les veaux sauvages) sont bons à manger.

Novembre, la toison du bison noircit.

Décembre, c'est le moment de préparer les peaux de bison. La lune froide commence.

J'ai écrit, sous la dictée de Pallardie, les noms de ces mois ; ils varient très-peu suivant les tribus, et sont, comme vous voyez, assez longs. Mais il n'y a pas ici de calendrier écrit, et l'on n'a pas à écono-

miser les mots pour des mois d'ailleurs toujours trop courts, comme le sont les mois lunaires.

J'ai demandé encore à Pallardie de me donner quelques leçons dans la mimique des Indiens.

— Mais c'est la même, à peu près, que celle de vos sourds-muets.

— Fort bien. Toutefois, je ne connais pas cette dernière, n'étant moi-même ni sourd ni muet.

— Eh bien, apprenez que les Indiens en parlant font tous des gestes qui accompagnent les paroles, et qui se rapportent à l'idée exprimée. Vous savez que l'Ours-Agile me disait l'autre jour, en sortant de la conférence de Laramie, qu'il avait compris tout ce qu'avaient dit les Corbeaux, rien qu'aux gestes dont ils accompagnaient leurs discours.

— Mais ces gestes, Pallardie, quels sont-ils?

— Ça, ce serait trop long à vous dire.

— Enfin prenez quelques exemples, des plus familiers.

— Vous le voulez, soit. Pour désigner les Sioux, toutes les tribus font avec la main le signe de couper le cou; les Chayennes, le signe de couper plusieurs fois le bras. Pour les Arrapahoes, on se serre le nez avec les doigts (le pouce et l'index), comme si les Arrapahoes sentaient mauvais. Pour les Commanches (dont les Serpents font partie), on remue l'index horizontalement en imitant la marche du serpent. Pour les Corbeaux, on agite les mains en imitant le vol de l'oiseau, et pour les Paunies, qui comprennent la bande des Loups, on porte ses mains

aux oreilles en les arrondissant et les dressant comme les oreilles d'un loup. Vous comprenez que de la sorte, quand les Indiens se rencontrent dans la prairie, ils savent tout de suite à qui ils ont affaire et quelle contenance ils doivent garder.

— Cela est fort bien imaginé. Y a-t-il encore en ce cas quelques autres signes ?

— Sans doute. Si vous rencontrez, vous, homme blanc, des Indiens qui viennent à vous, dans la prairie, levez votre main droite, comme si vous alliez prêter serment. Les Indiens comprendront que vous voulez leur dire de faire halte.

— Et ensuite?

— Ensuite agitez votre main ainsi tendue de droite à gauche et de gauche à droite. Cela veut dire : Qui êtes-vous? je ne vous connais pas.

— Je comprends. C'est alors que les Indiens me feront un des signes que vous m'avez indiqués plus haut.

— Si vous n'entendez pas leur réponse, vous pouvez lever les deux mains en l'air, en les tenant ensemble et les secouant comme quand on se touche la main. Cela veut dire : Êtes-vous des amis ? Vous pouvez aussi lever séparément les deux mains en l'air en les fermant et tenant les deux index tendus. Ce signe a la même signification. Si les Indiens sont amis, ils répondront par les mêmes signes que les vôtres.

— Et s'ils sont ennemis?

— Alors ils marcheront droit à vous sans faire halte, mettant leur cheval au galop ; ou bien, tenant leur main fermée, ils l'appuieront sur le front en la tournant successivement du côté de la paume et du côté du dessus, ce qui veut dire : Garde à vous, nous sommes ennemis et en guerre.

— Merci, Pallardie, je ferai à l'occasion usage de ce dictionnaire.

— Nous, les vieux traitants, nous connaissons tout ça comme notre *Pater*, de père en fils, il n'y a pas de danger que nous nous trompions.

— Maintenant dites-moi, Pallardie, s'il est vrai que les Indiens ont aussi une langue télégraphique. On m'a raconté qu'ils allumaient des feux sur les montagnes, quand ils voulaient correspondre entre eux de loin, comme nos anciens Gaulois.

— Pour les Gaulois, je ne vous dirai pas, je ne les ai jamais fréquentés ; mais pour les Peaux-Rouges, je sais qu'ils ont un télégraphe et qu'ils en jouent à l'occasion.

— Et comment en jouent-ils ?

— Voici : vous savez que l'air est si pur, si transparent dans les prairies, que l'on voit quelquefois les objets à cent milles de distance. Sur les éminences, les Indiens allument des feux la nuit, et se servent de fumées le jour. Le nombre et la disposition des feux, des fumées, l'intervalle, le temps qu'on laisse entre eux, ont des significations connues d'avance. Des ennemis, des étrangers ont été vus dans le pays ; les bisons sont arrivés ; ou bien

c'est une bande qui revient d'une guerre ou d'une chasse lointaine et qui annonce son retour, etc., etc.

— Donnez-moi un exemple.

— Eh bien, si l'on vient de découvrir l'approche de l'ennemi, supposons que ce soit de jour une fumée obtenue deux fois, à quinze minutes d'intervalle, indiquera que l'ennemi n'est pas en nombre, et trois fois, avec le même intervalle de temps, que l'ennemi s'avance en force.

— Et comment obtient-on ces fumées?

— En allumant du bois sec sur lequel on jette des rameaux verts de sapins et autres arbres ou plantes résineuses.

C'est un peu à votre intention que j'ai fait causer Pallardie. J'ai appris du nouveau avec lui, vous le voyez et je vous envoie mes notes de notre campement, sans tarder, pour ne pas laisser perdre mes souvenirs. J'aurais pu vous raconter des Peaux-Rouges ce que tant d'autres ont dit avant moi, et ce que tout le monde sait; j'ai mieux aimé laisser parler le vieux traitant, le naïf trappeur, et vous écrire en quelque sorte sous sa dictée.

Le peu que je sais sur les Peaux-Rouges, c'est Pallardie qui me l'a presque tout appris. Lui qui a pendant plus de trente ans fréquenté les sauvages, les barbares, comme il les nomme encore, que ne sait-il pas sur eux et que n'a-t-il pas appris d'eux? Il a même appris à scalper, il a même scalpé sur le vif, et vient de me donner à ce sujet une leçon, bien entendu, théorique.

— Comment ! Pallardie, vous aussi vous avez tonsuré votre prochain ?

— Eh ! monsieur, il faut bien hurler avec les loups ! J'étais avec les Sioux, en guerre avec les Chayennes, qui nous avaient tout volé. Je me suis bien battu. Après le combat, j'ai fait comme les autres, j'ai scalpé. Oh ! c'est bien simple. Vous prenez un bouquet de cheveux au-dessus de la tête. Vous tenez bien. Avec votre couteau, vous faites tout le tour du sinciput, comme vous appelez ça, vous tirez, et ça vient tout seul. Ce n'est pas plus difficile.

— Et pourquoi prend-on le scalp de son ennemi ?

— C'est leur décoration à eux, aux sauvages. Quand on a pris beaucoup de scalps, on a des chances pour être nommé chef de sa tribu, comme on dirait maire de sa commune. C'est une preuve de courage, car il faut avoir tué son ennemi avant de le scalper. Dans quelques tribus, on se rase la tête, mais on a soin de laisser sur le sommet du crâne un bouquet de cheveux, pour le cas échéant où l'on tomberait à la guerre. Il ne faut pas là-dessus *flouer* son vainqueur : c'est une des lois de la chevalerie des sauvages.

C'est ainsi que le Canadien m'a mis au courant des mœurs et des coutumes des prairies.

Faites de toute cette longue dissertation ce que vous voudrez. Pour moi, je borne là les confessions de Pallardie. J'en frémis encore : « Ça vient tout seul » !

XVIII

L'ÉCRITURE CHEZ LES PEAUX-ROUGES

L'écriture est complètement inconnue chez les Indiens, sauf chez les tribus civilisées. Le mode d'écrire que pratiquent les tribus sauvages n'est qu'une grossière représentation *pictographique*, ainsi qu'on l'appelle, composée de dessins parlants, comme le furent en principe les hiéroglyphes égyptiens ou les caractères chinois. Ici, ces dessins semblent tracés par la main d'un enfant.

En 1882, un indien Chayenne, le *Loup-de-Feu,* interné dans une des réserves du Montana, avait un compte chez le traitant de l'endroit. Il indiquait sur les feuilles d'un carnet, par de grossiers dessins, les objets qu'il achetait, et au-dessus, par des ronds ou des ronds plus petits, les sommes en dollars et demi-dollars que valaient ces objets. Il réunissait par un trait ces ronds à l'objet dessiné. Ainsi il indiquait l'achat d'une paire de souliers, qu'il payait

deux dollars et demi, par le dessin d'un soulier réuni par un trait à deux ronds et un petit rond, et de même pour un racloir ou une hachette d'un dollar et demi, un étau et un sac de sucre d'un dollar et demi, un couteau et une pièce de calicot d'un dollar, une paire de bas, un demi dollar, un petit sac de café et un gros sac de sucre, un demi dollar chacun, enfin un gros sac de biscuit et une tablette de tabac à chiquer, un dollar.

Il restait sur tous ces objets deux dollars à payer, ce qu'il indiquait en les rejetant à part à la suite des autres. Il venait payer ce solde au traitant, dont les livres se trouvaient d'accord avec le carnet de l'Indien. Le Loup-de-Feu ayant acquitté sa dette, le traitant déchira la feuille comme acquit et la donna au correspondant du *New-York Herald*, qui la fit publier dans son journal, où je l'ai recueillie. J'ai moi-même déposé à la Bibliothèque Nationale, de retour de ma mission aux États-Unis de 1869, quelques-uns de ces dessins indiens reproduits par la photographie, en même temps qu'un carton de documents écrits et imprimés se rapportant aux cinq tribus civilisées.

Le grand chef des Unkpapas-Sioux, le Bœuf-Assis, pratiquait aussi l'écriture pictographique. C'est le même qui, avec une centaine de guerriers de sa bande, tua tous les soldats d'un régiment qu'il rencontra dans le nord du Montana, et avec eux le brave général Custer qui les commandait.

Ceci se passait le 27 juillet 1876.

Après ce haut fait, le Bœuf-Assis s'enfuit avec sa bande dans le territoire de Manitoba, au Canada. Ils n'en revinrent que cinq ans après, en 1881, où ils se décidèrent à faire leur soumission. Le gouvernement des Etats-Unis voulut bien leur faire grâce, et ils furent internés dans une réserve du Dakota, à Rosebud, où le Bœuf-Assis est encore avec tous les Unkpapas qu'il commande.

Le Bœuf-Assis avait sur lui un carnet très-curieux, qui n'était autre que son auto-biographie, racontée en écriture pictographique. D'habitude, les chefs inscrivent les hauts faits dont ils veulent garder le souvenir pour eux, leur famille et pour la postérité, sur l'envers des peaux de bison ou robes de buffle ; mais, dans ce cas, le Bœuf-Assis avait eu recours au papier. C'était sur le verso de feuilles de contrôle du trentième régiment d'infanterie qu'il écrivait ses commentaires à la César. Il y a cinquante-cinq feuilles, où il donne en écriture pictographique le récit de ses aventures de 1864 à 1870, pendant sept ans de sa vie.

Chaque dessin est grossièrement tracé à l'encre. Les hommes, les chevaux sont représentés comme les enfants savent le faire. Quelques-uns de ces dessins sont rehaussés de couleur bleue et rouge, comme si le Bœuf-Assis avait eu un de ces crayons à deux pointes de couleur différente, dont on se sert dans les bureaux en Amérique et en France, et qu'au moyen de ces deux couleurs il ait cherché à rehausser ses dessins. Le sang, une blessure sont

indiqués par une tache rouge, avec un jet qui sort de la blessure. Le bleu est employé pour les pantalons de l'homme blanc, du soldat américain, *blue jacket*.

Le Bœuf-Assis n'est guère modeste en écrivant pour ses descendants l'histoire de ses exploits. Il ne célèbre que ses prouesses, qu'il s'agisse de scalper un soldat dans une bataille , de tuer la femme d'un indien de la tribu des Corbeaux qui l'attaque en ennemie, ou de frapper d'un coup de lance un indien Corbeau, de tuer et de scalper un bûcheron blanc, de voler à la dérobée une mule.

Cet album si curieux a été acheté d'un Sioux Yankton, pour un dollar et demi en provisions de bouche, par un chirurgien militaire, en août 1870. Ce chirurgien était détaché au fort Bufort, dans le nord du Dakota. On lui expliqua, on lui traduisit ces dessins, et il les envoya au conservateur du musée médical de l'armée à Washington, qui les fit relier et les déposa dans les archives du musée.

Le fort Bufort a été construit en 1876, au confluent de la rivière de Pierre-Jaune avec le Missouri, pour maintenir les Indiens en respect. Le Bœuf-Assis était alors à la tête d'une centaine de guerriers qui étaient devenus la terreur des courriers, des bûcherons et de tous les résidents, fermiers et colons à deux cents kilomètres à la ronde, dans la vallée du haut Missouri.

De 1866 à 1870, époque où le Bœuf-Assis écrivit cette espèce d'auto-biographie, sa bande arrêta

plusieurs fois la malle-poste dans le désert, la pilla, la détruisit. Ces pirates de la prairie prirent et emmenèrent plus de deux cents têtes de bétail, et tuèrent et scalpèrent une vingtaine de blancs, dans le voisinage immédiat du fort.

Le dessin qui est numéroté le onzième, est le plus curieux. Il a été donné en fac-simile par le *New-York Herald*, en 1876, alors que j'étais membre du jury français à l'exposition de Philadelphie, et que le Bœuf-Assis et ses guerriers venaient de tuer sans pitié le général Custer et tous les soldats de son régiment et de s'enfuir précipitamment au Canada.

Le Bœuf-Assis raconte d'une manière à la fois naïve et primitive sa vie aventureuse. Le dessin précité porte son autographe parlant, sur le coin de droite, en haut : un bœuf assis ayant tête d'homme. Le guerrier est monté sur son cheval de bataille et son frère chevauche à côté de lui, pendant qu'il attaque d'un coup de lance et tue en le transperçant un soldat blanc. Le soldat a des pantalons bleus et sa qualité de blanc est aussi indiquée par le chapeau de haute forme, le tuyau de poêle. Le bouclier du Bœuf-Assis pend aux côtés du cheval et porte un écusson, un aigle aux ailes éployées, qui est le porte-bonheur, le patron, le *waken* ou médecine mystérieuse du Bœuf-Assis.

Un trait, une ligne courbe, comme dans les vieux tableaux du moyen-âge, va des lèvres du Bœuf-Assis à l'emblème de son nom, qui est dans le coin

du tableau, ce qui indique à la fois que le guerrier qui vient d'accomplir ce haut fait est bien le Bœuf-Assis et qu'il crie son terrible nom à son ennemi pour l'épouvanter.

XIX

LA QUESTION INDIENNE

Chayennes, 18 novembre.

Parlons encore des Peaux-Rouges, si vous le voulez bien.

Le grand *pow-wow* du fort Laramie définit d'une façon nette et claire leur situation actuelle vis-à-vis des blancs. Ceux-ci ont reconnu de tout temps le droit de la race indienne à la possession du sol ; mais de tout temps aussi, pour obéir à cette loi fatale qui pousse les colons vers l'Ouest, ils ont dû déposséder les Indiens de ces prairies que le sauvage aime tant. Sans doute des traités ont consacré, légitimé cette dépossession, et le prix de la terre a été payé à l'Indien en cadeaux et en argent. Mais on pourrait dire de quelle façon les agents des États-Unis volent ces cadeaux au passage. Au besoin il serait facile de citer des noms, et de calcu-

ler les fortunes que certains agents, confinés dans le *Far-West*, ont faites en très-peu d'années. Et cependant ils sont à peine rétribués, puisqu'ils reçoivent seulement mille à quinze cents piastres par an, soit de cinq à huit mille francs au plus, dans ces pays où tout fait défaut, où le vivre est si cher. Au lieu de réclamer au gouvernement central une paye mieux établie, ils préfèrent voler l'État et voler en même temps l'Indien. Quand les cadeaux arrivent jusqu'au Peau-Rouge, c'est qu'ils ont été la plupart du temps choisis de telle sorte qu'ils sont à peu près sans emploi, ou composés de marchandises tout à fait avariées. Le Peau-Rouge a-t-il raison de se plaindre et souvent de se venger de pareilles indignités ?

Mais ce n'est là qu'une première cause de lutte sourde entre le sauvage indigène et le blanc immigrant.

On dit au Peau-Rouge : « La colonisation nous pousse vers l'extrême Ouest, où nous nous avançons chaque jour davantage ; il nous faut une partie de vos terres et vous resterez dans l'autre, dont les limites seront rigoureusement tracées. Là vous pourrez cultiver le sol. » A quoi le sauvage, vous l'avez vu, répond avec colère, que les prairies sont à lui, qu'il est né pour chasser le buffle, et que le travail de la terre qu'on lui conseille n'est point son fait. C'est une tradition qui a cours parmi les Indiens que leur race disparaîtra le jour où il n'y aura plus de buffles. Aussi, quand on veut les con-

finer dans des réserves, en les menaçant de les y contraindre par force, quelques-uns répondent-ils : « Nous aimons mieux mourir d'une balle que de mourir de faim. » Toutefois vous auriez tort de croire que tous les Indiens sont aussi rebelles au confinement.

L'Ours-Agile, le chef sioux, va cet hiver mener la charrue avec ses hommes, et vous avez entendu Cheval-Alezan, l'Arrapahoe, demander aux commissaires de l'Union, dans son dernier discours, de lui bâtir une ferme près de la Plate. Vous savez aussi que les cinq grandes nations du Sud ont accepté les réserves qu'on leur a récemment indiquées ; mais en retour vous vous rappelez avec quel dédain les Corbeaux ont répondu à la proposition des commissaires de se confiner dans une partie de leur territoire, et d'y cultiver le sol. La plupart des bandes dans lesquelles se subdivise la grande nation des Sioux partagent l'horreur des Corbeaux pour les travaux paisibles de l'agriculture. Les jeunes Peaux-Rouges, les guerriers adolescents, se font surtout remarquer par cette opposition aux vues des blancs.

« Nous voulons bien, disent souvent les vieux chefs, les anciens des tribus, dans les conseils tenus avec les commissaires de l'Union, nous voulons bien aller dans les réserves et vivre en paix avec vous ; mais nous ne pouvons répondre de nos jeunes hommes. »

C'est une singulière race que celles des Peaux-

Rouges à laquelle la nature a si généreusement départi le plus beau sol qui existe au monde, sol de riches alluvions, épais et plat, bien arrosé ; et cependant cette race n'est pas encore sortie de l'étape primitive qu'a dû partout parcourir l'humanité au début de son évolution, celle de peuple chasseur, nomade, celle de l'âge de pierre ! Les Indiens, si les blancs ne leur avaient pas apporté le fer, auraient encore des armes de silex, comme l'homme antédiluvien qui peuplait l'Europe il y a cent mille ans, et s'abritait dans des cavernes. Les Indiens fuient le travail, hors la chasse et la guerre ; chez eux la femme fait toute la besogne. Quel contraste avec la race qui les entoure, si travailleuse, si occupée, et où l'on a pour la femme un si profond respect ! Cette race les enserre, les enveloppe entièrement aujourd'hui, et c'en est fait des Peaux-Rouges s'il ne consentent à rentrer dans les réserves.

Et même dans ces réserves, l'industrie et les arts naîtront-ils ? La race rouge est des plus mal douées pour la musique et pour le chant. Chez elle, les beaux-arts sont restés dans l'enfance. L'écriture, si ce n'est une grossière représentation pictographique, est complétement inconnue. On sait à peine, avec des perles, tracer quelques dessins sur des peaux. Sans doute, ces dessins sont souvent heureusement groupés, et les couleurs s'y marient dans une certaine harmonie ; mais c'est tout. L'industrie, à part une rudimentaire prépara-

tion des viandes, et le tannage des peaux et des fourrures, est également nulle. L'Indien est moins avancé que le nègre africain, qui sait au moins tisser et teindre les étoffes. Les Navajoes du Nouveau-Mexique sont les seuls Peaux-Rouges qui fabriquent quelques couvertures avec la laine.

On peut estimer à cent mille environ les Indiens libres des prairies, disséminés entre le Missouri et les Montagnes-Rocheuses. Le nombre de tous les Indiens de l'Amérique du nord, de l'Atlantique au Pacifique, est estimé à quatre cent mille. Peut-être ces nombres sont-ils un peu plus faibles. Les statistiques, les renseignements exacts, manquent complètement. Les Indiens eux-mêmes ne donnent jamais que leur nombre de tentes ou loges, mais une loge contient un nombre d'individus différent, suivant les tribus et parfois dans la même tribu : de là l'impossibilité de calculs exacts.

Dans le nord des prairies, se fait surtout remarquer la grande nation des Sioux, qui sont au nombre de trente-cinq mille. Les Corbeaux, les Gros-Ventres, les Pieds-Noirs, etc., qui occupent surtout les territoires d'Idaho et de Montana, offrent ensemble un chiffre de population inférieur à celui des Sioux, peut-être vingt mille. Dans le Centre et le Sud, les Paunies, les Arrapahoes, les Chayennes, les Yutes, les Kayoways, les Comanches, les Apaches, etc., dépassent tous ensemble le chiffre de quarante mille. Les territoires de Nebraska, Kansas, Colorado, Texas, Nouveau-Mexique, sont ceux

que ces bandes parcourent. Les Paunies sont cantonnés dans le Nebraska, au voisinage du chemin de fer du Pacifique, et les Yutes dans les parcs du Colorado. Toutes ces races ont entre elles des caractères communs, elles sont nomades, c'est-à-dire qu'elles n'occupent aucune place fixe, vivent de pêche, surtout de chasse, et suivent le buffle dans toutes ses migrations.

Un régime absolument démocratique, et une sorte de communauté règlent toutes les relations des membres d'une même tribu vis-à-vis les uns des autres. Les chefs sont nommés à l'élection, et pour un temps. Ils sont cependant quelquefois héréditaires. Le plus courageux, celui qui a pris le plus de scalps à la guerre, ou qui a tué le plus de buffles, celui qui a fait quelque action d'éclat, celui qui parle avec une grande éloquence, tous ceux-là ont des droits pour être chefs. Tant qu'un chef se conduit bien, il reste en place ; pour peu qu'il démérite, un autre chef est nommé. Les chefs mènent les bandes à la guerre, et sont consultés dans les occasions difficiles ; les vieillards le sont également. Les lieutenants des chefs, les *braves*, commandent en second à la guerre. Il n'y a aucun juge dans les tribus ; chacun se fait justice à lui-même et applique la loi à sa guise.

Toutes les tribus chassent et font la guerre de même façon, à cheval, avec la lance, l'arc et les flèches, à défaut de revolvers et de carabines. Pour se défendre des coups de l'ennemi, elles ont le

bouclier. Elles vivent uniquement de buffle et se recouvrent de la peau de l'animal, qu'elles tannent avec la cervelle.

Elles scalpent leur ennemi mort et se parent de sa chevelure. Elles pillent et dévastent ses propriétés, elles emmènent captifs les femmes et les enfants, et souvent elles soumettent à d'affreuses tortures, avant de le faire mourir, le vaincu qui tombe vivant entre leurs mains.

Les *squaw*, auxquelles on abandonne le prisonnier, se montrent vis-à-vis de lui d'une cruauté révoltante. Je vous ai dit qu'elles arrachent les yeux, la langue, les ongles au patient ; lui brûlent, lui coupent un jour une main, l'autre jour un pied. Quand on a bien tourmenté le captif, on allume un feu de charbon sur son ventre, et l'on danse en rond en hurlant. Presque tous les Peaux-Rouges commettent froidement ces atrocités envers les blancs, dès qu'ils sont en lutte avec eux.

Les tribus se font souvent la guerre sous le moindre prétexte, pour un troupeau de buffles qu'elles poursuivent, pour une prairie où elles veulent camper seules. Elles n'ont aucune place réservée, c'est vrai, mais quelquefois elles veulent en garder une à l'exclusion de tout autre occupant. Enfin, il n'est pas rare que la même tribu se débande en deux clans ennemis. Il y a quelques années, les Ogalalas, pris de whisky, se sont battus entre eux à coups de fusil, et, depuis lors, se sont séparés en deux bandes, dont celles des Vilaines-

Faces est commandée par la Nuée-Rouge, et l'autre par Grosse-Bouche et Tueur-de-Paunies.

Les langues de toutes ces tribus sont différentes ; mais peut-être qu'un linguiste exercé y reconnaîtrait des racines communes, comme on en a trouvé de nos jours entre les langues européennes et celles de l'Inde. Ces langues obéissent toutes au même mécanisme grammatical : elles sont *agglutinatives* ou *polysynthétiques,* et non *analytiques* ou à *flexion* (veuillez m'excuser d'employer ces termes, que je souligne), c'est-à-dire, par exemple, que les mots peuvent s'y combiner entre eux pour former un seul mot exprimant une idée complète dont participe chacun des mots composants ; mais, que les circonstances de relation, de genre de nombre, ne sont indiquées par aucune modification, notamment sur le substantif. Ces langues n'ont ou ne paraissent avoir aucune affinité dans les différents termes de leur vocabulaire ; celui-ci, du reste, est souvent très-restreint.

Pour se comprendre entre elles, les tribus ont adopté, d'un commun accord, le langage par signes et gestes, dont je vous ai déjà parlé. Par ce moyen tous les Indiens s'entendent, et un Yute, par exemple, peut causer sans peine pendant plusieurs heures avec un Arrapahoe, celui-ci avec un Sioux, etc.

Outre ce langage par signes, les Indiens ont encore une langue télegraphique à eux, que vous connaissez également.

D'autres usages sont communs à tous les Peaux-

Rouges. Ils pratiquent la polygamie et battent volontiers leurs femmes, et cependant ils ont tous le plus grand amour pour leurs enfants. Un jour, un mineur de Colorado demandait à un Yute de lui vendre sa fille, une jeune enfant à l'œil vif, et pleine d'intelligence, qui parlait très-bien l'espagnol.

— Est-ce que l'on vend ses enfants chez toi ? répondit le Yute avec orgueil.

— Non, dit le blanc, quelque peu surpris.

— Eh bien, chez moi non plus ; garde ton argent.

Un certain esprit chevaleresque est, comme l'amour des enfants, un des traits distinctifs du Peau-Rouge. Non pas que le sauvage soit rigide observateur de sa parole, et ne vous vole pas, ne vous tue pas au besoin pour s'emparer de ce que vous avez. Mais l'Indien fait preuve d'un grand courage à la guerre, il aime le combat, il n'a besoin d'y être excité ni par l'odeur de la poudre, ni par la musique, ni par les liqueurs fortes. Partout il brave le danger. En outre, les intérêts matériels ne le préoccupent jamais, il n'a du tien et du mien aucun souci, et vous avez vu le peu de cas qu'il fait de l'or, dont il n'a, il est vrai, nul besoin.

Oublierai-je, parmi les traits communs à tous les Indiens, cette pratique continuelle de l'art oratoire, qui en fait de si remarquables et de si éloquents improvisateurs? Oublierai-je encore cette haine invétérée pour le blanc, qui caractérise la race

rouge, au point que cette haine est partagée par les femmes mêmes, dans toutes les occasions. Les premières tribus que les blancs rencontrèrent le long de l'Atlantique ne durent guère les aimer davantage, et vous allez en juger par le fait suivant : Je rencontrai un jour à New-York une princesse delaware, mi-partie vêtue à l'européenne, mi-partie à l'indienne, ce qui ne lui allait point mal. Ses traits étaient indiens, mais elle parlait si bien l'anglais, que je me permis de lui demander si elle était de sang mêlé. Elle me regarda avec fierté : « Je suis Delaware, dit-elle, et je m'en fais gloire. Pas une goutte de sang étranger ne s'est mêlée au sang des miens. Les blancs ont pris mes terres et ne m'ont pas payé pour cela le centième de leur valeur. Je hais les blancs qui m'ont volé mon pays. » Et, découvrant son shall qui cachait un corset de fourrures, sur lequel était brodé un loup : « Le loup, c'est l'emblème des Delawares, dit-elle, et je ne l'oublierai jamais. Le Grand-Esprit nous a punis en amenant les blancs chez nous ; mais moi, je ne perdrai point le souvenir de mon pays et de mes aïeux. »

Tous les Peaux-Rouges croient à un être supérieur, le Manitou ou le Grand-Esprit, qui a fait et commande toutes choses. Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme, à la récompense des bons et à la punition des méchants après cette vie. « Là-bas, vers le soleil levant, s'étendent les prairies heureuses, me disait l'autre jour un Sioux. Le chemin qui y mène est long et difficile. Quand on a

été juste et bon dans cette vie, c'est ce chemin qu'on prend. Les mauvais en prennent un autre. Le point de départ est le même, mais les deux chemins vont de plus en plus en s'écartant. »

Suivant la théogonie indienne, fort embrouillée comme vous le pensez, le Grand-Esprit se manifeste de diverses manières et peut se dédoubler. Il y a même plusieurs esprits différents, celui du Tonnerre, du Vent, etc.; enfin, quelques bêtes elles-mêmes, comme le buffle tant aimé, servent de résidence à des esprits, et ont une âme comme les hommes.

Les légendes, les traditions que les Peaux-Rouges ont conservées sur leur venue ou leur apparition en Amérique ne sont guère plus précises que celles de leur théogonie. Ils disent qu'ils sont venus du Nord ou de l'Ouest, par mer, mais souvent ils ne le disent pas d'eux-mêmes, on le leur fait dire. Vous savez que les linguistes et les anthropologistes, guidés, ceux-ci, par quelques caractères du crâne, et ceux-là, par quelques termes des langues des Peaux-Rouges, rattachent volontiers les races de l'Amérique du Nord à celles de l'Asie. Quelques-uns même, qui ne jurent que par la Bible, livre que l'on devrait tenir fermé en pareille circonstance, prétendent que les Peaux-Rouges descendent directement des Juifs et croient le prouver. Les Juifs, dans un de leurs exodes, auraient parcouru toute l'Asie centrale, et franchi le détroit de Behring.

Tandis que certains ethnologistes rattachent les Peaux-Rouges aux races asiatiques, d'autres les

ramènent, au moins pour quelques tribus, aux races européennes. Cette fois les Peaux-Rouges seraient venus de l'Est, et toujours par mer. D'aucuns prétendent ainsi que les Mandanes, dont on suit les traces depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'à un point du haut Missouri où commence leur extinction, ne sont que des Gallois dégénérés. Ceux-ci auraient émigré du pays de Galles au huitième siècle de notre ère ; d'autres disent quelques siècles plus tard, sous la conduite de Madoc, un de leurs chefs. Quelques racines communes aux langues mandane et galloise suffisent-elles pour avancer ce fait ? Je ne m'arrête pas au voyage par mer. Il est prouvé, non-seulement par des chants et des légendes, mais encore par des inscriptions authentiques, que les Scandinaves ont découvert l'Amérique du Nord au neuvième ou au dixième siècle de notre ère : un siècle ici ne fait rien à l'affaire.

Quoi qu'il en soit de tous ces desiderata, que ni la linguistique ni l'ethnologie ou l'anthropologie n'ont encore suffisamment débrouillés, il est certain que tous les Peaux-Rouges ont entre eux des caractères communs, même dans le type. On ne saurait oublier toutefois qu'il y a sur nombre de points des différences fort notables. Ainsi l'Indien des prairies est certainement plus guerroyeur que l'Indien de Californie, et le type de l'Arrapahoe n'est pas le même que celui du Sioux ou du Corbeau. En outre, tous les Indiens ne bâtissent pas de même

façon leur hutte, et la forme de celle-ci sert souvent à faire reconnaître une tribu.

Je vous ai dit que les traditions des Peaux-Rouges, relativement à leur venue en Amérique, s'étaient effacées, et qu'ils ne disaient souvent là-dessus que ce que les savants leur faisaient dire. En voici une preuve des plus convaincantes : Il y a quelques jours, tandis que notre caravane était campée à Lone-Tree-Creek, sur la route de Laramie, qu'on avait allumé les feux, et que, sous la voûte étoilée du ciel, on laissait aller librement la causerie du bivouac, je surpris le commissaire Taylor en conférence avec l'Ours-Agile. Ce chef est certainement un des Indiens les plus intelligents des prairies ; en outre il est bon, humain, et un jour que sa tribu était en guerre avec les blancs, il a porté lui-même sur ses épaules, jusqu'au fort Laramie, un soldat blessé, et lui a sauvé la vie. Ce trait de générosité, qui eût ému les moralistes de la Grèce et de Rome, mérite d'être rappelé, et complète le portrait de l'Ours-Agile. C'est cet homme, le premier à tous égards d'entre les Sioux, dont j'ai cherché à sonder les opinions sur les origines de sa tribu. Je pris part à la causerie du président Taylor, et je demandai à l'interprète Pallardie d'interroger l'Ours-Agile sur ce que je désirais connaître. L'Ours répondit qu'il ne savait rien sur les commencements des Sioux, et que ses anciens ne lui avaient rien appris, ni rien transmis à ce sujet. La même réponse m'a été faite par d'autres chefs de tribus, et tous les traitants et

les trappeurs, — dont, il est vrai, il ne faut citer ici l'opinion que sous toutes réserves, car les traitants s'inquiètent peu des origines des tribus, — m'ont avancé que les Indiens n'avaient conservé aucune légende, aucune tradition sur leur histoire primitive.

Il faut aborder avec non moins de défiance l'étude des prétendues cosmogonies des Peaux-Rouges, et tout ce qu'on a avancé sur leur croyance à un déluge universel. Tout au plus quelques tribus ont-elles conservé quelques vagues légendes se rapportant à des déluges partiels, du genre de ceux qu'avait consacrés la mythologie grecque. Ici encore les auteurs ne semblent avoir écrit le plus souvent que sur des données empruntées à leur seule imagination. En voulez-vous un exemple entre mille ? Le commissaire Taylor, en sa qualité de méthodiste, ne perd aucune occasion de catéchiser les Indiens, de leur parler de la création du monde, de la chute d'Adam, de la rédemption de l'homme par le Christ, et de tant d'autres mystères que la Bible et l'Évangile enseignent, mais auxquels les Indiens ne comprennent goutte. L'autre jour, le révérend, parlant de la création du monde, disait aux Sioux que ce grand fait eut lieu il y a six mille ans. L'Ours-Agile, le plus savant parmi les Sioux, se recueille un moment et répond du ton le plus innocent du monde : « D'après mes calculs, il y a six mille quatre-vingt-dix ans. » Cet homme évidemment voulait rire. Comment, lui qui ne comptait

que par lunes, avait-il fait ses calculs, et que signifiaient les quatre-vingt-dix ans ajoutés au six mille du révérend ? Si un savant de cabinet eût par hasard passé par là, il eût certainement enregistré le fait sur ses tablettes, et écrit à quelque académie que la chronologie des Sioux n'était pas sans présenter une remarquable analogie avec celle de la Bible. Vous devinez les conséquences.

C'est à peu près de telle sorte que l'histoire des Indiens des prairies a été jusqu'ici présentée. Et cependant on ne connaît pas, ou l'on connaît très-mal leurs langues ; il est presque impossible d'en écrire la plupart avec nos caractères et les sons auxquels nous sommes habitués.

Il n'y a souvent pour la même langue qu'un seul interprète, parfois assez mauvais, et comprenant seulement la langue qu'il traduit, ne la parlant pas. Beaucoup, à plus forte raison, ne savent pas écrire la langue qu'ils interprètent. Ni le docteur Matthews, ni John Richard ou Pierre Chêne, n'ont pu m'écrire en caractères anglais les noms des chefs des Corbeaux. Que serait-ce s'il se fût agi d'Arrapahoes ou d'Apaches, dont la langue, déjà si gutturale, ne s'accentue que du bout des lèvres ? En tout cela, bien entendu, je ne parle que des tribus des prairies, et non de celles qui vivaient jadis sur les versants des montagnes qui regardent l'Atlantique, ou le long du Mississipi. Vous savez que la plupart de ces dernières tribus sont éteintes, les Algonquins, les Hurons, les Iroquois, les Natchéz, les Mohicans,

et que la France, il faut bien le reconnaître, a contribué pour une large part à cette disparition. Le restant de ces tribus, que j'appellerai Atlantiques, les Delawares, les Cherokees, les Seminoles, les Osages, les Creeks, les Chactas, est aujourd'hui cantonné dans des réserves, notamment dans l'*Indian Territory*, où les Peaux-Rouges perdent peu à peu leurs caractères distinctifs [1]. Mais sur toutes ces

[1] Repoussées de la Floride, des Carolines, de l'Alabama, de la Géorgie et d'autres Etats voisins de l'Atlantique et du Missis-sipi, ces tribus ont fini par accepter d'être confinées dans ces limites. Elles y pratiquent aujourd'hui l'agriculture, tandis que les tribus errantes, restées dans leur état primitif, n'exercent encore que la chasse ; elles ont des maîtres d'école, des prêtres, des médecins, des meuniers et des forgerons, envoyés d'abord par les Etats-Unis, et habitent des maisons couvertes, tandis que les tribus nomades manquent de tout et campent çà et là sous la hutte. Les Cherokees, les Creeks, ont même une Chambre haute et une Chambre basse (la Chambre des Rois et la Chambre des Guerriers chez les Creeks. Ils ont aussi des journaux et des livres écrits dans leur langue et avec des caractères particuliers, au moins pour les Cherokees. C'est ainsi que la vie stable arrive peu à peu à civiliser le Peau-Rouge, si bien que, dans une seconde génération, on ne désespère pas de faire un Etat de ce qui n'est encore que le Territoire indien. Ce jour-là, le drapeau constellé de l'Union, qui compte déjà tant d'étoiles, comptera une étoile de plus, et assurément l'une de celles qui feront le plus d'honneur aux politiques américains. Parmi les Peaux-Rouges du Territoire indien, beaucoup aujourd'hui savent lire et écrire ; quelques-uns ont reçu une éducation complète à Saint-Louis, à New-York, et sont, pour employer le terme consacré, de véritables *gentlemen*. Plusieurs sont en outre de riches propriétaires fonciers, et possèdent un nombre d'hectares cultivés ou de têtes de bétail qui feraient envie à la plupart de nos agriculteurs. Avant la guerre de sécession, les Cherokees avaient aussi des esclaves noirs, comme les blancs. Ce trait indique encore mieux que tout autre l'état de civilisation auquel sont arrivés les Peaux-Rouges du Territoire indien

tribus on a des histoires, des documents authentiques, tandis que l'on ne sait encore que fort peu de chose sur celles des prairies. La plupart des légendes et des traditions qu'on leur prête ont été inventées par les voyageurs.

Vous avez vu que c'était vers un nouveau territoire, analogue au précédent et limitrophe de celui-ci, que les commissaires de l'Union ont récemment refoulé les cinq grandes nations du Sud. C'est le même genre de réserve qu'elles indiqueront dans le nord du Dakota aux Corbeaux et aux Sioux, si elles les trouvent bien disposés, comme il est probable, au mois de juin de cette année.

Et après, allez-vous me dire, qu'arrivera-t-il des Indiens ? Car c'est la question que chacun adresse, quand il entend parler des Peaux-Rouges. Si les Indiens des prairies vont dans les réserves, il leur arrivera ce qui est arrivé à ceux des bords atlantiques : ils perdront peu à peu leurs coutumes, leurs mœurs sauvages, se plieront insensiblement à la vie sédentaire agricole, et peu à peu, dernière phase dont il reste à voir le premier exemple, leur pays passera du rang de territoire à celui d'État. Arrivé à ce dernier degré, l'Indien sera tout à fait fondu avec le blanc ; il ne s'en distinguera pas plus peut-

Les divers délégués ds ce territoire, qu'on rencontre chaque hiver à Washington, et les principaux chefs qui commandent les *nations* cantonnées parlent et écrivent très-couramment l'anglais, et ont tous d'excellentes manières.

être, après quelques générations, que le Franc chez nous ne se distingue du Gaulois, et le Normand du Saxon, en Angleterre.

Mais si l'Indien ne se soumet pas, s'il ne consent pas à être cantonné dans des réserves? Alors, c'est une guerre à mort, entre deux races de couleur et mœurs différentes, une guerre impitoyable comme on en a vu malheureusement tant d'exemples sur le sol même de l'Amérique. Où sont maintenant les Hurons, les Iroquois, les Natchez, qui ont étonné nos pères? Les Algonquins qui ne connaissaient pas les limites de leur empire, où et combien sont-ils aujourd'hui? Tous ont peu à peu disparu par les maladies, par la guerre. La guerre qui se livrera cette fois sera courte, et ce sera la dernière, car l'Indien y succombera fatalement. Il n'a pour lui ni la science ni le nombre. Sans doute, par ses embûches, par sa fuite, par ses attaques isolées, et tout à fait imprévues, il déroute la guerre savante, et les plus habiles stratégistes des États-Unis, le général Sherman en tête, ont été battus par les Indiens; ceux-ci s'en sont fait assez de gloire auprès des blancs. Mais cette fois ce sera une guerre de volontaires et non plus de réguliers. Les pionniers des territoires s'armeront, et si l'Indien demande dent pour dent, œil pour œil, les blancs à leur tour lui imposeront l'inflexible loi du talion. Les tribus sont des clans, et comme chez les Sardes ou les Corses, et autrefois chez les Écossais, on se venge sur un individu quelconque d'un clan de

l'insulte faite à un membre d'un autre clan. C'est pour cela que l'Indien attaque un blanc, quel qu'il soit, quand il a à se plaindre des blancs. De même feront les volontaires. Comme naguère à Sand-Creek, dans le Colorado, ils poursuivront, ils traqueront l'Indien, ils feront la chasse au Peau-Rouge, et celui-ci sera anéanti par le nombre, si auparavant il ne s'est pas soumis.

Telle se présente la question. On peut dire, quelle qu'en soit l'issue, qu'elle est arrivée à sa dernière phase, et que, historiquement parlant, l'Indien a cessé de vivre. Ce que la petite vérole et d'autres maladies, ce que le *whisky, l'eau de feu*, je ne parle pas des barbaries des blancs, ont mis deux siècles à faire, c'est-à-dire diminuer de moitié le chiffre de la population indienne, qui est passé d'un million à moins de cinq cent mille âmes du dix-septième au dix-neuvième siècle, la civilisation, la colonisation va le faire en quelques années. Avant une génération il n'y aura plus d'Indiens. Le buffle disparaît et l'Indien avec lui, l'homme primitif avec l'animal primitif [1].

Le chemin de fer du Pacifique s'avance victorieux à travers les prairies. Dans deux ans il joindra les deux mers; dans deux ans tous les États, tous les territoires du Grand-Ouest seront entièrement

[1] Le bison représente, dans l'Amérique du Nord, l'urus ou l'aurochs qui vivait jadis en Europe, comme l'Indien représente, pour la première de ces contrées, nos ancêtres de l'âge de pierre et des cavernes.

colonisés. Les scènes que les voyageurs et les romanciers auront décrites n'existeront plus que dans les livres. L'Indien lui-même se sera fondu avec le blanc, on aura été détruit.

Curieuse destinée que celle de cet enfant des prairies qui, n'ayant pas voulu se plier à la loi imposée à tous par la nature, celle du travail, surtout du travail du sol, aura disparu sans laisser de trace dans l'histoire de l'humanité ; curieuse destinée que celle de ce barbare qui aura été anéanti par l'homme civilisé, alors que dans tant d'autres pays c'est l'homme civilisé qui a été anéanti, ou, si l'on veut, absorbé par le barbare !

XX

L'ÉMANCIPATION DES FEMMES

Pittsburg, *alias* Fort-Duquesne (Etat de Pensylvanie), 24 novembre.

Je vous écris de l'État de Pensylvanie, et non de chez les Mormons. Les ouragans que nous avons essuyés dans les Montagnes-Rocheuses m'ont donné à réfléchir. Je sais combien sont rudes les hivers de l'Utah et de la Nevada.

J'aurais trouvé sous la neige et les Mormons et les mines d'argent, et j'aurais presque perdu mon temps à continuer ma route vers la Californie, où m'attendaient à leur tour les grandes pluies de l'hiver. Notez qu'à Chayennes, le colonel Heine, resté mon seul compagnon, m'a annoncé que pour sa part il n'allait pas plus loin, et retournait décidément vers l'Est.

J'ai pris conseil un moment de moi-même, et j'ai fait comme lui, en présence des raisons que je viens

de vous donner. Il ne faut pas vouloir tout accomplir en une fois. Nous retournerons l'été prochain pour rendre visite aux *Saints du dernier jour*, et aux mineurs de Nevada et de Californie. De San Francisco, nous aurons vue sur l'extrême Orient, et nous pourrons revenir, lors de cette seconde tournée, voire même dans une troisième, par le Japon, la Chine, l'Inde, l'Arabie, l'Égypte. Il n'y aura pas grand mérite à cela. Il est plus facile de faire aujourd'hui le tour du monde que le tour de son parc. C'est la vapeur qui a tué la poésie et le danger des voyages, et je comprends que les poètes en veuillent tant à l'industrie.

Nous nous contenterons donc, pour ce premier voyage, d'avoir parcouru, sur toute la longueur construite de 825 kilomètres, le grand chemin de fer du Pacifique ; d'avoir visité le jeune territoire de Colorado et exploré les mines d'or et d'argent des Montagnes-Rocheuses, enfin d'avoir traversé les immenses prairies du Dakota et fait connaissance avec les Peaux-Rouges. C'est déjà suffisant pour un voyage de moins de trois mois, et l'excursion des Montagnes-Rocheuses, à 2,500 lieues de Paris, vaut bien autant qu'un voyage en Suisse.

Ainsi, me voilà revenu vers des États tout à fait civilisés.

Pittsburg, que les Français ont fondé, au siècle dernier, sous le nom de Fort-Duquesne, et que les Anglais nous prirent, est le pays du fer et du charbon.

Les faubourgs de cette ville industrielle portent les noms de Manchester et de Birmingham, et n'ont rien à envier à ces deux villes anglaises pour la fumée et le brouillard. Mais je ne vous adresse pas ces lettres pour vous décrire l'industrie américaine; je préfère vous dire encore un mot de cette jeune société si virile, si audacieuse, au milieu de laquelle je vis depuis deux mois.

J'ai rencontré à Chayennes un curieux *yankee*. C'est le grand agitateur, M. George Francis Train, orateur populaire et fénian, financier et voyageur[1]. Il est mêlé aux opérations du chemin de fer du Pacifique.

Nous sommes allés ensemble de Chayennes à Omaha et à Chicago. A Omaha, descendant de wagon, longtemps avant que le train n'eût *stoppé*, l'infatigable excursionniste a couru à l'*office* des journaux, puis est revenu à l'hôtel. Ses affiches étaient faites, sa conférence partout annoncée, que nous arrivions à peine.

A déjeuner, je le rencontrai en compagnie de plusieurs dames, dont l'une, déjà âgée, les cheveux tout blancs, avait les traits d'une rare distinction. M. Train me présenta à elle : « Madame Élisabeth Cady Stanton, » me dit-il.

Je m'inclinai. Je connaissais déjà de nom madame Stanton comme l'une des grandes promotrices de

[1] Le même dont l'arrestation en Irlande, au mois de janvier 1868, allait causer tant de bruit.

l'émancipation des femmes aux États-Unis, et j'étais heureux de connaître aussi sa personne.

Quand je dis émancipation des femmes, vous devinez que je prends le mot dans le sens le plus moral, le plus élevé. Madame Stanton demande que les femmes jouissent des mêmes droits que les hommes, et elle a fondé une association pour arriver à ce but: l'*Equal Rights Association*, dont il a été tant parlé.

Madame Stanton n'a rien négligé pour parvenir à ses fins; son temps, sa fortune, elle a tout donné, et elle soutient aujourd'hui de ses deniers, de ses fatigues, toutes les démarches, toutes les publications, toutes les mesures de la grande association.

Elle parle même de fonder à New-York un journal qui sera destiné à la défense de la sainte cause, j'entends l'émancipation des femmes [1].

Madame Stanton, quand j'ai eu l'honneur de la rencontrer à Omaha, revenait d'une longue campagne dans le Kansas avec sa digne et infatigable lieutenante, miss Susann Anthony, qui est en même temps son secrétaire. Dans le Kansas, elles avaient converti bon nombre de dames à la théorie nouvelle, et pas mal de messieurs. Entre ces derniers, madame Stanton m'a cité avec plaisir le nom du gouverneur actuel du Kansas.

M. Francis Train s'est, depuis quelque temps,

[1] Elle a mis depuis son projet à exécution, en fondant une feuille hebdomadaire qu'elle a bravement intitulée *la Révolution*.

fait l'avocat de la cause féminine. C'est un des grands conférenciers des États-Unis, et il revenait, quand je l'ai rencontré à Chayennes, d'une tournée dans le Colorado et les Montagnes-Rocheuses, où il avait à la fois fait des conférences, improvisé des vers en public, décrété un grand hôtel à Chayennes, un embranchement de chemin de fer vers Denver, et chassé le buffle avec sa jeune fille, qui avait, pour sa part, tué quelques-uns de ces sauvages animaux. C'est ainsi que les choses se passent en Amérique, et l'on ne s'en trouve pas plus mal.

L'association pour l'égalité des droits ne pouvait laisser aller M. Train, l'homme le plus rapide, le plus prompt des États-Unis, *the fastest man in America*, comme on le nomme, sans s'assurer cette puissante recrue. Le grand agitateur a consenti bien vite à ajouter cette nouvelle corde à son arc, et bientôt on ne l'a plus appelé que l'*Avocat des femmes*. Tous ses autres surnoms, même celui de *l'homme du peuple*, *the people'sman*, ont pâli devant celui-là.

« Voulez-vous parler à Omaha le 19 novembre, à Des-Moines le 21, à Chicago le 22, à Milwaukee le 23, à Saint-Louis le 26, à Louisville le 27, à Cincinnati le 28, à Cleveland le 29, à Buffalo le 30, à Rochester le 2 décembre, à Syracuse le 3, à Albany le 4, à Springfield le 6, à Worcester le 7, à Boston le 9, à Hartford le 10, à Philadelphie le 12, à New-York le 14 ? Dites oui, et les femmes seront avec vous ! Vive le droit ! »

Telle était la dépêche que lui avaient envoyée, ces jours passés, les principaux membres féminins de l'Association pour l'égalité des droits, qui avaient signé : Mesdames ou mesdemoiselles Stenny, W.A. Startet, A. Robinson. Sarah Brown, Lucy Stone, Olympia Brown, E. C Stanton, S. Anthoney,

A quoi G.-F. avait immédiatement riposté par ce télégramme :

« Aux dames composant le comité pour le vote des femmes :

« Oui ! et que Dieu protège le droit, et qu'il ait pitié de l'âme de ceux qui refusent de donner leur vote aux femmes.

« Signé : G.-F. TRAIN. »

Après tout, de quoi s'agissait-il pour cet intrépide combattant ? De faire dix-huit conférences en 25 jours, et je ne sais combien de centaines de milles sur les railroads américains ; de parcourir un pays vaste comme la moitié de l'Europe et de s'arrêter et parler dans dix-huit grandes villes. Ne dort-on pas la nuit en chemin de fer aux États-Unis ? ne se repose-t-on pas le dimanche ? — « J'ai fait mieux une fois, me disait l'autre jour M. Train, j'ai fait trente lectures en douze jours. »

Le jour où nous étions à Omaha, il a fait deux lectures, lisez deux conférences de deux heures chacune, dans la même journée, une dans l'après-midi, l'autre le soir.

A Chayennes, une nuit, à neuf heures, au clair de lune, sur la place publique, je l'ai également entendu parler pendant près de deux heures devant les rudes pionniers du *Far-West*. Il était monté sur une caisse, sans plus de façon, et à ses pieds se tenait accroupi M. le maire de Chayennes, qui l'avait présenté au public. L'orateur aurait pu se passer, à la rigueur, de cette présentation, car tout le monde le connaît aux Etats-Unis.

Dans ses lectures, M. Train parle de tout, de lui d'abord, de la politique et de ceux qui en font (les *politiciens*), du chemin de fer du Pacifique, des sociétés de tempérance, de la prochaine élection présidentielle, pour laquelle il se propose volontiers candidat, enfin du droit de suffrage des femmes. C'est par là qu'il aurait dû commencer sa conférence d'Omaha. Au reste, le public ne partageait pas là-dessus des idées.

Comme il est d'usage aux Etats-Unis, M. Train a interpellé l'assemblée : « Voulez-vous que vos femmes, vos filles, vos sœurs, politiquement, aient moins de droits que les nègres ? » Et un grognement significatif, indiquant que l'assemblée, d'ailleurs presque entièrement composée d'hommes, ne se souciait point d'accorder aux femmes le droit de suffrage, M. Train a recommencé deux fois l'épreuve, même insuccès. Déjà, à Cayennes, il n'avait pas mieux réussi, et partout l'assemblée avait paru lui dire qu'on tenait la femme pour parfaite,

Si la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Madame Stanton a succédé à M. Train. J'ai rarement vu une femme plus noble et plus digne.

Madame Stanton a soixante ans passés ; ses traits, comme je vous l'ai dit, sont d'une rare distinction. Les cheveux blancs, fournis, frisés naturellement, sont peignés avec le plus grand soin. Elle portait ce jour-là une robe de soie noire montante, retenue au cou par un magnifique camée. Mademoiselle S. Anthony était également en noir. Elle a passé la quarantaine, porte des lunettes, et rappelle trait pour trait le type de ces voyageuses anglaises, grandes, maigres, que nous voyons passer si souvent à Paris.

J'ai insisté sur le costume de ces dames pour vous montrer qu'on peut, en Amérique, défendre le suffrage politique des femmes et demander pour elles les mêmes droits que pour les hommes, sans cela porter des *pantalettes*, une redingote, un chapeau pointu et une cravache, comme le font les bloomé-ristes. Le costume masculin a été cependant adopté, me dit-on, par quelques-unes des adeptes les plus avancées du parti que dirigent si dignement mesdames Stanton et Anthony.

Madame Stanton a fait à Omaha une conférence d'une heure. Elle a parlé debout, sans lire, la main appuyée sur une table, et regardant en face l'auditoire, mais sans aucune espèce de forfanterie, avec beaucoup de dignité, de fierté. Elle a parlé lente-

ment et réclamé pour la femme, un à un, les mêmes droits que pour les hommes, non-seulement le droit politique, mais encore les droits civils. Elle veut que la femme mariée puisse commercer, hériter comme son mari, ce que ne permettent pas partout les lois des Etats-Unis. Elle a montré par des exemples nombreux (et elle aurait pu citer le sien) que la femme n'est en rien inférieure à l'homme. Dans l'histoire, elle a nommé Jeanne d'Arc, Marie-Thérèse et tant d'autres ; dans la littérature américaine, miss Henriette Beecher Stowe, l'auteur de *la cabane de l'oncle Tom* ; dans la littérature française, George Sand, etc.

Parmi les adeptes les plus convaincus des idées qu'elle défend elle a rappelé différents noms connus, entre autres celui de John Stuart Mill, le grand économiste anglais.

Le public a applaudi à plusieurs reprises, mais on voyait qu'il n'était pas convaincu, ou, si l'on veut, converti aux opinions de l'orateur, même dans les rangs féminins. Aussi miss Anthony, qui a succédé à madame Stanton, n'a-t-elle pas emporté la place.

J'ai accompagné d'Omaha à Chicago M. Train et ces deux dames. En route, j'ai fait plus ample connaissance avec madame Stanton.

Nous avons parlé de Paris. Elle connaît bien notre littérature ; elle a même séjourné assez longtemps à Paris, il y a quelques années. Notre grand sujet de conversation a toujours été la question de

l'émancipation des femmes. Aux Etats-Unis, il y a déjà des femmes médecins, peut-être avocats : c'est bien là leur rôle. Il y en a qui sont ministres du saint Évangile. Madame Stanton s'est présentée à la députation à New-York. Assurément elle eût mieux tenu sa place, même au congrès fédéral, que beaucoup de députés assez mal en renom auprès du public.

« Je suppose une femme consul, lui disait un mauvais plaisant. Vous allez faire viser votre port ; on vous répond : Madame est en couches. — Eh bien adressez-vous au chancelier, a-t-elle répliqué. Ne vous répond-on pas de la sorte si M. le consul est malade, s'il a passé la nuit au jeu ou ailleurs ? »

On ne peut dire encore ce qu'il adviendra aux États-Unis de la question de l'émancipation politique des femmes. Dans ce pays, toutes les idées nouvelles se propagent si vite, et passent si rapidement de la théorie à la pratique que ce qu'on regardait comme une erreur la veille devient la vérité du lendemain. Ne voit-on pas déjà, dans les Etats du Nord, des collèges mixtes ou jeunes garçons et jeunes filles apprennent ensemble le latin, et le grec, les mathématiques, et où souvent les jeunes filles l'emportent sur les garçons ? Chez nous on n'oserait, sans doute pour des motifs de haute moralité, tenter de pareilles épreuves. La-bas on ose tout, et les résultats donnent raison à tant de hardiesse.

Allez-vous dire qu'il n'y a là qu'une affaire de

climat ? Il y a plus, c'est une question de liberté bien entendue. *Help yourselfs*, dit l'Américain faites vous-mêmes vos affaires.

Je reviens à la question spéciale qui nous occupe, celle de l'accession des femmes à tous les droits dont jouissent les hommes. Je suis obligé de reconnaître que cette question n'a pas encore fait de très-grands progrès aux Etats-Unis, sauf peut-être dans le Kansas et le Massachusetts. « Pourquoi ? me direz-vous. N'est-elle pas assez bien définie, assez bien présentée ? »

Vous venez de voir quels avocats habiles, éloquents, s'étaient chargés de la défendre. Je crains bien que M. Dixon n'ait eu raison, lorsqu'en examinant ce sujet dans son livre sur la Nouvelle Amérique, *New América*, il cite ce cri d'une jeune Bostonienne : « Eh bien, après, quand nous aurons les mêmes droits que les hommes, personne ne s'occupera plus de nous. Voilà pourquoi nous n'en voulons pas. »

La question est donc encore pendante : elle est loin d'être résolue, comme vous le voyez, et il faut laisser à l'avenir le soin de dire le dernier mot sur ce sujet si délicat de l'émancipation des femmes.

XX

LA VILLE IMPÉRIALE

New-York, 27 novembre.

New-York, où je viens d'arriver, a grandi encore depuis mon dernier passage. C'est bien la *Ville impériale*, comme l'appellent les Américains, avec une légitime fierté. Il y a deux cent cinquante ans à peine, l'île de Manhattan était achetée pour quelques écus par les Hollandais, premiers colons du pays, aux Indiens qui habitaient ces parages. Les Hollandais jetèrent là les fondements de la Nouvelle-Amsterdam, que les Anglais appelèrent plus tard New-York. Aujourd'hui l'île de Manhattan est devenue trop étroite pour les développements de la grande ville qui renferme presque un million et demi d'habitants, et en face, le long de ce bras de mer qu'on nomme le fleuve de l'Est et le long du fleuve de l'Hudson, s'élèvent de riches cités :

Brooklyn, qui compte près de 400,000 habitants, et Jersey City, qui en a plus de 60,000.

Il faut voir sur la carte la position de ces trois villes, qui abritent ensemble deux millions d'âmes, pour bien comprendre non-seulement leurs progrès actuels, mais encore toute leur importance. Brooklyn et Jercey City sont au reste les deux satellites de New-York. Elles gravitent autour d'elle, et prennent leur part de chaque jour dans l'avancement de la grande métropole, qui comptera à elle seule plusieurs millions d'habitants avant la fin de ce siècle, car la population y double tous les quinze ans.

New-York est assise sur une large baie, mieux garantie, non moins belle que celle de Naples tant vantée ; un étroit goulet la protège contre les vents et les flots de la haute mer. Jamais nappe d'eau n'offrit un spectacle pareil: les *steamboats*, les bateaux à voile, s'y croisent en véritables flottes. De l'autre côté de la baie descend un des plus magnifiques fleuves du monde, l'Hudson. Sur ses rives taillées a pic au-dessous de l'eau et formant le port naturel le plus sûr, car elles sont, à la surface, de niveau avec le sol, ancrent librement tous les navires ; au milieu de ses eaux profondes, peuvent monter jusqu'à Albany, capitale de l'État et distante de 135 milles de New-York, les vaisseaux du plus fort tonnage. Tout le long du trajet, le paysage est ravissant. Ici les ***Palissades***, énormes coulées de lave d'une hauteur qui atteint 500 pieds, s'étendent

sur la rive droite du fleuve comme une véritable fortification ; là, les coteaux verdoyants de West-Point et les montagnes bleues des Kaatskills dominent les méandres que tracent les cours d'eau en s'élargissant tout à coup : on se croirait au milieu d'un des lacs de la Suisse. Aussi les Américains sont fiers de leur beau fleuve. « Avez-vous navigué sur l'Hudson ? » telle est la première question qu'ils adressent au voyageur nouvellement débarqué.

D'immenses steamers, véritables caravansérails flottants, décorés avec un luxe dont nous n'avons pas l'idée en France, remontent et descendent l'Hudson à chaque instant. Dans les vastes salons aux lambris dorés, sont partout étendus de moelleux tapis. Des tables, des sièges de forme artistique, ornent en outre l'intérieur du navire. On ne prendrait pas chez nous plus de soin pour un roi en voyage. Ici, le roi, c'est tout le monde ; c'est le peuple, et partout on le gâte et le choie. Les *misses* rieuses et coquettes, les *gentlemen*, plus silencieux, se pressent en foule dans les salons ou autour des galeries extérieures, tandis que le navire s'avance à toute vapeur. Si un concurrent suit la même route, souvent une lutte de vitesse s'engage : c'est à qui arrivera le premier. Dans un défi de ce genre, un capitaine se trouve un jour à bout de combustible ; car, lorsqu'on veut aller deux fois vite, il faut dépenser huit fois plus de charbon : c'est la mécanique qui le dit. Or, notre capitaine

voulait gagner la lutte à tout prix. Il jeta tout le mobilier de son bateau sous ses chaudières, et enfin, comme la pression de la vapeur augmentait outre mesure, il s'assit bravement sur la soupape de sûreté, en criant aux chauffeurs : « Allons, mes enfants, un dernier effort ! » Les passagers, si la chaudière avait fait explosion, auraient certainement sauté avec elle, mais ils applaudissaient le capitaine, et ne se souciaient que d'une chose : d'arriver les premiers. Ainsi va le monde en Amérique. Le sentiment de la sécurité n'y existe guère en voyage ; on n'en voyage pas moins, et généralement on arrive. Tant pis pour ceux qui restent en chemin ! C'est une de ces mauvaises chances qu'on peut rencontrer dans la bataille de la vie. Cette insouciance des Américains pour le danger fait une partie de leur force, et donne le secret des merveilleux résultats auxquels ils arrivent dans leur vaste colonisation.

Je retourne à la Cité impériale. Voulez-vous y descendre avec moi ? Notre steamer vient de toucher au quai. Les abords de la ville marchande sont peu séduisants, et les rues sont partout mal pavées, malpropres, pleines d'abîmes, surtout en hiver. C'est le défaut du régime libre et démocratique de se reposer sur chacun du soin de tout faire, de sorte que souvent rien ne se fait, alors que tout se fait chez nous trop bien, avec un régime fortement centralisé. La municipalité newyorkaise ne s'occupe guère de la ville, et laisse les choses aller

à l'avenant. Le marché devant lequel nous passons est un charnier bourbeux, dont la plus sale bourgade en France ne voudrait pas. Nous voici dans les rues *Wall*, *Pearl*, *Beaver*. Quelle activité ! quel mouvement ! La Cité de Londres elle-même est dépassée. Les lourdes charrettes vont et viennent, chargées de toutes les marchandises du globe : balles de coton ou de laine, sacs de café, caisses de thé, boucauts de sucre ou de tabac, barriques de vin ou de pétrole. Le chartier, debout sur son véhicule, comme le triomphateur antique, fouette vigoureusement ses chevaux, et interpelle les passants qui ne se rangent pas assez vite. A droite, à gauche, sont les bureaux du commerce. Au rez-de-chaussée, les changeurs, qui trafiquent des valeurs publiques, et jouent sur la monnaie de papier, la seule qui ait cours depuis la guerre de sécession. A l'entresol, aux étages supérieurs, les banquiers, les armateurs, les courtiers, les négociants. A part quelques bureaux assez convenablement décorés, les autres *offices* sont de véritables bouges, comme du reste à Londres à Manchester, à Birmingham, à Liverpool. En Amérique comme en Angleterre, on a son bureau et sa maison : le bureau dans le quartier bruyant des affaires ; la maison dans la partie la plus éloignée et la plus calme de la ville. Au bureau tout le monde entre librement, même le premier venu quel qu'il soit ; à la maison est le foyer respecté, le *home*. On n'y reçoit que ses amis, et on les choisit avec un soin

scrupuleux, même dans ce pays démocratique, où l'égalité n'existe qu'à la surface et n'est pas plus absolue qu'ailleurs. Le cœur humain est le même partout, et il n'y a pas de système parfait de gouvernement.

Voulez-vous visiter un de ces offices? Nous sommes dans Wall-street, la rue par excellence des banquiers, des changeurs, Aux portes de chaque maison sont suspendus d'immenses tableaux de bois noir, divisés en autant de compartiments qu'il y a d'étages, en autant de numéros qu'il y a de cellules occupées. Devant chaque numéro est inscrit en lettre d'or le nom de l'occupant ou des occupants; car le prix des loyers est si cher que l'on trafique quelquefois plusieurs dans la même chambre : touchante confraternité ! Le mobilier de l'appartement est grossier: chaises de paille, tables du bois le plus commun. Un parquet que le balai visite rarement, et çà et là d'énormes crachoirs (passez-moi le mot) en faïence grossière ou en caoutchouc, en forme de moules à pâté.

En Amérique tout le monde *chique*, et même en haut lieu, et le *spittoon* est devenue une annexe indispensable du mobilier de tout bon Yankee.

Entrez avec moi dans cet office. J'ai une lettre qui me recommande au patron, un grand banquier du pays. Je prononce son nom en entrant. Un *gentleman*, le chapeau sur la tête, les pieds sur le manteau de la cheminée, et le corps enfoncé dans son *rocking-chair* ou chaise berceuse, tend une

main pour prendre la lettre, et de l'autre donne à son couvre-chef un mouvement qui l'assujettit davantage. Il lit la lettre, me la rend : « C'est pour mon frère, me dit-il, sans se déranger aucunement ; il sera bien fâché de ne pas vous avoir vu. Il est en ce moment à Boston. « Et tirant de sa poche une tablette de tabac, il y taille avec son couteau la dose accoutumée, la reçoit dans le creux de sa main et d'un mouvement bien combiné la jette d'un seul trait dans sa bouche. Puis me passant le couteau et la tablette :

— En usez-vous ? me dit-il ; ne faites pas de cérémonie.

— Merci, je ne chique pas. Bonjour !

— Adieu !

Et je ne le reverrai plus de ma vie ni lui ni son frère. C'est avec ce sans-façon que les affaires partout se traitent.

Le mot d'office, que les Américains et les Anglais appliquent à leur bureau, a donné lieu un jour à une singulière méprise de la part d'un de mes amis qui parlait fort peu l'anglais. Il avait, comme moi, une lettre pour un trafiquant du pays. Au lieu de la porter au bureau du destinataire, il la remet à sa maison, un matin. Le domestique répond :

— Monsieur est à l'office.

— Et jusqu'à quelle heure ? demande le voyageur.

— Jusqu'à trois heures.

— Voilà un homme bien dévot, réplique mon ami en s'en allant ; alors je reviendrai ce soir.

Autant l'office est mal tenu, mal situé, autant le *home* est soigné, confortable, établi dans les plus beaux quartiers de la ville. Chacun a sa maison, et l'occupe seul. Je ne sais où tous ces gens gagnent tant d'argent, pour se payer tous une maison qui, non meublée, coûte au moins cinq cent mille francs ; mais le fait existe, et je le constate. Et quel bien-être ! De l'eau à tous les étages, froide et chaude, salles de bain, calorifère. La cuisine est confinée dans le sous-sol avec un escalier séparé. Souvent un jardinet, un arbre à fleurs devant la maison à côté de belles marches en pierre. Toutes ces demeures, principalement dans la *Cinquième Avenue*, le quartier le plus fashionnable, le plus somptueux de New-York, forment des alignements magnifiques, et l'on ne peut nier que l'architecture civile ne soit ici fort avancée. « Mais ce sont là des maisons de carton ; ces pierres si bien taillées, ciselées, ne sont qu'en placages, » me disait un jour un de ces Français (et ils sont nombreux) qui trouvent tout mal en Amérique. Et que m'importe, si les lignes sont pures, gracieuses, élégantes, et si la maison tient bien ; surtout si l'intérieur en est convenablement disposé ?

Il règne, dans quelques-unes de ces demeures, un luxe qu'on peut qualifier de princier. A New-York, les gens qui ont plusieurs millions de rente ne sont pas rares, et les marchands américains, comme jadis ceux de Phénicie, ont des listes civiles de rois. Les tableaux, les sculptures, les objets

d'art, les meubles les plus délicats, les œuvres les plus renommées des maîtres anciens ou modernes, sont littéralement entassés dans quelques-uns de ces logis, et l'hiver on y donne des fêtes splendides. Tout cela se fait souvent sans beaucoup de goût ; mais laissez faire, le progrès viendra. « Nous sommes un peuple jeune, et nous avons besoin d'apprendre. Voilà pourquoi nous allons en Europe. » Ainsi vous répondent les Américains quand, familiarisés avec vous, ils vous permettent de critiquer librement leur pays. Déjà l'on peut dire que les voyages d'Europe, qu'ils font tous plusieurs fois, leur ont été des plus profitables.

A Paris, nous recevons chaque hiver toute une colonie américaine. Vous les avez vues, ces jeunes *misses* à l'opulente chevelure, aux yeux vifs, aux joues tantôt rosées et tantôt un peu pâles, ces *misses*, à la taille élancée, aux formes bien prises, ces danseuses, ces causeuses infatigables, vous les avez vues, n'est-ce pas, chaque hiver à Paris, dans toutes les soirées, mais surtout à celles du général Dix, qui représente avec tant de dignité le gouvernement américain ? Ces élégantes ont fait la conquête de tous nos jeunes gens, et plus d'une n'est jamais retournée au pays natal. Celles qui s'en reviennent apportent à New-York leur contingent de bonnes manières et d'idées nouvelles, et par elles, par ces délicates messagères, le monde américain progresse étonnamment. « Chez nous, les femmes valent mieux que les hommes, » tel est le

cri général aux États-Unis. Les hommes, trop occupés, enlevés trop jeunes à la vie d'école et de famille, n'ont pas eu le temps de soigner leurs façons. Mais les femmes ne sont-elles pas les premières partout et les meilleures institutrices des hommes ? Heureux le pays où leur influence domine encore !

Comme elles sont plus vives, plus gracieuses que les blondes filles d'Albion, toutes ces jeunes Américaines ! J'en demande pardon aux Anglaises, mais les Américaines vont de pair avec les Françaises (proclamées partout sans égales), pour la grâce, l'esprit, la manière de porter une robe. Et comme la beauté américaine est au-dessus de celle des Anglaises ! Elle a je ne sais quoi de plus fort, de plus énergique, quelque chose de hardi qui ne déplaît pas. Quand on se promène dans *Broadway*, à l'heure où la foule encombre ces boulevards de New-York, on n'y rencontre que de jolies femmes. « Comment en serait-il autrement ? » me disait hier une personne qui sait observer. D'abord tous ces hommes, qui arrivent ou sont arrivés ici, et dont ces jeunes filles que vous admirez proviennent, n'ont-ils pas été pris à tous les pays du monde : Anglais, Allemands, Espagnols des Amériques, Scandinaves, Italiens, Français ? Or, le mélange de telles races ne peut donner que de très-beaux produits. Et puis, tout homme qui vient aux États-Unis a quelque chose en lui. A part de rares exceptions, ce n'est ni un paresseux, ni un ignorant, ni un être

chétif et malingre. Il est entreprenant, courageux, il a, comme on dit, bon pied bon œil. L'accouplement entre de tels êtres a bien des chances de réussir. »

Je laissai dire mon ami comme nous descendions *Broadway*, et je trouvai qu'il avait raison.

Vous parlerai-je maintenant de cette curieuse rue, de plus de deux lieues de long, que l'on a comparée aux boulevards de Paris, mais qui est loin de les égaler par l'élégance des boutiques et l'ampleur de la voie, si elle les dépasse sur certains points par l'animation, et ce je ne sais quoi de turbulent, de criard, de fébrile, qui révèle partout l'Américain ? vous parlerai-je des immenses magasins qu'on rencontre tout le long de *Broadway*, et dont quelques-uns sont uniques au monde ? ferai-je le tableau du spectacle qu'offre cette rue à certaines heures de la journée ? Mais tout cela a déjà été dit vingt fois, et vous le savez par cœur. Vous connaissez aussi les églises, les théâtres, les hôtels, les squares, le parc de la grande cité, son bel aqueduc, et tous ses monuments publics ou privés, dont quelques-uns méritent l'attention. Tout cela a été vingt fois dépeint, et je ne vous écris pas pour redire ce que d'autres ont dit avant moi, ni ce qu'on trouve aussi dans tous les guides du voyageur, dans tous les traités de géographie.

XXII

LE PEUPLE AMÉRICAIN

New-York, 1er décembre.

La fin couronne l'œuvre. Je repars pour l'Europe, et vous reverrai dans douze jours à Paris. Vous allez traiter mon voyage de télégraphique, de fantastique. D'autres diront que je ne suis pas parti et me suis allé cacher quelque part pendant trois mois. Trois mois! c'est en effet tout ce qu'il m'aura fallu pour faire 5,000 lieues, aller et retour. C'est là un des signes du temps. C'est grâce à la vapeur qu'il nous est permis de faire de pareils voyages que vous pouvez à bon droit qualifier de télégraphiques, car il eût fallu naguère plus d'un an pour les exécuter, et Dieu sait au prix de quelles fatigues et de quels dangers !

Que de choses nous aurons vues pendant ces trois mois : le chemin de fer du Pacifique, les pionniers

du Colorado, les derniers Peaux-Rouges ! Oui ! notre voyage aura été fantastique, mais nous n'aurons eu que le faible mérite de montrer la route à nos successeurs. À vous maintenant à nous suivre, jeunes compatriotes, qui désirez voir et compléter par l'étude de ces régions nouvelles l'éducation un peu trop théorique reçue au pays natal.

La liberté et le travail, ne l'oublions pas, ont seuls permis de créer toutes les merveilles que nous avons admirées. Le peuple américain, dans lequel se résument ces deux choses : la liberté, le travail, a l'incontestable mérite de les pratiquer partout et toujours. Le peuple américain, c'est tout le monde ; c'est l'Europe aussi bien que l'Amérique. Chaque année l'Europe envoie aux États-Unis trois cent mille de ses enfants, et des plus forts et des plus vigoureux, des producteurs et des reproducteurs, comme les appellerait un économiste. Alors que chez nous on enrégimente les jeunes hommes pour les exercices destructifs de la guerre, là-bas on les prend pour les travaux féconds de la paix. Saisissez-vous la différence ? Nos jeunes gens de campagnes, échus au service militaire, deviennent des valeurs négatives ; ils valent moins que rien, puisqu'on leur enseigne à détruire. Les jeunes gens qui émigrent aux États-Unis sont au contraire des valeurs positives, puisqu'on leur apprend à créer. Et savez-vous à combien on les estime ? A 1,000 dollars l'un, 5,000 francs. C'est le prix fictif que l'on suppose

que vaut ici un émigrant dès qu'il met le pied sur les rivages de l'Union.

Essayons d'imiter, dans tout ce qu'il a de bon, le peuple américain qui forme aujourd'hui comme la synthèse des autres peuples. Pratiquons comme lui le travail et la liberté. Croyez-vous que nous ne serions plus capables de fonder des colonies, si nous avions moins de règlements administratifs et des institutions plus libérales ?

Vous savez combien il est difficile à nos colons, en Algérie, par exemple, de devenir propriétaires. De combien de formalités longues, minutieuses, vexatoires, est entourée là-bas l'obtention d'une concession de terre ? Vous savez, au contraire, ce qui se passe dans le *Far-West*. Le premier venu peut y occuper 160 acres (64 hectares) des terres vierges d'un territoire. Il n'est pas nécessaire qu'il soit Américain. Fût-il débarqué de la veille aux États-Unis, on suppose qu'il a l'intention (ceci est textuel) de devenir citoyen de la grande république, et tout est dit. Il paye une certaine somme au *land office*, au bureau des terrains (environ 15 francs par hectare), et le voilà constitué à jamais propriétaire foncier. Ce sont ces mesures libérales qui ont fait la prospérité des lointains territoires de l'Union.

Vous m'objectez qu'ici la terre n'est à personne, que l'espace est immense, et que partout l'on peut tailler, comme on dit, en plein drap. Je vous réponds que dans la plupart de nos colonies, où les mêmes faits se présentent, nous n'avons ja-

mais obtenu les merveilleux succès des pionniers américains. Pourquoi ? Parce que les mesures administratives que nous avons si obstinément adoptées n'ont jamais été inspirées que par des idées étroites, soupçonneuses, fiscales ; parce que chez nous la centralisation tue tout, et que les colonies, même les plus lointaines, doivent, avant d'agir, recevoir le mot d'ordre de la métropole. Aussi quel contraste ! Chez nos colons, l'indolence, l'inquiétude, l'insuccès ; chez les Américains, l'ardeur, l'activité fiévreuse, la réussite la plus étonnante.

Ne me dites pas non plus qu'en Algérie nous avons les Arabes, avec lesquels il faut composer, lutter. Les pionniers du Grand-Ouest ont aussi les Peaux-Rouges, leurs Bédouins à eux, et vous savez que ceux-ci leur ont causé souvent de bien terribles embarras.

C'est par la liberté, non par des mesures autoritaires, que se fondent les colonies, et là-dessus le peuple américain nous offre un bel exemple à imiter. Quand je n'aurais rapporté de tout mon voyage que ce seul enseignement, à savoir qu'il faut laisser toute latitude à l'initiative personnelle, et respecter jusqu'aux dernières limites la liberté de l'individu, surtout sa liberté d'action, mon voyage, bien que très-court, aurait été des plus profitables.

Mais j'ai appris aussi à estimer, à aimer davantage un grand peuple que je connaissais déjà ; j'ai mieux compris ses institutions, les plus libérales, les plus démocratiques que les hommes aient ja-

mais eues. Mon voyage m'aura donc servi de tous points, et je signale aux touristes en vacances ce moyen, désormais à leur disposition, d'utiliser leurs loisirs de l'été. Qu'ils prennent la voie de New-York au lieu de celle de Bade, et le chemin des Montagnes-Rocheuses au lieu de celui des Alpes. Les points de vue seront aussi beaux, et les profits certainement plus grands.

Nous reparlerons de tout cela ; car je veux revenir ici l'année prochaine pour un plus long voyage. Je veux, avant que le chemin de fer du Pacifique soit achevé, traverser tout le grand désert jusqu'à l'Océan, saluer mes amis les Mormons, voir à l'œuvre les mineurs des filons d'argent de la Nevada comme j'ai vu ceux des Montagnes-Rocheuses, enfin visiter de nouveau la belle et fertile Californie, que je n'ai plus parcourue depuis sept ans. Je ferai tout cela, et je reviendrai peut-être encore une autre fois, car on s'attache à ce pays, que l'on apprécie d'autant mieux qu'on étudie davantage. Pour aujourd'hui, j'ai mis le cap sur Brest. Dans douze jours je serai à Paris, et je termine en vous disant, comme Cicéron à Atticus : *Vale !* ou, si vous préférez : Au revoir !

LES COLONS DU PACIFIQUE

I

LA DÉCOUVERTE DE L'OR EN CALIFORNIE

La haute ou nouvelle Californie, que l'on connaît plus particulièrement aujourd'hui sous le nom seul de Californie, fut de bonne heure visitée par les missionnaires espagnols. Ils entrèrent les premiers en 1769, dans la baie de San Francisco, civilisèrent une partie des Indiens, et donnèrent un certain développement à l'agriculture.

Une vingtaine de missions florissaient dans le pays, quand la guerre de l'indépendance éclata dans le mexique en 1822, et amena la sécularisation des biens religieux, ainsi que la ruine des missions californiennes.

Quelques années après, des pionniers américains,

venus de divers États de l'Union, s'établirent peu à peu dans le pays, et en 1844 un convoi de visiteurs arriva, commandé par le capitaine Frémont, aujourd'hui général démissionnaire. Ce célèbre explorateur avait été chargé, par le gouvernement fédéral, d'étudier les routes qui pourraient conduire par terre des derniers États de l'Union dans la Californie. Il s'acquitta de sa mission avec l'intelligence, le courage et le sang-froid qui le caractérisent. Il faut que le résultat de ses études ait été favorable au développement américain, car, en 1847, la guerre ne tarda pas à éclater entre les États-Unis et le Mexique. Quelques difficultés survenues dans l'État libre du Texas servirent de prétexte aux hostilités. Le Texas, séparé de la république mexicaine, s'était mis sous la protection des États-Unis. Les volontaires américains, conduits par le général Scott, envahirent le Mexique, et entrèrent même dans Mexico, sa capitale. Pendant ce temps, des troubles éclataient aussi en Californie. La république mexicaine vaincue demanda la paix. La cession de toute la haute Californie, qui comprenait alors, avec la Californie actuelle, l'Orégon et l'Utah, devint une des conditions du traité. Il fut échangé et ratifié le 30 mai 1848. Les États-Unis y gagnèrent en outre le territoire du Nouveau-Mexique, plus l'annexion du Texas, qui demanda à fraterniser avec l'Union. Ainsi après une lutte de peu de durée, où elle avait perdu seulement quelques hommes, la répulique des États-Unis augmentait son

territoire, déjà si vaste, de quatre ou cinq nouveaux États, dont chacun couvre, en moyenne, une étendue au moins égale à la superficie de la France.

Mais là ne devait pas se borner le résultat déjà si favorable pour l'Union de sa guerre avec le Mexique. Au moment de la cessation des hostilités, et comme par une sorte de fait providentiel pour les Américains, l'or était pour la première fois découvert en Californie, à la scierie du capitaine Sutter.

L'existence de ce colon avait été des plus agitées. Ancien capitaine des gardes suisses de Charles X et Suisse lui-même, il avait quitté la France après la révolution de Juillet. Il s'était d'abord établi aux États-Unis. Neuf ans après, pionniers comme tant d'autres, le colon du *Far-West* avait traversé les déserts, et était venu se fixer dans l'intérieur de la Californie. Près du lieu ou existe aujourd'hui la ville de Sacramento, Sutter s'était fait fermier. Il défrichait des terres et exploitait les bois des environs. Il avait bâti un fort pour repousser les attaques des Indiens contre lesquels il montait la garde avec une centaine de pionniers résolus. Enfin sur la rivière qu'on a nommée depuis *l'American-River*, il avait établi une scierie de bois, à quinze lieues de son fortin. Ce fortin portait le nom de *Nouvelle-Helvétie* en l'honneur de la patrie absente, et on peut le voir encore indiqué sur les cartes de Californie antérieures à l'année 1848.

C'était alors l'époque du grand déplacement des

Mormons, chassés des États de l'Union comme ennemis du bien public. Une partie de ces curieux sectaires accomplit son exode en traversant les Montagnes-Rocheuses, pour aller se fixer vers le grand lac Salé de l'Utah, tandis qu'une autre portion des fidèles arrivait par mer de New-York aux Sandwich d'abord, et de là en Californie. Quelques-uns des Mormons venus par cette voie, étant à bout de ressources, louèrent leurs bras à Sutter, avant de gagner l'Utah, et c'est à l'un d'eux, l'Américain Marshall, que revient l'honneur d'avoir mis la main sur la première pépite. C'est dans le canal amenant les eaux à la scierie de bois établie sur la rivière américaine que la découverte eut lieu. On a expliqué le fait de différentes façons. Les uns disent que c'est en lâchant l'eau pour la première fois dans le canal que l'on venait de creuser, qu'une pépite se montra à l'œil étonné de Marshall ; mais un récit que j'ai sous les yeux, et qu'on attribue à Marshall lui-même, raconte d'une façon un peu différente l'apparition de la pépite. D'après ce digne Mormon, de la découverte duquel ses coreligionnaires devaient profiter pour une assez bonne part, voici comment la chose se passa :

« Comme nous avions, dit-il, l'habitude de détourner tous les soirs l'eau de la scierie dans le canal de fuite, je descendais d'ordinaire le matin pour voir si quelques dégâts s'étaient produits pendant la nuit. Vers sept heures et demie, et, je crois, le 19 de janvier 1848, — car je ne suis pas bien

certain du jour, mais c'était du 18 au 20, — je descendis comme de coutume. Après avoir fermé la vanne, j'entrai dans le canal de fuite, vers l'extrémité inférieure. Là, sur la roche, à environ six pouces au-dessus de la surface que l'eau venait d'occuper, je découvris l'or. J'étais tout à fait seul en ce moment. Je détachai un ou deux échantillons, et je les examinai attentivement. Ayant quelque connaissance générale des minéraux, je m'en rappelais deux, ressemblant de quelque façon à celui que je tenais : la pyrite de fer, très-brillante et cassante, et l'or, brillant, mais malléable. J'essayai donc mon échantillon entre deux pierres. Je m'aperçus qu'il pouvait recevoir, par le battage, différentes formes sans se briser. Quatre jours après j'allai au fort pour des provisions, et j'emportai environ trois onces d'or, que le capitaine Sutter et moi essayâmes avec de l'acide nitrique. Je fis ensuite un autre essai en présence de Sutter ; je pris trois dollars d'argent, et les équilibrai dans l'air sur une balance avec de la poudre d'or. J'immergeai ensuite les deux plateaux dans l'eau, et le poids supérieur de l'or nous édifia à la fois et sur sa nature et sur sa valeur. »

Ce passage, que j'ai traduit en entier et textuellement, forme comme l'entrée en matière du *Miners'own book*, ou *Livre des mineurs*, petite brochure imprimée à San Francisco en 1858. Le récit qui ouvre ce livre me paraît avoir un degré d'authenticité suffisant, et je n'hésite pas à attribuer à

Marshall les lignes qu'on vient de lire. On dira bien qu'il y discute sa découverte comme un membre de l'Institut, et que son essai à la balance rappelle, trait pour trait, la fameuse expérience d'Archimède. Mais de pareils faits ne sont pas surprenants chez les Américains, hommes de grand bon sens et d'instruction pratique. Quoi qu'il en soit, c'est bien à Marshall qu'est due la découverte de l'or en Californie. C'est bien ce *Saint du dernier jour* qu'il faut seul glorifier de cet événement, qui ne fut du reste, comme on l'a vu, qu' un pur effet du hasard.

C'est par cette heureuse découverte que se vérifia la croyance légendaire des anciens Mexicains, plus tard transmise aux Espagnols, d'un eldorado situé vers le Nord et sur les rives du Pacifique. On a prétendu que les anciens missionnaires de Californie, ou les Indiens eux-mêmes, connaissaient l'existence de l'or, et la tenaient cachée, pour une raison ou pour une autre ; mais le fait n'est nullement prouvé. Il paraît aussi invraisemblable que d'autres colons, notamment des Américains, aient eu conscience de la richesse des terres aurifères du pays, au moins sur toute son étendue. Ce n'est donc qu'à l'année 1848 et à la série des faits qu'on vient de raconter qu'il faut reporter une découverte qui eut un si grand retentissement dès l'origine, et qui allait remuer le monde.

II

L'ARRIVÉE DES ÉMIGRANTS

La découverte de l'or, que Sutter et Marshall auraient sans doute voulu tenir secrète, ne tarda pas à être connue. Elle fut d'abord divulguée à San Francisco, modeste bourgade qu'on appelait alors *Yerba Buena*. Quelques centaines de marchands y étaient établis depuis 1836, entre autres des Américains, prématurément installés dans un pays dont leur gouvernement préparait la conquête.

De San Francisco la nouvelle se répandit dans les divers *ranchos* ou fermes de Californie, alors aux mains des Mexicains, et dans les ports du littoral, comme Monterey, qui faisaient un certain commerce. Partout les Californiens abandonnèrent leurs demeures pour se ruer sur les *placers*. Puis les mille bouches de la renommée firent connaître la découverte de l'or à tous les coins de l'univers,

d'où sortit une foule innombrable qui se dirigea vers la Californie.

Les Mexicains, qui venaient à point nommé de perdre ce sol qu'ils n'auraient pas su coloniser, se présentèrent les premiers. Beaucoup arrivèrent par terre, surtout de la Sonora, et, au nombre de dix à douze mille, fondèrent en Californie le camp des Sonoriens, qui a conservé leur nom, ou gardé du moins celui de Sonora. Avec eux accoururent en masse les Américains, auxquels la nature semblait avoir ménagé la découverte de l'or, au moment précis d'une conquête dont eux seuls pouvaient tirer parti. Le gouvernement de Washington n'avait été prévenu qu'à la fin de l'automne de 1848, et beaucoup d'Américains, pour gagner du temps, passèrent par les Montagnes-Rocheuses. D'autres traversèrent l'isthme de Panama, ou se décidèrent pour le voyage par le cap Horn, qui était alors de six mois. En même temps vinrent les Péruviens et les Chiliens, que leur métier de mineurs et surtout de laveurs d'or attirait comme les Mexicains. L'Europe, avertie la dernière, s'ébranla à son tour, et la France, l'Italie, l'Irlande, l'Allemagne tout entière vomirent leurs flots d'émigrants. Les pays immobiles de l'Asie s'émurent eux-mêmes, et la Chine vit successivement partir près de quarante mille de ses industrieux enfants. Enfin, des peuples qui n'avaient jamais voyagé, curieux pour la première fois, se confièrent au destin des flots. Resserrés dans leurs îles, qui les voyaient naître et mourir

depuis le commencement du monde, les *Kanaks* de l'Océanie passèrent eux aussi les mers, et abordèrent en Californie pour y prendre part à la curée. Tous les peuples furent en quelque sorte conviés, et aucun ne manqua à l'appel.

Les Chinois, les Océaniens, les Espagnols du Mexique, du Pérou et du Chili arrivèrent par le Pacifique aux eaux si calmes le long des côtes. L'Américain du Nord vint, comme nous l'avons dit, par terre ou par le cap Horn, dont il dut, comme l'Européen, affronter les tempêtes et les froids rigoureux. Mais bientôt une nouvelle voie s'ouvrit à ces émigrants de l'Atlantique : ce fut celle de l'isthme de Panama, qui abrégeait les distances de plus des deux tiers. La voie ferrée, que le génie hardi des Américains a jetée d'un rivage à l'autre des deux Océans, n'existait pas alors et ce n'était qu'à force de temps et d'argent que l'on pouvait traverser l'isthme. Le chemin se faisait partie en barque sur le fleuve Chagres, partie à dos de mulet jusqu'à Panama. Le trajet durait quelquefois cinq à six jours, au milieu d'embarras et de dangers sans nombre. Indiens et nègres de mauvaise foi, caïmans voraces dans les eaux du Chagres, bêtes venimeuses le long des rives, moustiques dévorants dans l'air, se partageaient comme à l'envie la tâche de créer un enfer autour du pauvre voyageur. Il est vrai qu'une végétation luxuriante, des arbres toujours verts et d'espèces les plus variées, des fleurs d'une forme et d'un éclat particuliers à

ces contrées, en un mot toutes les beautés dont la nature se revêt sous les tropiques, venaient à leur tour le distraire. Mais des pluies torrentielles inondaient le sol pendant plus de six mois de l'année, et, pour couronner l'œuvre, les fièvres pernicieuses de l'isthme faisaient des milliers de victimes parmi les émigrants. Ceux-ci arrivaient souvent à Panama exténués et sans ressources. Mais qu'importaient tant de misères? La soif de l'or en aurait fait braver bien d'autres !

Un service régulier de bateaux à vapeur ne tarda pas à être établi par les Américains. De New-York à Chagres, ce fut la compagnie de la malle maritime des États-Unis qui mit la première ses steamers en mouvement, et de San Francisco, la malle maritime du Pacifique, dont les deux premiers bateaux à vapeur, *California* et *Oregon,* doublant le cap Horn, arrivaient à Panama d'abord, puis à San Francisco, dès les premiers mois de 1849. Ces demeures flottantes emportèrent, à des prix fort élevés, jusqu'à plus de 1,000 passagers à la fois. L'isthme mexicain de Tehuantepec fut aussi abordé, pour diminuer encore la longueur du voyage; de même que l'isthme de Nicaragua, dont on remonta une portion du fleuve San Juan, et dont le lac fut traversé en bateau à vapeur. Chacun put choisir sa route à son gré et sans trop attendre, car les départs se succédaient rapidement. Les navires anglais qui font le service de Southampton aux Antilles amenaient aussi à Chagres des flots d'Européens, qui de là

gagnaient Panama. Ils se disputaient une place, un coin du steamer de San Francisco. Quand le navire, bourré d'émigrants, en laissait encore sur la plage, beaucoup de ces derniers, qui avaient hâte d'arriver ou qui craignaient de mourir en route, durent payer la cession d'un billet au double et au triple de sa valeur.

Cependant les travaux du chemin de fer de Panama étaient ardemment poursuivis. Ce hardi railway, projeté dès 1850, fut successivement livré à une circulation partielle en 1852 et en 1854, et enfin complètement terminé en janvier 1855. L'esprit si entreprenant des Américains pouvait seul mener à bonne fin une opération jusque-là déclarée impossible. Il est fâcheux toutefois que la voie n'ait été achevée que lorsque l'émigration européenne s'est presque entièrement arrêtée.

La ligne ferrée de Chagres ou Aspinwall à Panama mesure environ 80 kilomètres ou 20 lieues. La dépense a été de près de 32 millions de francs de notre monnaie, soit 400 francs par mètre. C'est plus que la dépense moyenne de nos chemins de fer européens. La somme paraît d'autant plus forte qu'il n'y a pas de gares intermédiaires, et que les travaux d'art le long de la voie sont très-peu considérables. Le sol vaseux sur lequel il a fallu s'établir et le prix excessif de la main-d'œuvre ont seuls occasionné le coût énorme du chemin de fer de Panama. Mais la dépense ne serait rien encore sans le nombre incalculable d'ouvriers qui ont succombé

sous ce climat pestilentiel. On a compté les morts par plusieurs milliers à la fois, et la voix populaire dit que le nombre des traverses du chemin marque presque le nombre des victimes. C'est ainsi que les batailles de l'industrie comptent quelquefois leurs morts comme les batailles militaires.

Pendant que la route ferrée était en cours d'exécution, rien ne pouvait arrêter l'émigrant : ni les périls de la mer, ni les incertitudes d'un long voyage, ni les fièvres si dangereuses de l'isthme ou les tempêtes du cap Horn, ni les frais énormes du parcours. Rien ne devait mettre obstacle à l'ardeur de s'enrichir qui s'était emparée des masses. San Francisco, qui n'avait que 500 habitants en 1847, en comptait déjà 1,200 en 1849, dès la première arrivée des mineurs ; et à la fin de cette même année, près de 100,000 chercheurs d'or arrivaient en Californie, dont plus de 80,000 Américains. En 1852, époque où le courant européen cessa d'agir, San Francisco ne possédait pas moins de 35,000 habitants, et la Californie en comptait déjà plus de 260,000 contre 10 à 15,000 seulement qu'elle en avait, non compris les Indiens, avant la découverte de l'or.

Il convient de s'arrêter à cette première étape, et d'assister à l'enfantement californien de 1849 à 1852, accompli au milieu de l'affluence toujours croissante des arrivants.

III

LES PREMIERS TEMPS DE SAN FRANCISCO

L'enfantement de la Californie a été des plus difficiles. Tous les peuples se donnèrent rendez-vous sur les rives dorées du Pacifique ; mais à part les Américains, dont beaucoup arrivaient surtout pour coloniser leur récente conquête, les autres races ne furent amenées que par la soif immodérée de l'or. Jamais l'*auri sacra fames* du poète ne fut d'une plus saisissante application.

Les colonies espagnoles, qui fournirent les premières leur contingent d'émigrants, n'envoyèrent pas ce qu'elles avaient de plus choisi. L'Espagnol des Amériques, comme celui d'Europe, ne voyage guère, et tout ce qui vint des républiques mexicaine, péruvienne ou chilienne, ne tarda pas à donner en Californie un triste échantillon du peu que vaut parfois l'espèce humaine.

Les diverses contrées de l'Europe se débarrassèrent également de types non moins déplorables. La France sortait à peine des journées de février et de juin 1848, et bon nombre d'émeutiers sans travail se transformèrent en chercheurs de pépites. Les compagnies ou agences d'émigration, aux noms pompeux de la *Toison d'or* ou du *Lingot d'or*, recrutaient à tout prix des mineurs pour la Californie, et n'emportaient pas sur leurs navires l'élite de notre population.

L'Italie, que les récents événements de la Péninsule avaient bouleversée, donna de son côté un fort contingent à l'immigration californienne.

L'Irlande, que l'agitateur O'Connell venait de remuer si profondément, envoya aussi tous ses mécontents et ses affamés vers les rives du Pacifique.

Enfin l'Allemagne, que les troubles politiques de 1848 n'avaient pas épargnée, entra pour une proportion notable dans le mouvement qui poussait les peuples à la recherche fiévreuse de l'or.

Quelques *convicts*, échappés d'Australie, arrivèrent aussi de leur côté à San Francisco, comme pour compléter le singulier mélange de l'émigration européenne.

Tout ce monde ne formait pas un ensemble bien rassurant, car les Américains venus de l'Union n'étaient pas non plus de petits saints. Quand un déplacement s'opère aux États-Unis, il est d'usage que les *gamblers* ou joueurs de profession, et les

loafers, chevaliers d'industrie, vagabonds, oisifs de la pire espèce, se mettent aussitôt en mouvement. Ils se mêlèrent pour une forte part à la grande immigration californienne. Cette terrible engeance de fripons américains n'est pas encore éteinte en Californie. Le public les connaît, les journaux les désignent par leurs noms et leurs professions de *gamblers* ou *loafers*, mais on les souffre, on les tolère. Ils sont restés fidèles au revolver, et l'on est assuré que dans une mauvaise affaire l'un d'eux se trouve toujours mêlé.

Parmi les arrivants des premiers jours, les émigrants honnêtes étaient-ils en majorité? C'est ce que l'on ne saurait dire. Toujours est-il, qu'à la fin de 1849, une population de plus de 100,000 âmes, venue de tous les coins de l'univers, sortie souvent des bas-fonds de la société, se trouva jetée brusquement dans un pays à peine conquis et pacifié, et qui ne jouissait encore d'aucune loi. De plus, aucune ville importante n'était édifiée, aucune disposition prise pour recevoir tant de gens différents. La Providence veilla sans doute, au moins dans une certaine mesure, à la naissance de la colonie, et l'énergie américaine fit le reste. Mais les commencements furent pénibles et même accompagnés, ainsi qu'on le verra plus loin, de calamités terribles.

Le plus pressant besoin de l'émigrant, en arrivant, était le soin de son installation, à moins qu'il ne partît aussitôt pour les mines. Les premiers qui

débarquèrent durent camper sous des tentes, au bord de la mer, et pourvoir eux-mêmes à tous leurs besoins. Le Pérou et le Chili, qui reçoivent aujourd'hui des farines de la Californie, lui envoyaient alors leurs blés. Des navires européens arrivaient aussi, chargés d'émigrants d'abord, puis de marchandises de toutes sortes, et souvent de maisons de bois prêtes à être montées sur place.

Chacun, à cette époque, vivait entièrement à sa guise, en payant tout au poids de l'or. Un œuf valait jusqu'à 5 francs, une poule jusqu'à 50. Le prix de la journée de l'ouvrier était d'ailleurs en proportion, et le dernier des manœuvres ne se dérangeait pas à moins de 5 francs l'heure. Quant à ceux qui avaient un métier, le salaire de leur journée variait entre 100 et 150 francs. Heureux temps que beaucoup regrettent aujourd'hui, car on travaillait alors aussi peu que l'on gagnait beaucoup.

Il y avait confusion entière dans les monnaies, et le dernier élément d'appoint était le *quarter* américain, pièce d'argent qui vaut vingt-cinq sous. On ne daignait pas s'arrêter au *bit* ou au *real*, moitié du quarter, et encore moins regardait-on au *dime*, l'équivalent de notre pièce de dix sous. La monnaie de cuivre était conspuée, et n'a pas encore fait, du reste, son apparition officielle dans le monde californien. On prétend qu'elle amènerait la diminution des salaires et de l'intérêt de l'argent. La pièce de un franc passait alors pour un quarter, malgré une différence en moins de vingt pour cent. Avec cer-

taines pièces allemandes, qui ne représentaient qu'une valeur inférieure à un franc, la différence était plus grande encore, et beaucoup de ces pièces étaient en outre de mauvais aloi. Tout a été réglementé depuis ; mais qui s'arrêtait alors à ces écarts et au titre de la monnaie, sinon quelques banquiers, avant tout hommes d'argent et avides ? Quelques-uns allèrent jusqu'à commander en Europe des chargements spéciaux de pièces d'infime valeur pour les écouler ensuite avec prime sur la place de San Francisco. Ils retirèrent de très-gros bénéfices de cette fraude, eux qui déjà prêtaient leurs capitaux à dix et quinze pour cent par mois : c'était, au reste, à cette époque, le taux normal de l'intérêt à San Francisco.

Bientôt les Californiens frappèrent leur monnaie nationale, l'octogone, pièce lourde et de forme incommode. Le chiffre de la valeur était gravé d'un côté ; de l'autre, il n'y avait rien. Cette monnaie était faite de l'or des mines non raffiné, et jouissait de plus ou moins de crédit, suivant le nom du banquier ou du négociant qui l'émettait. La valeur nominale était de 50 ou de 100 dollars, suivant le module, c'est-à-dire de 250 ou de 500 fr.

L'octogone portait quelquefois sur la face l'aigle américaine, aux ailes éployées, tenant les foudres dans ses serres, et environnée de ses fidèles étoiles, dont chacune représente un État de l'Union. D'autres fois, c'était le phénix, renaissant de ses cendres, en l'honneur des villes californiennes toujours in-

cendiées, toujours immédiatement rebâties. Parfois aussi Minerve, sortant tout armée de la tête de Jupiter, le casque en tête et la lance à la main, venait rappeler aux Californiens les incroyables progrès de leur État dès sa naissance. Sur quelques médailles, l'ours de Californie, errant autour des mines, signifiait l'état sauvage du pays à l'arrivée des premiers colons. Ces emblèmes, ces allégories ont, du reste, successivement paru sur le sceau de l'État californien ; mais l'hôtel des monnaies de San Francisco, établi dès 1852, ne les a pas conservés, et la monnaie qu'on frappe en Californie est la même que celle de tous les autres Etats de l'Union.

J'ai dit que les émigrants qui s'arrêtaient à San Francisco campaient sous des tentes au bord du rivage, faute de maisons préparées pour les recevoir. Cet état transitoire ne pouvait durer. Quelques maisons ne tardèrent pas à s'élever, édifiées par les Américains, qui bâtissent presque toutes leurs demeures en bois avec tant de rapidité et d'élégance. Les rues furent jalonnées, et la ville tirée au cordeau de façon à représenter un damier, comme la plupart des villes des Etats-Unis. On vit alors, comme dans toutes les cités naissantes, des rues sans maison et des maisons sans rue, sauf à tout réunir et niveler plus tard. Les terrains acquirent une valeur énorme, et les dunes, les montagnes de sable autour de San Francisco se vendirent à des prix fabuleux. La plupart des propriétaires n'avaient

d'autre titre que celui de *squatters* ou de premiers occupants, mais les lois américaines le respectent dans la formation de chaque nouvel État.

Les navires qui arrivaient à San Francisco de tous les points du globe ne trouvaient plus aucun fret de retour ; car, à part l'or, le pays ne produisait encore presque rien. Ces navires restaient inoccupés sur la mer. Tous les marins avaient d'ailleurs déserté pour courir aux mines ; souvent le capitaine partait le premier à la tête de l'équipage. Beaucoup de ces navires avaient rapporté bien au-delà de leur valeur par le transport d'une foule compacte d'émigrants, et de marchandises qui se vendaient très-cher. Ils furent démolis, et une partie des roufles servit à façonner tout d'une pièce des cabanes improvisées. On a vu longtemps et peut-être voit-on encore debout aujourd'hui quelques-unes de ces habitations d'un nouveau genre.

Les carènes des navires servirent à un autre usage, et avec elles une foule de caisses toutes pleines de marchandises. On ne savait que faire de la masse de ballots qui arrivaient tous les jours, et quelquefois à contre-sens. Les négociants d'outre-mer envoyèrent des liqueurs et du vin à enivrer des armées entières, et des caisses de tabac et de cigares à satisfaire plusieurs générations de fumeurs. Les *auctions* ou ventes à l'encan avaient beau s'ouvrir tous les jours, on ne pouvait tout écouler, même au seul prix du port d'envoi. On avait imaginé que la Californie était un gouffre sans

fond qui pouvait facilement engloutir toutes les marchandises qu'on lui adressait. Il les engloutit, en effet, mais on va voir de quelle manière. Carènes, ballots et caisses servaient, avec des remblais en terre, à niveler le sol, où étaient immergés dans la mer avec leur contenu, puis on bâtissait sur ces espèces de fondations jetées entre des pilotis. Ainsi commencèrent à s'élever les *Wharves* ou quais, qui, se prolongeant dans les eaux au delà du rivage naturel, permirent aux navires d'un fort tonnage d'aborder directement le port de San-Francisco.

Le pavage ou plutôt le planchéiage des rues fut la dernière chose dont on s'occupa dans l'organisation rapide de cette ville, qu'on aurait pu croire sortie du sein des flots. Encore moins s'inquiéta-t-on, dans le principe, de l'établissement des égoûts et du nivellement des rues, pour ménager un écoulement aux eaux. Aussi dès les premières pluies de l'hiver, qui souvent sont torrentielles et dont la durée est de près de six mois, la ville devint bientôt un véritable marécage. On s'enfonçait dans la vase jusqu'à mi-jambes, et des charrettes embourbées pourrissaient quelquefois sur place.

Aucune police, aucun service de voirie urbaine n'étaient organisés. L'édilité sanfranciscaine n'était pas encore nommée, et le *self-government*, que les Américains poussent bien plus loin que les Anglais, laissait à chaque immigrant le soin de se protéger tout seul. « *Help yourself :* Défends-toi toi-même, » est un adage familier au Yankee. En

vertu de cet adage, plus d'un matelot, plus d'un mineur pris de vin, disparurent pour jamais dans la mer, à travers le plancher des quais en bois, bien souvent disjoint par le mouvement journalier des charrettes et des marchandises. Les trappes d'hommes, *men's traps*, comme les appellent les journaux californiens, se montrent encore aujourd'hui béantes sur quelques *wharves*, et il ne serait pas prudent de trop s'aventurer la nuit sur ces planchers semés d'abîmes.

L'aspect qu'offraient alors les habitants de San Francisco était des plus curieux. C'était l'époque des costumes excentriques. Une chemise de laine, de couleur le plus souvent rouge, comme celles que Garibaldi et ses volontaires portent si complaisamment en Italie ; un *sombrero* mexicain aux larges bords, en paille ou en feutre mou ; une ceinture dans laquelle passait le fidèle revolver ; enfin une large paire de bottes, où venait s'engouffrer l'extrémité d'un vaste pantalon fixé à la ceinture : tel était alors le costume de tout élégant Californien. Puis venait le mélange bizarre de Mexicains drapés dans leur manteau bariolé ou *sarape*, de Chiliens dans leur *poncho*, et de Chinois à la longue queue.

Cette bigarrure des vêtements ne tarda pas à faire place, au moins chez la plupart des colons, à l'élégance prosaïque des modes américaines, empruntées à celles d'Europe. Le chapeau de soie roide et pressant le front, incommode boisseau, la cravate

noire, le faux-col, le gilet serré sur la poitrine, la chemise de toile ou de batiste, enfin les pantalons plus ou moins collants, et les souliers étroits vinrent bientôt remplacer, surtout dans les villes, le costume pittoresque des premiers jours. Bientôt San Francisco et les principaux centres de population du pays n'eurent plus rien à envier aux autres villes de l'Amérique où la sévérité du costume est poussée le plus loin.

San Francisco ne tarda pas, en effet, à s'organiser d'après ce patron traditionnel, sur lequel est calquée toute ville naissante aux États-Unis. D'abord un journal fut créé pour répandre les nouvelles courantes. A côté, fut installé un *bar* ou buvette, où l'Américain pût satisfaire à son aise son besoin de spiritueux. L'église vint la dernière, mais on suppléa par la variété des sectes au retard qu'on avait mis à répondre au sentiment religieux. Puis, des hôtels s'élevèrent où, en vertu du principe d'égalité, si cher au Yankee, on ne paya ni plus ni moins que dans les hôtels de New-York ou de Boston. En même temps, s'établissaient les banquiers, les négociants et les marchands, pendant que la plupart des émigrants, dévorés de la soif de l'or, couraient aux mines et se jetaient sur les placers.

C'était le temps où le mineur, le pic et la pelle sur l'épaule, la vaste sébile à laver l'or sous le bras, le couteau et le pistolet à la ceinture, s'en allait à la découverte, vers un eldorado inconnu. Les chercheurs d'or partaient en bande, avec des

provisions pour plusieurs jours. Ils allaient, portant sur leur dos les ustensiles de cuisine, les couvertures, les outils. Ils descendaient le long des ravins, bravant la pluie, la chaleur, la fatigue, endurant les privations et soutenus par l'espoir, bien souvent déçu, d'une heureuse découverte. Quelques-uns recherchaient des endroits jusque-là ignorés, et que n'avait encore foulés le pied d'aucun Européen. Souvent des tributs d'Indiens sauvages, surtout dans le Nord, attaquaient la petite bande, et il fallait à celle-ci lutter d'audace et de vigueur contre le nombre des assaillants.

D'abord de simples camps de mineurs s'élevèrent dans l'intérieur du pays, mais bientôt s'ouvrirent des routes et des villes. Sacramento, Stockton, Sonora, Nevada, Marysville, Colombia, devenues depuis si importantes, ne datent que de cette époque. L'élégance actuelle de ces cités remplace le pittoresque d'un campement improvisé. Avant ces constructions, c'était sous la tente que couchait le mineur, et le soir, à l'éclat des feux brillant de toutes parts, dans ces rues souvent tracées le matin, se mêlaient des voix et des cris divers. C'était une véritable Babel où l'on entendait toutes les langues. Souvent aussi les imprécations et les disputes des joueurs remplissaient le camp de tumulte, et parfois, il faut le dire, la détonation d'un *revolver* ou d'un *rifle* éclatait au milieu d'une querelle, comme un argument sans appel.

Le bénéfice des mineurs, avec quelques pelletées

de terre, était alors presque partout fabuleux : 80 ou 100 francs par jour marquaient souvent le résultat d'un travail moyen, sans compter les découverte de pépites qui, quelquefois dans une matinée, rendaient le mineur millionnaire.

La boisson et le jeu absorbaient vite le produit des placers, et plus d'un mineur, le sac plein de poudre d'or, perdit dans une nuit le fruit de tout un mois de recherches. Les mineurs venus des colonies espagnoles, Mexicains, Péruviens ou Chiliens, se faisaient à la fois remarquer par leur ardeur infatigable au jeu et par leur calme impassible et stoïque devant les plus grosses pertes.

A San Francisco, les maisons de jeu, aujourd'hui disparues et fermées par ordre, jouissaient d'une vogue immense. Chacun y était admis et l'ardeur des joueurs était sans exemple. Souvent on ne se donnait pas la peine de peser la poudre d'or ; on équilibrait à la main et à vue d'œil les deux tas mis en présence. Le baccarat et le lansquenet, le *monte* des Espagnols, tous les jeux de carte et de hazard, faciles et ruineux, étaient à la disposition de tous, et les paris dépassaient parfois toute limite. Le banquier avait de chaque côté, sur la table, un revolver armé. La vue de cet instrument, qu'on était si prompt alors à manier, tenait le public en respect et commandait la réserve aux tricheurs. Des belles dames, à moitié nues, Américaines ou Françaises, occupaient avec les revolvers la droite et la gauche du banquier, et servaient d'amorce aux

joueurs. D'autres circulaient dans la salle, y semant d'ardentes œillades. Il fallait, pour résister à leurs provocations, une vertu à toute épreuve, les femmes étant alors, comme aujourd'hui encore, très-rares en Californie. Une musique plus ou moins harmonieuse, mais toujours fort bruyante, car les instruments de cuivre y dominaient, répandait ses durs accords dans la foule. Elle jetait au dehors des flots d'harmonie, à travers des fenêtres ouvertes et rouges de l'éclat des lumières : c'était l'appel au public de la rue. La fumée des pipes et des cigares s'élevait autour du tapis vert ; des liqueurs et des pâtisseries, distribuées gratuitement, à profusion, permettaient aux joueurs infortunés et aux fumeurs infatigables de se reposer un instant.

En dehors de ces établissements publics, certaines maisons de jeu particulières, tenues par des dames, étaient ouvertes à un public choisi. Enfin, quelques théâtres ne tardèrent pas à s'installer, et les citadins de San Francisco, qui n'avaient ni foyer ni famille, purent varier quelque peu les émotions de leur soirée.

Aujourd'hui les maisons de jeu sont fermées, les théâtres californiens sont ce qu'on les voit partout, et le calme s'est en tous lieux rétabli. Il est fâcheux seulement qu'en ces jours, déjà si loin, aucun romancier n'ait paru pour dépeindre cette société si originale, qu'on ne connaît plus que par tradition. Il y avait là matière au plus curieux tableau de mœurs que jamais écrivain pût tracer. Soit qu'on

eût voulu mêler la fiction à la vérité, soit qu'on n'eût dépeint que la réalité, les types n'eussent pas manqué au récit. Sans nommer ici une foule de ces existences déclassées qui quittèrent l'Europe pour la Californie, viveurs ruinés, artistes sans emploi, hommes de lettres affamés, banquiers ou négociants en faillite, gardes mobiles licenciés, n'oublions pas que quelques types particuliers apparurent alors sur l'horizon californien.

Ce fut d'abord, pour ne citer que des noms français, M. de Raousset-Boulbon, au cœur si noble et généreux. Il vécut longtemps de la pêche et de la chasse, se fit aussi portefaix, puis marchand de bœufs. Il alla chercher son troupeau dans la basse Californie, et revint à pied jusqu'à San Francisco, traversant plusieurs centaines de lieues d'un désert aride et sauvage. Tous les métiers se valaient alors ; il fallait vivre, et la plus grande égalité régnait entre tous les immigrants. L'expédition de la Sonora, qu'entreprit M. de Raousset, fut d'abord couronnée de succès, mais eut ensuite des résultats déplorables. On connaît la fin courageuse de ce héros, indignement trahi et fusillé par le gouvernement mexicain. La France n'a pas vengé sa mort.

A côté de celle de M. de Raousset, apparaît la figure de M. de Pindray, un chasseur déterminé, un vaillant mineur, à la force herculéenne, et dont la fin fut aussi bien triste. Il disparut dans la Sonora, dévoré, dit-on, d'autres disent surpris par les Indiens, ou tué peut-être par les Mexicains.

Citons encore M. de R..., tête aventureuse, aujourd'hui de retour à Paris. Par son esprit conciliant et ferme, il maintint plus d'une fois l'harmonie entre deux camps opposés de mineurs, et sut épargner l'effusion inutile du sang.

Nommons enfin M. de B..., frère d'un naturaliste célèbre. Oubliant son nom et ses illusions dorées, il dirigeait, en 1860, une tannerie dans le comté de Mariposa, et préparait lui-même, à la façon californienne, la gamelle de ses ouvriers.

La France, comme on le voit, a fourni largement sa part de héros au roman californien des premiers temps; mais il faut rappeler aussi, pour être juste, un nom italien, celui du colonel C..., aujourd'hui général. Il n'a quitté les rives du Pacifique qu'en 1859, pour se mêler aux événements de la guerre d'Italie, où il a joué un rôle très-marquant. Honoré de tous en Californie, et l'un des plus riches propriétaires du pays, le général C... a déployé dans sa vie de colon une énergie et une vigueur peu communes. Il a pris aussi sa part à différentes explorations dans les États atlantiques de l'Union. Un jour enfin, il est allé chercher un grand troupeau de bœufs sur les bords du Mississipi, et l'a ramené par terre à San Francisco, à travers plus de 800 lieues de déserts, hantés par les hordes sauvages des Indiens.

Si le roman des premières années de l'immigration présente des types si accentués, il ne manque pas non plus d'émotions saisissantes. C'était le

temps des *squatters*, qui venaient, envahisseurs sauvages, s'établir à main armée sur le terrain d'autrui. Des luttes en règle s'ensuivaient, et plus d'une fois un terrain ou une mine furent ainsi successivement perdus et repris à coup de carabines ou de revolvers. C'était aussi le temps de ces immenses incendies, qui consumaient en quelques heures des villes entières, que l'on avait mis plusieurs mois à bâtir. Le feu dévorait, à mesure qu'elles naissaient, les villes californiennes ; mais sur les cendres encore chaudes, les énergiques Américains se hâtaient de les reconstruire, et, dès le lendemain, comme par enchantement, une nouvelle cité s'élevait sur les ruines fumantes de la première.

Aujourd'hui, le feu exerce encore ses ravages, surtout dans les villes des mines, souvent dépourvues de pompes, et l'ardeur qu'on met à rebâtir est presque aussi étonnante qu'aux premiers jours. J'ai vu une fois la moitié du village de Coulterville disparaître dans une nuit d'incendie. Dès le lendemain, au milieu du feu à peine éteint, les maçons plantaient leurs piquets, les architectes crayonnaient leurs devis.

Aux premiers temps de l'immigration, les incendies furent d'une intensité sans égale, et se répétèrent à diverses reprises dans tous les centres de population. Sacramento, Sonora, Marysville, San Francisco, furent ainsi plusieurs fois entièrement consumés par les flammes. Les incendies éclatèrent à San Francisco dès la fin de décembre 1849, puis le

4 mai 1850, et pendant les mois de juin et de septembre suivants ; enfin (dates fatales et que l'on prévoyait) le 4 mai et le 22 juin 1851 marquèrent des sinistres sans nom. La ville était encore dépourvue de pompes, et privée de ce système de surveillance et d'embrigadement qui la met aujourd'hui à l'abri de pareils malheurs. Des misérables exploitaient cette situation fâcheuse, et, brûlant la ville aux quatre coins, profitaient du tumulte de l'incendie pour se livrer à un pillage effréné. Ces brigands, organisés en compagnies régulières, pratiquaient aussi le vol et le meurtre au grand jour. Ils entraient dans un magasin, en plein midi, assommaient le patron d'un coup de casse-tête, et crochetaient son coffre-fort. D'autres fois, sous le nom d'*étrangleurs*, se cachant la nuit dans l'embrasure des portes, ils se jetaient sur le passant attardé, et, lui coupant la respiration par deux tours de cravate, le dévalisaient à leur aise. Ces bandits avaient leurs règlements, et leurs noms étaient connus de tous. Il fallait faire un exemple, frapper un coup d'audace, mais les juges n'osaient agir.

Alors s'organisa, en vertu de la loi dite de *Lynch*, ce fameux *Comité de vigilance* dont on a tant parlé [1].

[1] La loi de Lynch, ainsi nommée du nom de son auteur, remonte au temps de la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, c'est-à-dire à l'année 1774. Elle a d'abord été instituée pour suppléer à l'absence des tribunaux réguliers, et on l'applique souvent dans les *territoires* de l'Union qui ne sont pas encore admis comme Etats. Le jury est le peuple assemblé, constitué en *Comité de vigilance*, et il est à la fois juge et bourreau. Il faut la

Il fonctionna pendant toute l'année 1851, et résigna ensuite ses pouvoirs, après avoir purgé le pays des misérables qui l'infestaient. En vain les juges essayèrent de protester, en réclamant le droit d'agir eux-mêmes. On donna l'assaut à la prison, on enleva de vive force les coupables au geôlier, on les jugea, on les pendit. Quand le *coroner*, chargé de constater les décès, reconnut dans son procès-verbal que la mort du pendu provenait du fait *d'un comité dit de vigilance*, le tribunal n'osa poursuivre, devant l'attitude imposante prise par le peuple en masse. Aussi ceux des bandits qui échappèrent à la corde se hâtèrent-ils de prendre le large devant ce terrible et inflexible comité de salut public. Les meilleurs citoyens en firent partie, et s'en font gloire encore aujourd'hui. En 1856, quand San Francisco sembla de nouveau menacé, pendant le passage aux affaires de l'administration la plus honteusement vénale qu'on ait vue aux États-Unis, tous les notables de la ville accoururent de nouveau en plus grand nombre que la première fois. Il fallait

majorité des voix pour condamner le coupable. La peine est la pendaison, et le jugement s'exécute séance tenante. Une corde et un arbre suffisent. Ceux qui ont tant crié en France contre la loi de Lynch oublient que, dans nos troubles publics, on a quelquefois exécuté des voleurs en vertu d'un jugement populaire bien plus sommaire que celui de Lynch. Cependant personne n'a réclamé, tout le monde a même applaudi. Soyons donc conséquents, et reportons-nous à cette société californienne composée de tant d'aventuriers, venus de tous les coins du globe. Il fallait, pour avoir le calme, purger cette société de son écume : c'est ce que fit la loi de Lynch.

réprimer des assassinats impunément commis au grand jour, et l'on faillit pendre le juge lui-même, qui, par peur ou par corruption, n'avait pas comdamné les coupables.

Les villes de l'intérieur imitèrent l'exemple de San Francisco, et Marysville, Sacramento, Stockton, eurent aussi, par deux ou trois fois, leur comité de vigilance. A une époque surtout où le pays n'avait pas de lois régulières, comme au premier temps de la découverte de l'or, il fallait bien agir d'une manière vigoureuse contre les misérables qui exploitaient cette situation. C'est ainsi que le peuple pendit à Sacramento, en 1850, quatre marins déserteurs qui avaient lâchement assassiné une famille de huit personnes.

Devant un pareil déploiement de vigueur, tous les convicts australiens, tous les gens sans aveu qui, en 1855, avaient peu à peu essayé de rentrer en Californie, durent enfin décamper sans espoir de retour. Ils s'empressèrent de quitter à tout jamais un pays où une chasse si bien montée était organisée contre eux.

Aujourd'hui le calme est partout et pour toujours rétabli, grâce à ces mesures énergiques, et, au point de vue de la sécurité personnelle comme de la liberté laissé à chacun, la Californie n'a rien à envier à aucune autre contrée du monde.

IV

L'ÉTABLISSEMENT D'UNE CONSTITUTION

Le besoin de se réglementer et de se donner une constitution est inhérent à l'Américain, de telle sorte que, si l'ordre chronologique eût été de rigueur dans cette étude, j'aurais dû parler tout d'abord de la constitution californienne.

Dès le mois d'avril 1849, les immigrants arrivaient en grand nombre, et la Californie renfermait déjà, et bien au-delà, le chiffre de 30,000 habitants fixé par la constitution fédérale pour la formation d'un État. En outre, le désordre régnait à peu près partout, et l'absence de lois et de toute direction produisait les plus grands troubles dans l'administration du pays. En conséquence, dès le 3 août 1849, le général Riley, gouverneur au nom des États-Unis du territoire de Californie, fit une proclamation où, exposant la situation irrégulière et

peu stable du pays, il invitait le peuple à déléguer des représentants à une Assemblée ou *Convention constituante*. Celle-ci devait se réunir à Monterey le 1er septembre 1849, et promulguer la constitution de l'Etat.

A la date fixée, quarante-huit députés seulement, sur soixante-treize élus, se rendirent à Monterey et, dès le 4 septembre, le président et le secrétaire de cette chambre improvisée étaient nommés par les constituants.

Il existe un tableau curieux qui, en nous donnant le nom et l'âge des députés, nous indique de plus leur lieu de naissance, leur profession et l'époque de leur établissement en Californie. La plupart des députés étaient Américains, comme on le pense, et l'âge de tous était compris entre vingt-cinq et cinquante ans, âge où l'on apprend chez nous à obéir aux lois plutôt qu'à les faire.

Un nom français et quelques noms espagnols surnagent au milieu des noms américains, où ils apparaissent comme les représentants clair-semés de la race latine. Les Espagnols sont nés en Californie, et sont, par conséquent, de race mexicaine, hormis un seul, venu d'Europe, mais qu'un séjour de douze ans a suffisamment naturalisé dans le pays. Le Français, dont on peut citer le nom, M. Sainsevain, résidait depuis presque aussi longtemps dans la contrée. Un Écossais et un Irlandais viennent comme à plaisir se perdre avec le Français parmi les noms américains, et semblent placés là comme

pour représenter dans toute sa pureté cette vigoureuse race gaélique qui n'a pu encore, sur le continent européen, se fondre avec la race anglo-saxonne. L'Écossais, fermier, était établi à los Angeles depuis seize ans ; l'Irlandais, homme de loi, venu de New-York, faisait depuis trois ans de la procédure en Californie.

Le nom de l'Helvétien Sutter apparaît aussi dans la liste, et c'était justice, non que la race germanique eût besoin d'être représentée, mais c'était à lui, ou du moins à son employé Marshall, le Mormon, qu'était dû tout le mouvement qui s'opérait.

En dehors des rares exceptions que l'on vient de citer, le reste des députés était composé d'Américains, installés à peu près tous en Californie depuis un certain nombre d'années.

Quelques-uns de ces honorables représentants sont aujourd'hui décédés, mais c'est le petit nombre : on vit longtemps sous le beau ciel californien. Tous les autres sont à cette heure encore en Californie. Ils sont revenus à leurs boutiques, à leur négoce ou à leurs études, car il y avait comme toujours une quantité considérable d'avocats et d'hommes de loi parmi eux. Ce n'est pas seulement en Europe que la profession du barreau porte aux honneurs de la députation et des ministères ; il en est de même aux États-Unis, et l'on peut remarquer presque toujours que les candidats qui se disputent la succession à la présidence de la grande

république sont devenus avocats, après avoir commencé autrement.

Après les avocats, et avant les hommes de banque ou de négoce, venaient, dans la députation californienne, les fermiers ou colons. Ils sont paisiblement retournés à leurs champs, où ils ont repris de bonne grâce, comme Cincinnatus, le manche de la charrue.

Si l'on désire, du reste, connaître l'exact dénombrement de ces premiers législateurs californiens, voici comment ils se groupaient : 16 avocats, représentant sans doute la justice ; 14 fermiers, le travail de la terre ; 10 banquiers, négociants et marchands, le commerce ; 2 imprimeurs, la presse ou la pensée ; 1 médecin, l'humanité souffrante. L'armée était, de son côté, représentée par 1 officier des troupes fédérales et 1 lieutenant de volontaires ; la marine, par 1 officier de vaisseau ; enfin, le corps savant du génie, par 1 ingénieur de l'Union, et 1 ingénieur civil. Ce qui formait en tout 48 membres, comme il a déjà été dit.

Parmi les vingt-cinq représentants qui n'acceptèrent pas leur mandat, il y a deux noms français et trois espagnols. Cette négligence s'explique aisément chez ces hommes de race latine peu empressés de quitter leurs affaires pour faire actes de souverains. Mais ce qu'on a peine à comprendre, c'est l'absence des vingt-deux autres constituants, tous de noms anglo-américains. Il fallait que la soif de l'or fût bien vive et l'abondance des pépites bien

grande dans les districts où ils furent nommés. La plupart des manquants appartenaient en effet aux districts de Sacramento et de San Joaquin, que l'on compte aujourd'hui encore parmi les plus aurifères. Ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité que l'Américain renonce au plaisir de représenter ses concitoyens. Le suprême bonheur pour lui n'est-ce pas d'être envoyé à la législature de son État, sinon au congrès fédéral, d'y voter des lois, et d'y faire surtout de ces *speechs* sans gêne qui caractérisent le député anglo-saxon, qu'on l'entende en Angleterre ou aux États-Unis?

La convention californienne, réunie à Monterey, s'ajourna *sine die* le 13 octobre 1849, après une session de quarante-trois jours. Avant de se séparer elle promulgua la constitution de l'État de Californie, travail de grande importance et d'un haut poids, dit un Californien, et qui fut mené à fin d'une façon aussi honorable pour les députés que pour les commettants. La constitution fut présentée au peuple appelé à la ratifier ou à la rejeter. Le peuple l'accepta à une immense majorité. A la suite de cette adoption populaire, elle fut communiquée officiellement au gouvernement fédéral. Mais l'*Oncle Sam*, comme on l'appelle, se montra moins empressé que les Californiens. Ce qui lui donnait à réfléchir, c'est que le nouvel État n'admettait pas l'esclavage dans son sein, offrant ainsi un exemple à suivre à tous les futurs États du Pacifique. Ainsi l'Oncle Sam n'accorda-t-il son approbation que dans le

courant de l'année 1850. Les Californiens attendaient cet heureux moment avec la plus vive impatience, et quand le vapeur, porteur de la nouvelle, entra tout pavoisé à San Francisco, il y eut une explosion de joie publique. Dès cet instant la constitution put être mise en vigueur, et l'État de Californie reçut une existence légale.

Arrêtons-nous un moment sur cet acte si important dans la vie d'un peuple, celui par lequel il se donne des lois. Voyons comment les Californiens, dont on s'occupait alors en France à un tout autre point de vue, promulgaient une constitution qui vit toujours intacte, et vivra sans doute encore bien longtemps. N'oublions pas surtout, avant de commencer cet examen, qu'à la même époque d'autres peuples en Europe élaboraient avec bien des fatigues des constitutions fragiles auxquels leurs auteurs devaient survivre. La constitution de la Californie, au contraire, n'a subi aucun changement, et l'on ne peut se dispenser de reconnaître à l'Américain une grande pratique des affaires de son pays, un sens droit, et un esprit exercé qui suppléent, dans presque tous les cas, à son manque de connaissances approfondies.

La constitution de l'État de Californie s'ouvre d'une manière solennelle :

« Nous, le peuple de Californie, rendant grâce au Dieu tout-puissant de notre liberté, et pour en assurer les avantages, établissons cette constitution. »

Vient alors l'article 1er, qui contient la *déclaration*

des droits. La fameuse déclaration des droits de l'homme ne fut certes pas plus explicite.

« Tous les hommes, dit la constitution californienne, sont par nature libres et indépendants, et ont certains droits inaliénables, parmi lesquels sont ceux de jouir de leur vie et de leur liberté et de les défendre ; d'acquérir, de posséder et de protéger leurs propriétés...

« Tout pouvoir politique réside dans le peuple. Le gouvernement est institué pour la protection, la sécurité et le bénéfice du peuple, et le peuple a le droit de changer ou de réformer le gouvernement quand le bien public le demande.

« Le droit d'être jugé par un jury spécial est assuré à tous, et demeure à jamais inviolable.

« Le libre exercice de toutes les religions, sans distinction ni préférence de culte, est à tout jamais accordé dans l'État.

« Tout accusé peut reprendre sa liberté sous caution, excepté dans le cas d'un crime capital.

» Tout citoyen peut librement parler, écrire et publier ses opinions sur tous les sujets, et aucune loi ne pourra restreindre ou supprimer la liberté de la parole ou de la presse.

» Le peuple a le droit de s'assembler librement, de délibérer sur le bien commun, d'instruire les représentants et de pétitionner à la législature.

« Le pouvoir militaire sera subordonné au pouvoir civil. Aucune armée permanente ne sera entretenue par l'État en temps de paix. Aucun soldat ne sera

logé dans une maison sans le consentement du propriétaire. »

Viennent ensuite une série de paragraphes proscrivant l'emprisonnement pour dettes et les lois d'exil ; assurant aux étrangers résidants tous les droits des citoyens indigènes ; défendant complétement l'esclavage ; reconnaissant le droit inviolable de chacun d'assurer sa personne, ses biens meubles ou immeubles et ses papiers contre toute recherche ou saisie illégales. Enfin, comme si cette déclaration des droits n'était pas assez complète, un dernier paragraphe ajoute que l'énumération précédente n'infirme et ne diminue en rien tous les autres droits qui résident dans le peuple.

Il eût été bon, à côté de cette déclaration des droits du citoyen, d'inscrire l'énumération de ses devoirs, ce qu'aucune constitution ne fait. On peut ajouter, il est vrai, que l'Américain se montre généralement pénétré de ses devoirs politiques, et qu'il sait toujours les accomplir.

Le deuxième article de la constitution détermine le *droit de suffrage*. Tout citoyen mâle et de *race blanche*, âgé de vingt et un ans, et résidant en Californie depuis six mois, a le droit de voter à toutes les élections. Sont citoyens, dans ce cas, ceux originaires des États-Unis, et les Mexicains qui auront déclaré, au moment de la conquête, leur intention de devenir citoyens américains. Il n'est question que pour la forme des Indiens, ces maîtres dépossédés du sol, et c'est sans doute par dérision

que la constitution s'occupe de leur admission possible à la législature. Il y a une injustice criante dans ce privilège exclusif des droits politiques que s'arroge la race blanche en Amérique, et je reviendrai, dans le cours de cette étude, sur l'oppression honteuse et l'espèce de proscription qui, en Californie comme dans tous les Etats de l'Union américaine, frappe encore les races de couleur.

La constitution s'occupe ensuite de la *distribution des pouvoirs*, qui sont divisés en trois départements séparés : le pouvoir *législatif*, le pouvoir *exécutif* et le pouvoir *judiciaire*.

Un article spécial fixe les attributions du pouvoir législatif, composé d'un sénat et d'une assemblée, qui portent collectivement le nom de législature de l'État. Chaque loi est promulguée par le sénat, au nom du peuple de Californie, et dans ces termes :

« Le peuple de l'État de Californie, représenté en sénat et assemblée, arrête et ordonne ce qui suit. »

Les sessions de la législature sont annuelles et doivent commencer dans le mois de janvier.

Les membres de l'assemblée sont élus tous les ans ; ceux du sénat sont nommés pour deux ans, et le renouvellement s'en fait par moitié chaque année.

Pour être élu à la législature, il faut être citoyen américain, résider depuis un an dans l'État, et avoir vingt et un ans accomplis.

Le nombre des sénateurs doit être au minimum d'un tiers, au maximum de la moitié du nombre des membres de l'assemblée. Le nombre de ces derniers ne doit pas excéder quatre-vingts.

Chaque chambre nomme ses officiers. Les séances sont publiques, et le résultat en est publié avec le vote de chaque député.

Tout projet de loi provenant de l'une des chambres peut être amendé par l'autre. Chaque *bill* n'a force de loi qu'après avoir été approuvé par le gouverneur de l'État ; mais si cette approbation est refusée, ce bill peut néanmoins devenir loi sans la sanction du gouverneur, s'il est adopté de nouveau par les deux chambres, à la majorité des deux tiers des membres présents.

Les membres de la législature reçoivent un traitement, mais ils ne peuvent être nommés à un autre emploi, ni en exercer aucun pendant toute la durée de leur mandat.

La législature ne peut octroyer le divorce, ni autoriser aucune loterie.

Le chef du pouvoir exécutif prend le titre de gouverneur de l'État de Californie. Il est nommé pour deux ans à l'élection. Il doit, lors du vote, résider depuis deux ans dans le pays, et être âgé de plus de vingt-cinq ans. Le gouverneur est de droit commandant en chef de la milice et des armées de terre et de mer. Il veille à l'exécution des lois, convoque la législature dans les cas extraordinaires, et lui envoie son message au commence-

ment de chaque session. Il a le pouvoir de diminuer les peines et le droit de grâce.

Le vice gouverneur ou lieutenant-gouverneur est aussi nommé à l'élection, préside le sénat et remplace le gouverneur dans des cas prévus.

Un secrétaire d'État assiste le gouverneur.

Le pouvoir judiciaire, auquel est consacré un article à part de la constitution, réside dans une cour suprême, dans les cours de district, dans celle de comté, et dans les justices de paix. C'est, d'ailleurs, l'importance des affaires qui règle la juridiction à laquelle elles doivent être soumises, et il ne faudrait pas comparer la cour suprême de l'État californien à notre cour de cassation, ni ses cours de districts à nos cours d'appel et ses cours de comtés à nos tribunaux de première instance. Enfin, outre les diverses cours de justice de l'État californien, il y a aussi la cour des Etats-Unis, dite cour de *circuit*. Là siègent les juges fédéraux envoyés de Washington pour appliquer les lois de l'Union et veiller à leur exécution.

Tous les magistrats sont nommés à l'élection. Ceux de la cour suprême et les juges des cours de district le sont pour quatre ans, les juges de paix pour deux. Aucun officier judiciaire, excepté les juges de paix, ne doit recevoir d'argent des justiciables.

La justice est rendue « au nom du peuple de l'État de Californie. »

Les légistes européens verront sans doute, même

en tenant compte des mœurs politiques des Etats-Unis, un grave inconvénient dans l'élection temporaire des juges par le peuple. Je ne sais si quelques juges californiens ne se sont pas montrés quelquefois trop cléments afin d'être réélus, ou n'ont pas cédé d'autres fois à des intimidations menaçantes, comme dans les cas où les comités de vigilance ont dû prendre leur place ; mais j'ai entendu dire à San Franscisco, même à des commerçants français qui comptaient plusieurs années de séjour dans le pays, qu'on était généralement satisfait de la manière dont la justice était rendue. D'ailleurs, l'opinion publique a une telle force aux Etats-Unis, qu'elle s'impose à tous les citoyens, et qu'un mauvais jugement serait sévèrement censuré par elle.

Un article de la constitution californienne prévoit l'organisation de la milice de l'État, véritable garde nationale prête à marcher dans tout moment de péril, et laisse à la législature le soin d'établir une loi sur le service militaire que tout citoyen doit à son État.

Un autre article de la constitution règle la façon dont l'État pourra contracter une dette. Cet article impose des limites au pouvoir de la législature de voter des emprunts, et dans certains cas appelle le peuple en masse à se prononcer.

Un article spécial est ensuite consacré à cette grande question d'intérêt public, qui n'est nulle part négligée aux États-Unis : l'éducation de l'en-

fance. Un inspecteur de l'instruction publique est nommé pour trois ans par le peuple. La législature doit encourager, par tous les moyens convenables, tout ce qui peut exciter les améliorations et les découvertes dans l'ordre intellectuel, moral, scientifique ou agricole. Une partie du revenu ou de la vente des terres publiques est réservée, comme dans tous les États de l'Union, à l'entretien des écoles. La législature a encore développé ces heureuses dispositions.

Le mode d'amendement et de révision de la constitution est prévu par un article *ad hoc*. Un autre article règle, sous le titre de dispositions diverses, *miscellaneous provisions*, différentes questions importantes. Ainsi, le premier paragraphe fixe le siège de la prochaine session de la législature à San José, et non plus à Monterey. On a transféré, depuis, la législature à Vallejo, à Benicia et à Sacramento, où elle tient encore aujourd'hui ses séances. En déplaçant ainsi, de temps en temps, le siège du parlement, aucune ville n'est la capitale exclusive de l'État, et le mouvement qu'entraînent avec eux les cent vingt députés ou sénateurs siégeant ensemble profite tour à tour à différents centres, sans en favoriser aucun au détriment de tous les autres. Cependant, on incline aujourd'hui à penser que ce système n'était bon qu'à l'époque de la naissance du pays, et Sacramento paraît devoir prendre le titre définitif de capitale de la Californie. On y établit même un capi-

tole. On sait que l'on décore de ce nom romain, aux États-Unis, le lieu des séances de la législature de chaque État.

Un paragraphe particulier de la constitution défend le duel. Ceux qui violeront cette prescription seront déchus du droit de suffrage, et privés de leurs charges s'ils occupent un emploi public. Malgré ces peines de déchéance, si sensibles pour tout Américain, on ne se bat pas moins en duel en Californie, en comptant sur la clémence du jury.

Il y a eu, à San Francisco des duels nombreux, auxquels une partie de la population a souvent assisté. Le scandale a quelquefois dépassé toutes limites. Ainsi, en octobre 1859, le sénateur californien au congrès de Washington, Broderick, et le juge à la cour suprême de Californie, David Terry, le même que le comité de vigilance avait failli pendre en 1856, se battaient dans un duel à mort devant plus de cent spectateurs, et après avoir été une première fois dispersés par les *constables*. Le duel eut lieu au pistolet, et Broderick succomba. Terry, comme on s'y attendait, a été acquitté par le jury, après une information dérisoire.

Un autre paragraphe de la constitution fixe la formule du serment pour les sénateurs, les députés et les employés de l'État. Ils doivent jurer de défendre la constitution des États-Unis et celle de l'État de Californie, et de remplir fidèlement les devoirs de leur charge.

Le dernier article de la constitution marque les limites de l'État de Californie.

A la suite, sous le titre d'appendice ou *schedulé*, viennent certaines dispositions applicables à l'état particulier où se trouvait alors le pays. Il y est dit que la constitution sera soumise à l'approbation du peuple. En outre, les deux sénateurs qui seront choisis par la législature, ainsi que les députés qui seront nommés par le peuple pour représenter la Californie au congrès des États-Unis, seront pourvus de copies certifiées de la constitution, si elle est ratifiée par le peuple. Ils les présenteront au congrès de Washington, lui demandant, au nom du peuple de Californie, l'admission du nouvel État dans l'Union américaine. Nous avons vu que cette admission fut prononcée par l'*oncle Sam* après mûre délibération. La Californie, trente et unième État de l'Union, qui en compte aujourd'hui trente-six, eut dès lors le droit d'appeler les autres États ses *sœurs* (*state-sisters*), suivant la curieuse dénomination en usage aux États-Unis.

J'ai cru devoir exposer avec quelque détail la constitution californienne pour bien faire comprendre ce que sont les mœurs politiques dans un nouvel Etat de l'Union. On pourra reprocher à cette constitution un esprit démocratique trop prononcé ; mais nous répondrons qu'elle est encore observée aujourd'hui comme aux temps où elle a été faite, et que personne ne songe à la violer. On objectera

contre un système électoral si largement organisé quelques cas particuliers de fraudes, de corruptions ou même de compétitions par trop vives. Ces objections sont fondées ; mais quand le peuple est appelé en masse dans ses comices, il n'y a pas lieu de s'étonner que quelques faits fâcheux se produisent. Toujours est-il qu'à l'époque où l'on ne voyait dans la Californie qu'une réunion d'aventuriers et de brigands, une agglomération d'hommes sans gouvernement régulier, sans aucune loi que la loi de Lynch, avec des juges siégeant armés du revolver, ce pays offrait pourtant à l'Europe un bel exemple, que celle-ci ne pouvait apprécier, parce qu'elle était trop loin, et surtout très-mal informée. La Californie se donnait alors, sans secousse et sans bruit, une constitution des plus libérales, et dont on peut déjà constater la solidité.

Ce n'est pas que je veuille établir le moindre rapprochement entre l'Amérique et l'Europe. Le parallèle n'est pas possible, et l'on ne saurait comparer un peuple jeune, un peuple qui peut s'étendre partout, parce que le terrain s'étend partout devant lui, à des peuples anciens, condensés et agglomérés, auxquels l'air même manque quelquefois. Enfin, on ne doit point chercher à opposer un peuple né d'hier et libre de tout frein aux peuples de l'Europe, qui suivent les traditions de leur histoire, et dont les mœurs et les coutumes diffèrent autant de celles des Américains. On ne peut cependant nier que toutes les races différentes qui

se rencontrent en Californie ne s'accommodent très-bien des institutions libérales qui y règnent, et l'on ne saurait oublier non plus que ces mêmes institutions ont merveilleusement aidé aux développements rapides de la colonisation de ce pays. C'est là un point qu'il ne faut pas perdre de vue.

V

LA DÉMOCRATIE CALIFORNIENNE

Il importe de ne point passer légèrement sur l'étude de la constitution californienne. Des questions de ce genre n'intéressent pas seulement le législateur, le politique et le philosophe, mais encore l'économiste, et en général tout homme éclairé que préoccupent l'observation et la connaissance des phénomènes sociaux. A quelque point de vue qu'on se place pour la commenter, cette constitution peut offrir, même dans un examen général, d'utiles enseignements, et dans tous les cas des faits importants à discuter.

Nous voyons d'abord que tous les citoyens y sont égaux en droits politiques, comme, du reste, dans les autres Etats de l'Union. Ainsi, tous sont non-seulement aptes à voter, mais encore aptes à être élus. Il est bien entendu qu'ici, et dans tout

ce qui va suivre, il n'est question que des citoyens de race blanche. L'exclusion des races de couleur des droits politiques et presque des droits sociaux est, d'ailleurs, le seul vice peut-être que présente la constitution californienne ; vice honteux à notre époque, il est vrai, honteux surtout chez une grande république telle que l'Union. Mais tout a une raison d'être, et je reviendrai sur ce fait, que nous regardons à bon droit comme une tache pour les États-Unis.

Toutes les places se donnant à l'élection en Californie, il fallait, pour que les diverses ambitions fussent tour à tour satisfaites, que les heureux élus ne s'éternisassent pas dans leur charge. La courte durée des emplois, deux ans en général, est l'un des principes qui régissent cet Etat démocratique ; mais le fonctionnaire sortant peut d'ordinaire être réélu. Le peuple se voit à chaque instant, comme à Athènes et dans l'ancienne Rome, appelé sur la place publique. Tout le monde prend part au vote, sauf quelques rares abstentions, le plus souvent forcées. Le dépouillement des scrutins est loin de présenter, entre le nombre des votants et le nombre des électeurs inscrits, cette effrayante disproportions qu'on remarque en France, et qui doit faire croire à l'étranger que nous ne sommes pas encore mûrs pour la liberté politique.

Dans les communes, le peuple nomme tous les officiers municipaux : l'*assessor*, qui établit l'impôt ; le *tax-collectar*, qui le perçoit ; le *constable*, chargé

de la police ; le *recorder* ou greffier, qui rédige les actes de l'état civil ; le *treasurer* ou caissier, qui garde les fonds communaux ; le *judge of peace* ou juge de paix, qui prononce sur les différends entre les citoyens.

Dans les comtés, qui ont beaucoup d'analogie avec nos arrondissements en France, le peuple nomme les membres des cours de justice : le *district judge*, pour six ans ; le *county judge*, pour quatre ans, et les autres officiers des tribunaux pour deux ans : l'*attorney* ou procureur, le *county clerck* ou greffier, et le *sheriff*, qui fait exécuter les arrêts. Le peuple nomme aussi pour deux ans le *superintendent of common schools*, ou surveillant des écoles communales ; le *surveyor*, géomètre ou agent voyer du comté, chargé de dresser le cadastre ; les *supervisors*, ou inspecteurs du comté, rappelant à la fois nos conseillers municipaux et d'arrondissements ; enfin, le *coroner*, chargé de constater le décès.

Le peuple élit aussi les députés et les sénateurs ; les députés par comtés, et les sénateurs par districts.

Enfin la population entière de l'Etat est appelée à nommer les membres de la cour suprême, le chef du pouvoir exécutif, et avec lui tous les officiers qui l'assistent dans ses fonctions, tels que le vice-gouverneur, le secrétaire d'Etat, le *controller*, sorte de ministre de l'intérieur ; le *treasurer*, ou directeur des finances ; *l'attorney general*, ou procureur

général, le *surveyor general,* ou inspecteur des travaux publics ; le *superintendent of public instruction*, ou inspecteur de l'instruction publique ; le *quatermaster general*, ou adjudant général. Tous ces officiers publics reçoivent de l'Etat un salaire qui ne dépasse pas en moyenne 3,000 dollars ou 15,000 francs par an, à part le gouverneur, qui est payé 30,000 francs. En tenant compte des différences relatives de la valeur de l'argent en Europe et en Californie, il faut encore diminuer ces salaires de moitié, si on veut les comparer à ce qu'ils seraient, par exemple, en France. Mais les Etats-Unis, on le sait, ne sont pas prodigues pour les émoluments attachés aux emplois publics, et c'est assez naturel dans une république si démocratique. Le président de l'Union, placé à la tête d'un pays aussi grand que l'Europe, ne reçoit que 125,000 francs par an pour tout traitement et indemnités. Dans aucun Etat les employés ne sont astreints à l'uniforme, à part les militaires, qui ne le portent que dans les parades, et jamais aucune décoration, aucun privilége ne distinguent les fonctionnaires des autres citoyens.

Quoi qu'on en ait pu dire, les diverses élections se font en Californie d'une manière fort régulière. On n'y constate aucun de ces scandales publics que la presse parisienne se plaît quelquefois à raconter, et dont elle rend responsable le système électoral des Etats-Unis. S'il y a parfois, sur toute l'étendue de l'Union, quelques incidents à regretter, ils n'en

sont pas moins fort rares. Ces désordres n'ont éclaté que dans quelques villes, et de pareils faits ne se sont jamais, du moins à ma connaissance, passés en Californie. Chacun y fait valoir, dans les *meetings* qui précèdent les élections, ses titres à l'emploi qu'il demande. Chaque parti choisit le candidat qu'il préfère ; et si les voix semblent trop se diviser, plusieurs partis se réunissent pour reporter tous leurs suffrages sur un candidat commun. On pourrait peut-être citer quelques cas de corruption ou de violence ; mais la nature humaine est-elle infaillible ? n'avons-nous pas d'ailleurs nous-mêmes, dans des circonstances analogues, encouru les mêmes reproches ? et ne serait-ce pas ici le lieu de renvoyer ceux qui attaquent toujours l'application du suffrage universel aux Etats-Unis à certain passage bien connu de l'Evangile ?

Il ne suffit pas à un peuple de jouir de l'égalité des droits politiques, il faut encore que tous soient égaux dans les relations journalières de la vie, et c'est ce qui constitue l'égalité sociale, peut-être plus chère que la première au cœur des Américains.

Sous ce rapport, la Californie est des mieux partagées, et là, plus qu'en aucun autre Etat de l'Union, toutes les classes sont nivelées. Il n'y a pas de différences de rangs, de castes, pas d'esprit de corps enraciné. Le niveau est si bien établi, que tous les mariages se font en dehors de toute considération de position sociale. Ce n'est pas que je veuille les louer tous, mais je me borne à constater

un fait, et à l'opposer à cette plaie hideuse des mariages d'argent qui ronge notre société en France. On ne peut trouver parmi les citoyens américains aucun domestique, et la classe des serviteurs se recrute exclusivement parmi les nègres ou les étrangers. Quant à l'ouvrier américain, il se regarde toujours comme l'égal de son patron, et même, renversant les rôles, il ne consent à le servir que comme un client, et jamais comme un maître. Il apporte toujours la plus grande dignité dans son travail, et pousse le respect de sa personne jusqu'au soin de son costume, qui ne révèle en rien un ouvrier à l'œil surpris de l'Européen.

Il n'y a dans les hôtels, dans les diligences, les chemins de fer, qu'une seule espèce de place, et tous les voyageurs indistinctement payent le même prix. Si l'on fait quelque faveur, c'est pour les dames seulement. On leur réserve souvent, dans les hôtels et les bateaux à vapeur, des salons séparés, meublés avec le plus grand luxe. Il est beau de voir consacrés par l'usage ces égards délicats, ce respect profond pour la femme. On a dit que les Américains agissaient ainsi, non par galanterie, mais afin de se livrer plus facilement à tout leur sans-gêne. Il n'en est pas moins vrai que les femmes se trouvent très-bien de la réserve dont ils usent à leur égard, et qu'elles s'embarquent bravement toutes seules pour un long voyage, même en Californie, ce qu'assurément nos dames n'oseraient jamais faire en France.

Les institutions de la Californie, comme celles des autres Etats de l'Union, sont dominées par le principe de l'égalité, qui se retrouve partout, aussi bien dans les lois relatives à l'impôt que dans celles qui concernent l'instruction publique.

Tous les citoyens, de vingt et un à cinquante ans, doivent à l'Etat le *poll-tax*, sorte de capitation ou cote personnelle, qui en est Californie de 3 dollars ou 15 francs par tête. Il faut aussi payer au comté le *road-tax*, ou prestation en nature pour l'entretien des routes. Ce dernier impôt est de 3 à 4 dollars, ou se paye par deux journées de travail. L'impôt foncier pèse, en outre, sur ceux qui possèdent des valeurs mobilières ou immobilières taxables, et la patente ou *license* sur ceux qui exercent un état soumis à cette contribution. L'impôt foncier est de 3 francs par 500 francs soit 6 pour 1,000, de la valeur immobilière ou mobilière reconnue. L'impôt du timbre, *stampt-tax*, frappe seulement les papiers de commerce et les polices d'assurance. Aucun impôt, aucune redevance ne pèse sur l'exploitation des mines et des placers, excepté le *minning-tax*, que payent encore dans quelques comtés les mineurs étrangers. L'impôt des passe-ports est inconnu, ainsi que celui des permis de chasse.

Quant à l'instruction primaire, elle est répartie uniformément, et tous les citoyens apprennent à lire, à écrire et à calculer. On leur explique aussi dans les écoles, outre la grammaire et l'orthogra-

phe, un peu d'histoire et les rudiments des sciences. La religion est d'ordinaire soigneusement écartée de l'enseignement scolaire, et c'est aux parents qu'on laisse la charge de diriger l'éducation religieuse de leurs enfants. Mais la liberté d'enseigner est complète. Ainsi tous les professeurs, toutes les sectes peuvent fonder à leur gré des collèges ou même des séminaires, et imposer leur système particulier à l'élève qui entre dans un de ces établissements. Aucun monopole n'existe. Aucun grade, aucune corporation universitaire ne sont reconnus par l'État.

Le léger bagage intellectuel dont on charge les jeunes citoyens leur suffit pour remplir tous les emplois, même les plus élevés. On cite avec orgueil en Californie le gouverneur Weller qui fut, dit-on, autrefois charretier, et feu le sénateur Broderick, un ex-ouvrier maçon, envoyé au congrès de Washington par ses compatriotes. Lincoln n'a-t-il pas commencé aussi par être charpentier ?

L'égalité civile et sociale la plus entière, avec les conséquences qui en découlent naturellement, ne sont pas les seuls droits qui soient garantis à tous en Californie. La liberté individuelle qui est aussi entourée de respect. Pas de prison pour dettes, et, pour ainsi dire, pas de prison préventive, puisqu'on a la faculté de reprendre sa liberté sous caution, quelle que soit la faute commise, pourvu que ce ne soit pas un crime capital. Chacun a le droit d'être jugé par un jury spécial. Chacun peut porter sur soi

des armes pour sa défense ou pour son agrément. La chasse est librement permise à tous ; il en est de même de la pêche. La tracasserie si gênante des passe-ports est inconnue dans tous les États de l'Union. On peut en dire autant des visites d'octroi, qui n'existent pas davantage.

La liberté la plus large est accordée aux transactions, et aucune loi ne règle l'intérêt de l'argent qui n'est pas, après tout, une marchandise si différente des autres. Il n'y a non plus presqu'aucun recours contre les faillites qui, dans ces pays de commerçants hardis, prennent le nom d'affaires malheureuses. Il n'y a aucun monopole, aucune corporation comme en France, pour les courtiers et les agents de change, par exemple. Aucun corps n'a de privilèges exclusifs, comme notre corps des ponts et chaussées et des mines. En matière d'industrie, il y a liberté complète, et aucune loi restrictive n'est apportée à l'exploitation des forêts, de la terre, des mines ou des placers. Cette doctrine du *laissez faire*, *laissez passer*, si critiquée chez nous, et si heureusement appliquée à l'industrie californienne, a produit là-bas les plus merveilleux effets.

La liberté religieuse et la liberté de la presse sont non moins pleinement exercées et garanties par la constitution, ainsi qu'on a pu le voir. L'État ne salarie aucun culte, en les reconnaissant tous, quels qu'ils soient ; l'État n'a aucun journal officiel, et laisse toutes les feuilles publiques paraître et circuler librement sans timbre ni cautionnement. Dans

chaque comté, l'administration des postes va même jusqu'à transporter gratuitement tous les journaux qui s'y publient.

Une conséquence immédiate de ces deux libertés de la chaire et de la presse, a été de produire en Californie l'établissement d'une foule d'Églises de toutes les sectes possibles, y compris celle de Confucius et peut-être aussi celle de Bouddha, et la fondation d'une infinité de journaux, politiques, commerciaux, industriels, agricoles, scientifiques et littéraires. Leur nombre, leur format, les langues diverses dans lesquels ils sont rédigés, le soin même qu'on prend de les bien imprimer, et sur un papier convenable, suivant la coutume anglaise et américaine, étonneraient vivement la presse parisienne si elle pouvait porter ses regards jusqu'à cet eldorado des journalistes.

Voilà bien des libertés, dira-t-on, et l'on nous croit déjà près de la licence. La licence viendrait peut-être en d'autres pays, mais aux États-Unis et même en Californie, il faut le reconnaître, le tempérament froid et pratique de la race anglo-saxonne sait ordinairement prévenir les excès. Qu'il y ait eu parfois quelques troubles, qu'il y ait eu même quelques abus de pouvoir, c'est ce que l'on ne peut nier ; mais que l'on cite le lieu du monde où des faits pareils et même pires ne se soient pas présentés. Quant à ceux qui m'accuseront d'exagération ou d'enthousiasme, je leur répondrai que je peins ce que j'ai vu, ce que j'ai mûrement examiné, et

que je ne me laisse entraîner ni par mon caprice, ni par le mirage poétique d'institutions imaginaires.

La Californie, comme tous les Etats de l'Union, n'a aucune armée permanente en temps de paix. On ne lève de troupes, dans les Etats-Unis, que lorsque l'ennemi public menace la fédération. Au reste, chaque citoyen de race blanche, jouissant d'une bonne constitution, doit, de 18 à 45 ans, le service militaire à l'Etat dans lequel il réside, et il a le devoir de marcher dès qu'il en est requis, à moins d'être exempté par la loi. Tout se borne le plus souvent à figurer parmi les membres d'une compagnie de volontaires faisant partie de la milice, à avoir un uniforme et à parader de temps en temps. Ces soldats improvisés rappellent un peu, par leurs cheveux longs, leurs favoris et leurs faux cols, notre garde nationale parisienne, ou mieux encore les volontaires anglais.

Bien qu'éloignée de plus de 1,200 lieues, par terre, de la capitale des Etats-Unis, la Californie est gardée seulement par 15 à 1,800 soldats de l'armée fédérale, la plupart étrangers enrôlés. Ils sont casernés principalement dans les fortifications du port de San Francisco, et dans les différents forts du pays, qui servent à tenir en respect les Indiens. Si ces derniers deviennent trop remuants, on fait appel aux volontaires, et l'on a vu ainsi la milice californienne se porter quelquefois au secours des territoires et des Etats voisins ravagés par les Peaux-Rouges. Quant à la Californie, elle ne songe

nullement à se séparer de la métropole. Grâce à cette heureuse combinaison politique qui fait de chaque Etat de l'Union un gouvernement distinct, absolument maître chez lui, cet Etat ne sent dès lors l'influence du gouvernement fédéral que dans les cas d'intérêts généraux ou de défense nationale, c'est-à-dire lorsque, livré à lui seul, il serait trop faible pour réussir ou pour résister. Cette situation semble résumer tous les avantages qu'on peut demander au système fédératif : elle donne l'assurance de sa vitalité et de sa durée dans l'Amérique du Nord.

Le peuple américain, par suite des institutions libérales qui le régissent, a acquis cette patience, ce sang-froid, ce respect religieux de la loi qui conviennent à un peuple libre. Le type de l'Anglo-Saxon n'a pas non plus disparu chez lui. La ténacité, la persistance dans les vues, la hardiesse dans les entreprises, une habitude invétérée de ne compter jamais que sur ses propres forces, enfin une résignation stoïque opposée à tout événement difficile ou malheureux, sont autant de traits distinctifs qui, parmi beaucoup d'autres, font aisément reconnaître le citoyen de l'Union. Quant à l'esprit de religion et de famille, à l'amour instinctif du foyer domestique ou du *home*, ces sentiments se sont un peu effacés, il est vrai, surtout en Californie ; mais ils n'en existent pas moins à l'état latent dans le cœur de tout Américain.

Celui-ci mêle peut-être à ses qualités un grand fond d'égoïsme et un orgueil exagéré, qui, pour

être généralement moins bruyant que l'orgueil traditionnel des fils de la Castille, n'en est que plus enraciné. Mais on ne doit pas lui contester une très-grande supériorité de caractère, et c'est cette supériorité qui frappe tout d'abord l'Européen arrivant pour la première fois aux Etats-Unis, fût-ce même en Californie. Il y a bien, en particulier dans ce dernier Etat, quelques coutumes fâcheuses qui font tache. L'Américain y est quelquefois d'une rudesse et d'un sans-façon qui, chez les peuples élégants et polis, seraient très-certainement hors de mise ; San Francisco d'ailleurs ne brigne pas l'honneur d'être appelé l'Athènes du Pacifique, et se contente d'en être la reine, suivant le surnom que les Américains lui ont donné. Il faut donc négliger les détails, et ne pas oublier que ce ne sont encore que les institutions et les mœurs politiques qu'on peut louer presque sans restriction chez ces nations nouvelles. Le reste se fera plus tard : ne savons-nous pas qu'un progrès en amène un autre? Le peuple américain est plein de sève et de vie ; jeune et vigoureux, il paraît se rajeunir encore à mesure qu'il colonise de nouveaux déserts. Il serait à désirer que l'Amérique espagnole eût prospéré comme sa puissante rivale. Mais elle se décompose tous les jours et se perd dans des révolutions inextricables, tandis que l'Anglo-Américain, calme et impassible, marche lentement, et par des voies presque toujours sûres, à une conquête qui lui paraît fatalement dévolue, celle de toute l'Amérique.

VI

L'OPPRESSION DES RACES DE COULEUR

J'arrive au seul point délicat que soulève l'étude de la constitution californienne, je veux dire l'oppression exercée contre les races de couleur.

Bien que la Californie ne soit point un Etat à esclaves, bien que l'esclavage soit aujourd'hui partout aboli dans l'Union, les races de couleur sont proscrites en Californie, ou tout au moins poursuivies par le mépris public, comme dans tous les Etats-Unis. L'individu de sang blanc et sans nul mélange a seul droit au titre de citoyen. Le reste, nègres, Indiens ou Chinois, n'est pas considéré comme faisant partie de l'espèce humaine supérieure. La proscription s'étend plus loin, et une seule goutte du sang de ces races condamnées suffit pour faire d'un individu, dont les ancêtres étaient de race blanche, un véritable paria. Privé naguère du droit

de voter, il ne pouvait témoigner en justice ; il était même interdit de rien posséder. Il se trouvait mis, en quelque sorte, hors la loi. Les emplois les plus vils lui étaient seuls attribués.

Dans les Etats à esclaves, le nègre ne pouvait voyager avec le blanc, même en omnibus, et ne devait, en aucune occasion, se rencontrer auprès de lui, à table, au théâtre, à l'église. C'est tout au plus si on le souffrait dans la rue. Quelques Etats libres, l'Etat de New-York, par exemple, maintenaient ces distinctions honteuses pour l'humanité. En Californie, les nègres sont également voués à l'animadversion publique, mais ils y sont fort peu nombreux, et c'est aux Chinois que l'Américain s'attaque de préférence. Tous les individus de race blanche, sans distinction, ont le droit d'occuper un *claim* ou portion de placer ; le Chinois seul ne peut posséder cette portion qu'en la louant ou en l'achetant, et les conditions du marché sont le plus souvent exorbitantes. Au seul Chinois on fait encore payer le *mining-tax*, établi dans le principe sur tout mineur étranger. Cette espèce de patente donnait le droit de travailler sur les placers. Dans quelques comtés peu bienveillants, elle a été maintenue pour les Chinois au taux, aujourd'hui fort onéreux, des premiers temps de l'exploitation, soit à 4 dollars, ou un peu plus de 20 francs par mois.

Partout, en Californie, le Chinois est relégué dans des quartiers séparés ; on l'isole même entièrement, quand on peut, car il est indigne de se mêler aux

blancs. On l'accuse volontiers de tous les malheurs publics, et surtout d'incendies et de vols. On le poursuit sans relâche, on le dépossède, et bien souvent les lois sont impuissantes ou inactives lorsqu'il s'agit de défendre le faible contre les injustices du fort. Le Chinois donne cependant aux Californiens un bel exemple de patience, de soumission et de travail. Il concourt aussi, pour une très-large part, au bien-être industriel et commercial du pays. Lui seul entrepend sur les placers certains travaux dont nul autre ne se chargerait; lui seul vient fouiller le sable et glaner encore un peu d'or sur des points réputés stériles ou trop pauvres par les autres mineurs ; mais on le violente avec acharnement, et, devant les incessantes persécutions de ses oppresseurs, il quitte au plus tôt une contrée si peu hospitalière. C'est ainsi que l'on voit s'arrêter chaque jour en Californie l'immigration chinoise, qui eût pu rendre à cet Etat les services les plus signalés.

Quelque fussent les vertus utiles qui plaidaient en leur faveur, les Chinois ont été, dès leur arrivée, l'objet constant de la réprobation universelle. On a eu le courage d'invoquer contre eux une infériorité relative d'intelligence, et l'on a défendu par cette mauvaise raison les injustices plus que criantes dont on s'est rendu coupable à leur égard.

Dès 1852, la législature de Californie faisait une loi pour prévenir toute immigration ultérieure des races chinoises ou mongoliennes ; toutefois le gou-

verneur Bigler y opposa son *veto*, et la loi ne passa pas. En 1858, la législature revint à la charge, et la loi fut alors non-seulement votée par les deux Chambres, mais encore approuvée par le gouverneur.

Elle passa donc avec la sanction des deux pouvoirs, législatif et exécutif : cependant, un nouvel échec l'attendait. Elle ne tarda pas à être déclarée inconstitutionnelle par la cour suprême de Californie, et dut être rapportée [1].

[1] Il y a là, pour nous Européens, un fait politique curieux ; car il semble que lorsque le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif ont sanctionné une loi, le pouvoir judiciaire n'a plus qu'à appliquer. Aux Etats-Unis il en est autrement. Si nous ouvrons, en effet, le livre de Tocqueville : *de la Démocratie en Amérique*, nous y lisons, tome I, chapitre IV, *du Pouvoir judiciaire*, etc..., les lignes suivantes, qui méritent d'être méditées : « Lorsqu'on invoque, devant les tribunaux des Etats-Unis, une loi que le juge estime contraire à la constitution, il peut refuser de l'appliquer. Ce pouvoir est le seul qui soit particulier au magistrat américain ; mais une grande influence politique en découle.

« Il est, en effet, bien peu de lois qui soient de nature à échapper pendant longtemps à l'analyse judiciaire ; car il en est bien peu qui ne blessent un intérêt individuel, et que des plaideurs ne puissent ou ne doivent invoquer devant les tribunaux. Or, du jour où le juge refuse d'appliquer une loi dans un procès, elle perd à l'instant une partie de sa force morale. Ceux qu'elle a lésés sont alors avertis qu'il existe un moyen de se soustraire à l'obligation de lui obéir ; les procès se multiplient, et elle tombe dans l'impuissance. Il arrive alors l'une de ces deux choses : le peuple change sa constitution, ou la législature rapporte sa loi.

« Les Américains ont donc confié à leurs tribunaux un immense pouvoir politique ; mais en les obligeant à n'attaquer les lois que par des moyens judiciaires, ils ont beaucoup diminué les dangers de ce pouvoir...

« Resserré dans ses limites, le pouvoir accordé aux tribunaux américains de prononcer sur l'inconstitutionalité des lois, forme encore une des plus puissantes barrières qu'on ait jamais élevées contre la tyrannie des assemblées politiques. »

Depuis, les malheureux Chinois ont été victimes de nouvelles levées de boucliers. On les a notamment accusés à plusieurs reprises de faire baisser le taux des salaires en travaillant partout à prix réduits.

Il semble prouvé, en effet, que la plupart des Chinois, surtout ceux qu'on nomme des *coolies*, sont de simples esclaves attachés à un maître qui les a amenés en Californie. Ce maître les loue à d'autres Chinois, ou les laisse libres de travailler à leur guise, moyennant une faible redevance journalière.

La lutte entre les travailleurs chinois et les autres ouvriers californiens sera d'ailleurs toujours à recommencer. Les Chinois se contentent du plus modeste salaire ; ce sont des ouvriers très-tenaces, fort industrieux, et ils réussissent presque toujours là où d'autres échouent. Il n'en faut certes pas davantage pour éveiller contre eux la jalousie des autres travailleurs, surtout quand la concurrence vient encore surexciter l'animosité de ceux-ci. Comme les Chinois ont en outre le malheur d'être de race jaune, ils ont nécessairement été sacrifiés ou le seront tôt ou tard à la race blanche, la seule à laquelle reviennent tous les droits, d'après les principes américains.

Non contents de poursuivre les Chinois, les Américains ont aussi exercé en Californie leur esprit de proscription contre les Indiens, les premiers maîtres du pays. Les Peaux-Rouges ont dû céder tous les

jours du terrain devant ces hardis conquérants, qui, les jugeant incapables d'entrer dans le grand courant de la civilisation, travaillent désormais à les anéantir. Le sol, par une sorte de loi inexorable, paraît ainsi destiné à devenir la propriété de celui-là seul qui peut en tirer profit. Il semble que le progrès ne peut s'opérer qu'à l'aide de certains sacrifices douloureux, malgré la sympathie, le plus souvent inutile, qu'on accorde aux malheureux qui en sont les victimes.

Quand on réfléchit à la dure oppression que les Américains font peser sur les races de couleur, n'y voit-on pas aussi une sorte de fatalité qui semble avoir inévitablement voué celles-ci à un asservissement sans retour ?

On dirait qu'à la plus démocratique des républiques modernes il faut des ilotes, comme autrefois à Sparte, des esclaves, comme à Athènes et à Rome. Que la liberté du plus grand nombre, dans beaucoup d'Etats du nouveau monde, ne puisse marcher sans l'esclavage de quelques-uns, n'est-ce pas là un grave sujet de méditations? Les républiques espagnoles elles-mêmes ne sont pas exemptes du préjugé américain. Bien qu'on s'y soit allié souvent autrefois, et qu'on s'y allie encore aujourd'hui, aux races nègre et indienne, on n'en professe pas moins un profond mépris pour ces races, et les hommes de *sangre azul* ou de sang bleu, suivant l'expression espagnole, y sont toujours les plus honorés.

Dans la destruction graduelle des Indiens par les

Américains, il y a comme le doigt de Dieu. Si les colonies espagnoles sont si dégénérées aujourd'hui, c'est peut-être, et elles le sentent instinctivement, parce qu'elles ont mêlé leur sang avec celui des aborigènes. Il est fâcheux toutefois qu'un pays libre comme l'Union, qu'une généreuse république qui admet si noblement et si fraternellement tous les étrangers dans son sein, ait reçu de la nature la triste mission d'opprimer, et, suivant les cas, de proscrire, et même d'anéantir les races de couleur. Les Américains obéissent aveuglément à ce qu'ils croient leur devoir et leur droit, et l'on ne saurait exercer ce droit avec un plus grand sang-froid et une plus suprême impassibilité. Mais aussi ils savent que ce n'est qu'à ce prix qu'ils pourront faire utilement la conquête des deux Amériques. L'aigle américaine, qui étend déjà ses serres sur tant de pays divers, doit les étendre encore davantage, et la devise : *E pluribus unum* groupera encore bien des provinces sous la bannière des États-Unis. La doctrine de Monroë, si hautement proclamée pas tous les présidents de la république dans leurs messages annuels, ne dit-elle pas nettement que l'*Amérique appartient aux Américains*, et qu'eux seuls ont voix dans leurs affaires ? et qui appelle-t-on aujourd'hui Américains, si ce n'est les citoyens seuls de l'Union ? Les républiques espagnoles, qui offrent presque toutes le triste spectacle de dissensions intestines sans fin, et d'une décomposition sociale évidente, ne marcheront au progrès et à la

civilisation que lorsqu'elles seront tombées, au moins jusqu'à Panama, au pouvoir des Américains. Le Mexique a déjà laissé à ceux-ci plusieurs lambeaux de son vaste territoire.

Que serait aujourd'hui la Californie, même avec la découverte de l'or, si elle fût demeurée aux mains inhabiles de ses premiers possesseurs ?

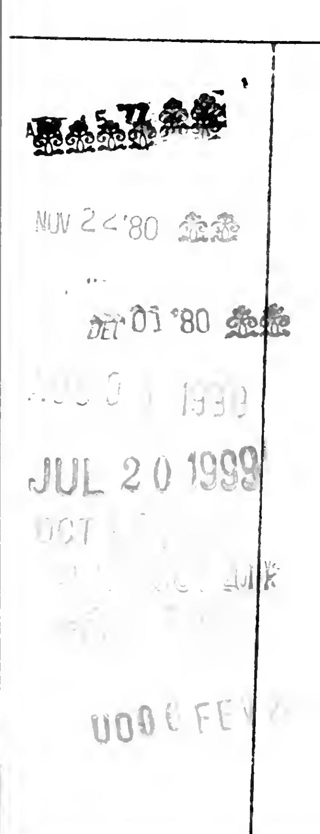
FIN

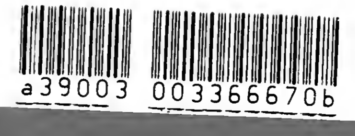
TABLE DES MATIERES

LES PIONNIERS ET LES PEAUX-ROUGES

LES COLONS DU PACIFIQUE.

Imprimerie de DESTENAY, à Saint-Amand (Cher.)


NOV 24 '80
DEC 01 '80
JUL 20 1999


a39003 003366706